This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

[redacted]

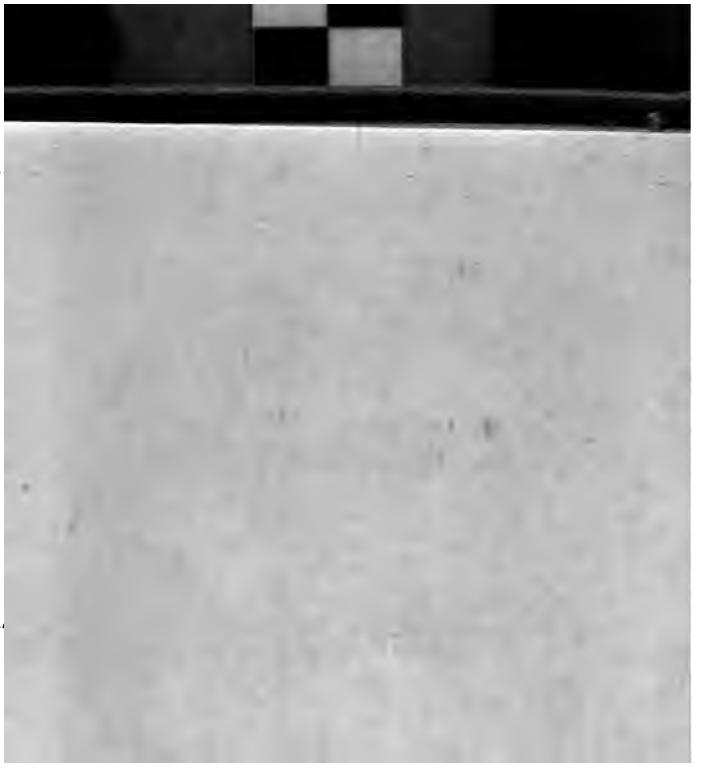
Al distinguido escritor
y hombre de Estado
Sr. Dr. Estanislao S. Zeballos

Testimonio de profunda
simpatía y de sincera
admiración.

BIBLIOTECA
DEL
Dr. ESTANISLAO S. ZEBALLOS

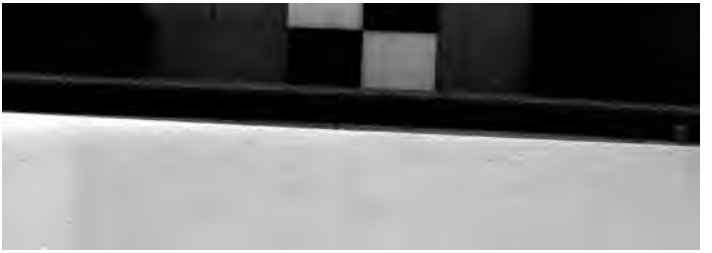
Leopoldo Díaz

Ginebra, id. 906.



ATLÁNTIDA CONQUISTADA

L'ATLANTIDE CONQUISE



ATLÁNTIDA CONQUISTADA

L'ATLANTIDE CONQUISE

De ce livre
il a été tiré vingt exemplaires sur papier
de Hollande
et dix sur papier du Japon.

LEOPOLDO DÍAZ

FRÉDÉRIC RAISIN, Traducteur

ATLANTIDA
CONQUISTADA

POÈME EN SONNETS

ÈDITION ORIGINALE

« ATAR », GENÈVE

MCMVI

PQ7797
D5A8

Dedicatoria

A la más grande Argentina del Porvenir;
Al triunfo del Pensamiento en América Latina;
A la ilustre memoria del General Bartolomé Mitre,
Historiador - Poéta - Humanista - Guerrero;
Dedica humildemente su obra el Autor.

Ginebra, Enero, 1906.

L. DIAZ.

PÓRTICO

PÓRTICO

Del azúl Archipiélago, que un dia
Byron, inconsolable, recorría,
Desplegando las velas, como el ave
Sus fuertes remos, se alejó mi nave
Con rumbo á las Atlántidas de Ensueño,
Que el divino Platón viera en un sueño.

En la ruina de un Templo, las Sirenas
De oro, cantaban.... Oh Visión de Atenas!
Oh palidez de mármoles sagrados!
Oh frontones de hiedra coronados!
Mi musa errante fabricó su nido
En las columnas que injurió el olvido,
Y en los mármoles rotos, una palma,
Y una perla de incienso puso el alma.

Oró la musa... y desatando el vuelo
Atravesó de Roma el claro cielo,
Y fué á buscar en el vergel hispano
Una pluma del ala de Lucano.

Siguió, luego, las pálidas estelas
Que dejaron audaces carabelas,
Cuando el piélago hostíl rasgó su entraña
Y dobló el cuello dócil la onda huraña.

Después, cegada en vívidos fulgores,
Sigue el tropel de los Conquistadores,
Que derrumban impérios y murallas
Y se cubren de sangre en las batallas.
El llanto vió correr de Moctezuma,
El yelmo de Cortés vió entre la bruma,
Y miró, entre relámpagos, el carro
De oro, del Inca, huyendo ante Pizarro.

Entónces, escuchando el ronco grito
Del Cóndor, en las crestas de granito,
Vió ascender al monarca de los Andes
Del corvo pico y de las álas grandes:
Oyó una voz: — « Con tu cincél golpéa
Los intocados bloques de la Idéa,
Y con empuje homérico, en tus hombros
Alza la Estátua, oculta por escombros. »

Mientras el Cóndor hácia el Sol camina
Para anunciar al Porvenir tu aurora,
Te dá mi musa el ánfora sonora
Que ha burilado con pasión divina.

Sobre la erguida sien pongo el acanto,
Heróica rama de laurél ofrendo,
Y la mirra simbólica del canto
En los altares de la Patria enciendo.

L. D.

I.

RECUERDO

SOUVENIR

A LA MEMORIA DE JOSE-MARIA DE HEREDIA

Maestro! En tu aurea lyra vibraron los rumores
De los órficos himnos y la voz del dios Pan!
Quien contará á los hombres los antiguos dolores,
La tristeza de Ariadna, el grito de Titan?

En tu paleta mágica fundiste los colores
De Zeuxis y de Apeles; en tu onda beberán
Los divinos sedientos de ritmos y esplendores,
Y en torno á tu sepulcro laureles crecerán!

Como el Paros sin mancha se ierguen tus « Trofeos
Rozando con sus álas los mitos giganteos;
En nuestra Edad de Hierro tú fuiste el soñador!

Inclinanse dolientes de Cuba los palmares
Y el Amazonas vuelca sus trombas en los mares,
Llorando al hijo ausente, llorando al Triunfador!

A LA MÉMOIRE DE JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

O maître ! Sur ta lyre ont vibré les rumeurs
De la voix du dieu Pan et des hymnes orphiques !
Qui dira désormais les désespoirs antiques,
La fureur des Titans, Ariane et ses pleurs ?

D'Apelle et de Zeuxis ta palette magique
Harmonieusement sut mêler les couleurs ;
Ils boiront à ta source, enivrés de splendeurs,
Les assoiffés divins des rythmes magnifiques.

Portant le mythe auguste en leurs ailes de fées,
Dans le plus pur Paros tu sculptas tes « Trophées » ;
Dans notre âge de fer tu fus le seul rêveur !

Ta mort, Heredia, met en deuil les deux mondes,
Et l'Amazone roule à l'Océan ses ondes,
Pleurant le fils absent et le Triomphateur.

II.

PRELUDIOS

PRÉLUDES

PROFESION DE FÉ

El puro y alto amor de la Belleza,
De la Virtud y la Verdad me inflama,
Y devorado por la triple llama
Inclino en sus altares la cabeza.

Adorando la gran Naturaleza
Como todo lo excelso y noble se ama,
Sordo á las vanidades de la fama,
Vivo en la torre azul de mi tristeza.

Cincelo el marmol de la estrofa; el duro
Bronce de las estátuas del futuro;
A las cumbres dirijo el Pensamiento;

Embriágome de luz y de harmonia,
Y decoro Misales cada dia
Como los monjes del Renacimiento.

PROFESSION DE FOI

Un haut et pur amour me ramène sans cesse
A vos divins autels, ô magique Beauté,
O Vertu merveilleuse, ô noble Vérité,
Et votre triple flamme embrase ma jeunesse !

Je t'aime aussi, Nature, ô grande charmeresse,
Toi la source sublime au rivage enchanté,
Et je vis dans la tour d'azur de ma tristesse,
Sourd aux appels trompeurs des fausses vanités.

Je cisèle le bronze et le marbre, et j'assure
Par ma strophe aux héros une gloire plus sûre ;
Je regarde aux sommets qui rapprochent du ciel ;

Me grisant de refrains, de parfums, de soleil,
Jour après jour, comme un moine du moyen âge,
D'un superbe missel j'enlumine les pages.

OFRENDA

Hoy depongo á tu planta triunfadora
Versos de luz y flores de harmonia,
Que la Musa, oh América, te envia
En palpitante ráfaga sonora.

Doy al céfiro, al ave migradora,
La errabunba canción del harpa mia
Y te ofrendo un laurél, una elegia,
Y vibro los clarines de tu aurora !

Entrego á las espumas del Atlante,
Para que lleguen á tus playas solas,
Himnos y rosas de un amor gigante...

Vuelen á ti, sobre el corcél del viento,
Como el herido alcyón entre las olas,
Mi nostálgia, mi fé, mi pensamiento !

OFFRANDE

Je dépose à tes pieds, ô terre que j'adore,
Ces strophes de lumière et ces fleurs d'harmonie,
Ces vers tout palpitants des voix de la patrie,
Que la muse t'envoie en rafale sonore.

Je confie à l'oiseau qui demain part encore
Les errantes chansons, filles de ton génie;
Je t'offre le laurier, je t'offre l'élégie
Où vibrent les clairons de ton illustre aurore.

Et je remets aux flots de l'Océan qui gronde,
Pour les porter jusqu'à tes plages, Nouveau-Monde,
Les roses et les chants de mon amour immense.

Ah! que volent vers toi sur les coursiers du vent,
Et tels que l'alcyon blessé par l'ouragan,
Ma foi, mes souvenirs et ma douce espérance!

PATRIA

Patria es la tierra donde se ha sufrido,
Patria es la tierra donde se ha soñado,
Patria es la tierra donde se ha luchado,
Patria es la tierra donde se ha vencido.

Patria, en la selva, es el obscuro nido,
La cruz del cementerio abandonado,
La voz de los clarines, que ha rasgado
Con su flecha de bronce nuestro oido.

Patria es la errante barca del marino,
Que en el enorme piélago sonoro
Deja una blanca estela en su camino.

Y patria es el airón de la bandera
Que ciñe con relámpago de oro
El sol, como á una virgen cabellera.

PATRIE...

La patrie est la terre où nous avons souffert ;
La patrie est la terre où naquit notre rêve ;
La patrie est la terre où la lutte s'achève :
La patrie est la terre où vainquit notre fer.

Elle est, sous la forêt, le nid dans l'arbre vert,
La croix du cimetière où l'herbe pousse brève,
Et la voix des clairons éclatant sur la grève,
De leurs flèches de bronze aiguisant les concerts.

La patrie est la barque errante du marin,
Qui, naviguant sur l'Océan vaste et sonore,
Laisse une trace blanche aux ondes du chemin.

Et la patrie est l'aigle à la noble envergure,
Protégeant l'étendard, et que soleil dore
D'un faiseau de rayons, comme une chevelure.

LA LENGUA CASTELLANA

Lengua de mis abuelos, lengua mia,
Nada iguala tu música sonora
Ni tu dulce cadencia, donde mora,
Cual en Castalia fuente, la harmonia.

De soberbios cambiantes, como el dia,
Infinitas riquezas atesora
Tu voz, cuando maldice ó cuando implora,
En la duda, en el triunfo, en la alegria.

Tienes acentos de clarin lejano,
Rumores de torrente americano,
Quejas de violía, arrullos de salterio:

En la lyra de bronce del poéta,
Unes, al huracan la brisa inquiéta,
Y al claro sol, penumbras de misterio.

LA LANGUE CASTILLANE

Langue de mes aïeux, langue noble et chérie,
Rien ne peut égaler ta musique sonore,
Ni ta douce cadence où l'on entend éclore
Les flots délicieux d'une tendre harmonie.

Car lorsqu'elle maudit, doute, triomphe, implore,
Pleure ou se réjouit, en son noble génie,
Ta voix, comme un beau jour, tour à tour se colore
Des tons d'une palette aux gammes infinies.

Tes accents sont tantôt ceux du clairon lointain,
Et tantôt ceux des fiers torrents américains ;
Ils nous disent la plainte ardente des trouvères ;

Et l'on te voit sur la lyre d'or du poète
Unir à l'ouragan les brises inquiètes
Et les feux du soleil aux ombres du mystère.

♣

QUE EL VERSO EMBRIAGUE

Que el verso embriague como un noble vino;
Que esparza aromas de inmortal tristeza
Y evoque, en lontananza de belleza,
La vision de lo vago y lo divino.

Que sea cual diamante cristalino,
Cual diamante de ensueño y de pureza,
Que dorado relámpago atraviesa
En el suave crepúsculo opalino.

Que estremezca las almas con su aliento;
Como el bosque mecido por el viento
Deje caer la lluvia de sus flores;

Y en imágenes hondas y harmonias,
Cual un collar de ritmos y fulgores,
Desgrane las sutiles melodias!

QUE LE VERS NOUS ENIVRE...

Que le vers nous enivre ainsi qu'un noble vin ;
Qu'il répande un parfum d'immortelle tristesse ;
Qu'il évoque, aux lointains de beauté, de jeunesse,
La vision d'un art prophétique et divin.

Qu'il soit le diamant superbe et cristallin,
Le diamant de rêve où passe l'allégresse,
La flamme, dont l'or pur, ainsi qu'une caresse,
Anime les langueurs du couchant opalin.

Qu'à son souffle notre âme et s'exalte et se grise ;
Que, comme un frais bosquet secoué par la brise,
Il laisse autour de lui pleuvoir toutes ses fleurs.

Et qu'il égrène lentement ses mélodies
D'images, de couleurs, de songes, d'harmonies,
Comme un collier subtil de rythmes enchanteurs.

EL SONETO CASTELLANO

Lope divino consagró el soneto:
Orna su yelmo con penacho de oro,
Y de su ritmo en el andar sonoro
Une la gracia y el reir discreto.

El gran Cervantes le ofrendó en secreto
De Aladino las gemas, el tesoro,
Y con el fasto de un califa moro
Dió el estrambote al último terceto

Los Argensola, con murmullo suave,
Quevedo, en alto pensamiento grave,
Góngora y Tirso, con fulgor de luna,

Cincelaron el vaso de harmonia,
Anfora rebosante de ambrosia,
Y le dieron su nombre y su fortuna.

LE SONNET CASTILLAN

Notre divin Lopé consacra le sonnet :
Ornant son heaume altier d'un fier panache d'or,
Dans le rythme où s'alterne un précieux accord,
Il sut unir la grâce et le rire discret.

Et le grand Cervantes lui fit don, en secret,
Des gemmes d'Aladin, miraculeux trésor ;
Calife fastueux, il y joignit encor
Le refrain qui jaillit de l'ultime tercet.

Les deux Argensola, dans leur langue suave,
Et Quevedo, génie au penser haut et grave,
Gongora, puis Tirso, comme en un clair de lune,

Ciselèrent ce vase unique d'harmonie,
Amphore débordant de miel et d'ambroisie,
En lui donnant chacun son nom et sa fortune.

POR TU ALMA NOBLE...

A R. Blanco Fombona

Por tu alma noble y por tu orgullo fiero
Nacer debiste en época lejana
Cuando deslumbra la ciudad toscana
Lorenzo, el formidable condottiero.

Como él, ora la rima, ora el acero,
En rudo lance ó en canción galana
Unir pudiera tu ambición ufana
Con el triunfo de artista y de guerrero.

Junto á Cellini, hubieras repujado
Aureas y finas dagas; cincelado
El perfil de algun Borgia en camafeo;

Y en soneto de bronce, á Benvenuto
Rendido hubieras inmortal tributo,
Ebrio de luz, delante del Perséo!

PAR VOTRE NOBLE ORGUEIL...

A R. Blanco Fombona

Par votre noble orgueil et par votre âme altière,
Poète, vous deviez naître en ces temps lointains
Où Lorenzo, le formidable condottiere,
Eblouissait Florence et les fiers Florentins.

Tel que lui, par la rime ou l'arme meurtrière,
Dans de rudes assauts ou dans des vers hautains,
Vous auriez pu combattre et, chargé de butin,
Triompher comme artiste et comme homme de guerre.

Près de Benvenuto, vous auriez ciselé
Dans l'or fin le pommeau d'un poignard effilé,
Et gravé le profil du Pape en un camée ;

Et puis, dans un sonnet de bronze à Cellini,
Consacrant le Persée et son art infini,
Vous auriez immortalisé sa renommée.

EL POETA QUE VENDRÁ

Vendrá el poeta que tus glorias cante,
Madre inmortal, América latina,
Bardo de excelsa inspiración divina
Que monumento á tu esplendor levante ?

La lyra falta del Aeda errante
Que oiga el poema de la cumbre andina,
El rumor de la Pampa sibilina
Y la solemne voz del mar Atlante ;

Que pinte la opulencia de tus rios,
De tus bosques hirsutos y bravios,
Donde el sol tropical su luz derrama ;

Y orientando al futuro el pensamiento,
En toda obscuridad ponga una llama,
Lance una profecía en cada viento !

LE POÈTE QUI VIENDRA

Viendra-t-il, le poète, Amérique latine,
Mère immortelle, — qui, plein d'une ardeur touchante,
Exaltera ton nom, et d'une voix divine
Dira les monuments de ta gloire étonnante ;

Le barde qui dira sur sa lyre puissante
Le poème hardi de la montagne Andine,
Le charme des pampas aux rumeurs sibyllines,
Et le cri solennel de l'Océan Atlante ;

L'aède qui peindra tes somptueux rivages,
Et tes bois opulents, et tes sites sauvages,
Tes lacs dont le saphir brille au soleil levant ; —

Et qui, vers l'avenir orientant son âme,
Dans toute obscurité voudra mettre une flamme,
Et lancera la prophétie à tous les vents ?

♣

CANTA, OH MUSA...

Canta, oh Musa, las bélicas proezas
De la hispánica hueste triunfadora,
Que cruzó, como tromba asoladora,
En la patria del Inca y sus bellezas.

Del indio esclavizado las tristezas
Diga, tambien, tu flauta gemidora ;
Y sé como el rócio de la aurora
Que humedece laureles y malezas !

Si de la gloria das la verde palma,
Sé llorosa elegía para el alma
De los que hiere el hacha del destino.

Tus alas dejen luminosos rastros,
Y sean cual torrente cristalino
Que refleja las nubes y los astros !

CHANTE, O MUSE...

Muse, rappelle-moi la valeur éclatante
Des soldats espagnols, intrépides vainqueurs,
Qui fondirent comme un torrent dévastateur
Sur le sol des Incas, race noble et vaillante.

Des peuples asservis ta flûte gémissante
Nous dira la tristesse et les sourdes rancœurs,
Et tu seras semblable à l'aurore naissante
Qui pleure sa rosée aux ronces comme aux fleurs.

Sans refuser aux uns les palmes triomphales,
Tu sauras compatir aux défaites fatales
Des malheureux frappés par la hache du sort ;

Tes ailes laisseront des traces lumineuses,
Et tu seras la source aux ondes précieuses
Où se mirent la nue et les étoiles d'or.

HABLA LA MUSA DE AMÉRICA

Escucho el himno ardiente de los Conquistadores;
Mis lábios han besado los lábios de otra edad;
El rojo sol del Trópico me baña en esplendores;
Me embriago de relámpagos, de amor, de libertad...

De férreas armaduras traduzco los rumores
Vibrando en el silencio de adusta soledad,
Y el penetrante y ronco clamor de los condores
En las Andinas cumbres, sobre la tempestad.

Miré las carabelas de ignotos hemisferios,
Y vi cuando Pizarro diezmaba los Impérios,
Cual siega los trigales el rudo segador.

De las vencidas razas compadecí el lamento,
Y recoji sus lágrimas dispersas en el viento,
Y he visto á Moctezuma, divino Emperador!

LA MUSE D'AMÉRIQUE PARLE

J'écoute l'hymne ardent des Espagnols vainqueurs.
Mes lèvres ont baisé les lèvres d'un autre âge ;
Sous le rouge soleil qui dévore la plage,
Je m'enivre d'amour, d'éclairs et de splendeurs.

Et j'entends s'approcher les sinistres rumeurs
Des armures de fer vibrant sur le rivage,
Tandis que les condors, poussant leur cri sauvage,
Regagnent effrayés les sereines hauteurs.

Sous mes yeux ont passé les superbes navires,
Et tel, fauchant les blés, un rude moissonneur,
Je vis le fier Pizarre abattant les Empires.

J'ai souffert du tourment de ces races vaincues,
J'ai recueilli leurs pleurs dispersés dans la nue,
Et vu Montezuma, le divin Empereur.

♣

A LOS QUE SUEÑAN

Es mi hermano el que sufre y el que canta,
El que doma la Esfinge y el que espera,
El que sabe triunfar de la Quimera
Y el velo azul de la Ilusion levanta.

Es mi hermano el que cruza la garganta
Del abismo, y el fuego de la hoguera,
Y Francisco de Assis, que ama la fiera,
Y Daniél, que hacia el león mueve la planta!

Artista! Evocador de augusta frente:
Deja volar los sueños de tu mente,
A Isis arranca el último secreto;

Ten piedad del que envidia y del que ódia;
Como el monge, cincela una custodia,
O la estátua burila de un soneto!

A CEUX QUI RÊVENT...

J'ai pour frères tous ceux qui souffrent, ceux qui chantent,
Ceux qui domptent le Sphinx, ceux dont le cœur espère,
Ceux qui vont triomphant de l'aveugle Chimère,
Et savent démasquer l'Illusion changeante !

Ceux qui, bravant l'abîme et la gorge effrayante,
Ne craignent ni le feu ni la sombre tanière,
Un saint François d'Assise, ami de la misère,
Un Daniel dont la foi reste sans épouvante.

Artiste ! ô doux évocateur au noble front,
Laisse jaillir de toi les songes au vol prompt ;
Prends pitié de l'envie et méprise la haine ;

Sache obtenir d'Isis son ultime secret ;
Comme un moine pieux, cisèle une patène,
Ou sculpte la statue auguste d'un sonnet.

A UN ARTISTA

« E se tu sarai solo, tu sarai tutto tuo. »
LEONARDO DA VINCI.

Artista: no te importe el grito vano
De ignara gente ó de falaz arrullo;
No inquieta, al huracán, en su murmullo
El hálito del céfiro liviano.

Cual la ola que invade el Oceano
Alza el himno jigante de tu orgullo:
« Cuanto más solo estés, más serás tuyo »
Repite como Vinci soberano.

Arranca el bloque á la montaña obscura;
En el Cáucaso sangra Prometéo,
Mas ya la aurora en su mirar fulgura...

Erguido ante los golpes de la insidia,
El poéta, será como Perséo
Tronchando la Gorgona de la Envidia!

A UN ARTISTE

Artiste, que t'importe une vaine imposture ?
La haine de ces gens stupides, ignorants ?
L'ouragan serait-il troublé par le murmure
Du zéphyre léger dans les bois soupirant ?

Pareil au flot majestueux de l'Océan,
Ton orgueil peut braver l'injustice et l'injure !
Répète, avec Vinci, ce cri d'une âme pure :
« Si tu veux être toi, sois seul, entièrement ! »

Va ravir la matière à la montagne, et rêve...
Dans le Caucase saigne et gémit Prométhée :
Mais l'aurore déjà dans ses regards se lève !

Dressé contre les coups de l'âpre perfidie,
Le poète vaincra, comme jadis Persée,
Tranchant la tête de Méduse de l'Envie.

VIDAS DE LAS PALABRAS

A Frédéric Raisin

Las palabras, tambien, tienen un alma:
Unas, vibran clarines de victoria;
Otras, dicen de amor, otras de gloria,
Otras, de olvido en apacible calma.

Palabras hay como rumor de palma
En la floresta azul de la memoria;
Otras, cruzan cantando en ilusoria
Ronda gentil. Las voces tienen alma.

Hay palabras que son cual un perfume;
Palabras en que lenta se consume
La mirra de una imágen ó de un sueño;

Hay palabras que dejan como huella
Sideral, luminosa de una estrella;
I otras, viven la vida del ensueño.

LA VIE DES PAROLES

A Frédéric Raisin

Les paroles aussi doivent avoir une âme !
Les unes vibrent comme des clairons de gloire ;
D'autres parlent d'amour et d'autres de victoire,
D'autres ont pour l'oubli de précieux dictames.

Il en est qu'on entend comme un doux bruit de rames,
Sur l'océan d'azur et d'or de la mémoire ;
D'autres qui vont chantant une ronde illusoire,
Et qui meurent... Les voix doivent avoir une âme !

Il est des mots subtils qu'un grain d'encens parfume ;
Des mots au sein desquels, lentement, se consume
La myrrhe d'une image ou d'un divin mensonge ;

Il est des mots sacrés qui laissent derrière eux
Un sillon sidéral, immense, lumineux ;
D'autres qui sont plongés dans le rêve et les songes.

LAUREL

Tu ilustre nombre ha dado cien guerreros:
Unos, surcan los mares desolados
Y en la fronda de bosques inviolados
Sucumben á los golpes traicioneros.

Otros, blanden los fúlgidos aceros,
Capitanes, cronistas y soldados,
Y dejan en la historia, burilados
Sus peligros de andantes caballeros.

Otros, exploran las ardientes zonas
Que guarda, como esfinge, el Amazonas,
Y el sol inunda en vivo centelléo;

Otros, fija la vista en lontananza,
Al Porvenir, la Gloria, la Esperanza,
Con sus cantos erigen un troféo!

LAURIER...

Laurier ! combien as-tu fait naître de guerriers !
Les uns s'en vont courir par les mers incertaines,
Et, dans les profondeurs des bois ou par les plaines,
Succomber sous les coups de traîtres meurtriers.

D'autres brandissent les étincelants aciers,
Soldats de tous pays, chroniqueurs, capitaines,
Et l'histoire dira les luttes surhumaines,
Les périls, les hauts faits des errants chevaliers.

D'autres exploreront les tropicales zones
Que garde comme un sphinx et défend l'Amazone,
Et qu'inonde de feux un soleil éternel ;

D'autres, les yeux fixés sur l'humaine souffrance,
Célèbrent l'avenir, la gloire, l'espérance,
Et leur font de leurs chants un trophée immortel !

YO NO SOY MAS QUE UN ALA

Yo no soy mas que un ála sobre el viento,
La vibracion de música lejana ;
Soy de una flauta de ébano, la arcana
Elegia dispersa en un lamento...

A mi oido murmura el pensamiento
Aquel sollozo de la estirpe indiana,
De la oprimida raza Americana
En la noche infernal del sufrimiento.

Oigo, en vuelo sutil, lo que murmura
La acurrucada y triste mómia obscura;
Su deprimida frente un surco labra;

En sus órbitas negras y vacias
Duermen como sangrientas profecías,
Y se hiela, en su rictus, la palabra.

JE NE SUIS RIEN...

Je ne suis rien qu'une aile à la merci du vent,
Rien que le vague écho des musiques lointaines !
En moi vibre, aux accents de la flûte d'ébène,
L'élégie égrenée en un gémissement.

Un douloureux penser me poursuit constamment :
Je songe aux longs sanglots de la race indienne,
Pleurant d'avoir perdu la terre américaine,
Dans la nuit infernale et morne du tourment.

Et j'entends, dans mon vol subtil, ce que murmure
La momie accroupie en une crypte obscure.
Son front est balafré d'un effrayant sinus ;

Dans ses yeux disparus, aux cavités noircies,
Dorment d'étranges et sanglantes prophéties...
Sur sa lèvre se fige un éternel rictus !

♣

A UN POETA

Si, como Benvenuto, has cincelado
Joya, cofre, puñal, yelmo, armadura,
Si clavó tu buril su mordedura
En mármol ó en metal no profanado;

Si en los viejos misales inclinado
La oncial iluminaste; si en la obscura
Soledad del taller, la empuñadura
De la espada de un héroe has repujado;

Si á Lorenzo de Médicis te igualas
En varonil astucia, y con las galas
Brillas del florentino condottiero;

El nombre de poeta has merecido,
Y el laurél de la gloria habrá ceñido,
Como el de Dante, tu perfil austero!

A UN POÈTE

Si comme Cellini tu peux, d'une main sûre,
Ciseler un coffret, un poignard, un autel,
Ou de ton fier burin imprimer la morsure
Dans le Paros laiteux ou le bronze immortel ;

Si, penché tout le jour dans la cellule obscure,
Tu sais enluminer les marges d'un missel,
Ou repousser, dans l'atelier, de ton martel,
Le pommeau de l'épée ou la brillante armure ;

Si du grand Médicis ta gloire est la rivale,
Si tu brilles au sein des fêtes triomphales
Comme le Lorenzo, ton illustre parrain ;

Alors, il est à toi, le doux nom de poète,
Et tu l'as bien gagné, le laurier souverain,
Dont tu peux comme Dante orner ta noble tête.

III.

LAS LEYENDAS
LOS DIOSES
LAS PLEGARIAS

LES LÉGENDES
LES DIEUX
LES PRIÈRES

ÆGRI SOMNIA

Opalos inquietantes son los sueños,
Opalos del collar de Melusina,
Translúcidos, cambiantes y pequeños
Cual las gotas del llanto de una ondina.

Forman la extraña joya sibilina
Que engarzaron los gnomos en ensueños:
Opalos inquietantes son los sueños,
Opalos del collar de Melusina.

Quien pretende tocarlos, quiere en vano
Asir una fantástica Quimera;
Oprimir en el hueco de la mano,

De Loreley, la virgen cabellera,
O escuchar el gemido sobrehumano
De Cisne ideal, en su cancion postrera!

ÆGRI SOMNIA

Les songes sont des opales inquiétantes !
Les opales du blanc collier de Mélusine ;
Car ils ont leurs clartés translucides, changeantes,
Comme les gouttes de la plainte d'une ondine.

Les gnomes ont formé de leur gemme éclatante
Le joyau de la nuit étrange et sibylline ;
Les songes sont des opales inquiétantes,
Les opales du blanc collier de Mélusine.

Qui voudrait les toucher le tenterait en vain,
Car l'on ne peut saisir la fuyante Chimère,
Ni tenir et presser dans le creux de la main

De Loreley la chevelure vierge et fière ;
Ni comprendre le gémissement surhumain
Du cygne à l'agonie en sa chanson dernière !

EL SIMBOLO Y LA LEYENDA

Para que el hombre la verdad comprenda
Que se oculta en los limbos del pasado,
El poeta las álas ha forjado
Del Simbolo sutil y la Leyenda.

Ellos, al alma son la ténue venda
A través de la cual brilla un sagrado
Fulgor: en cada mito revelado,
A la Belleza ideál surge una ofrenda.

Despiertan en las tumbas a los dioses;
A su conjuro, en su corcél, veloces
Los héroes cruzan en tropél sonoro.

Ellos, dan á la muerte, una sonrisa,
Y con aliento de huracán ó brisa
Soplan del triunfo los clarines de oro.

LE SYMBOLE ET LA LÉGENDE

Pour que l'homme s'élève aux nobles vérités
Que cachent du passé les époques lointaines,
Le poète créa, dans leur infinité,
Les Symboles subtils, les Légendes hautaines.

Leurs voiles sont de gaze, et leur ténuité
Laisse passer l'éclat des lueurs souveraines ;
A travers chaque mythe on revoit l'âme humaine ;
Chacun est une offrande à la pure beauté.

Ils s'en vont réveiller les dieux dans leurs tombeaux ;
A leur appel, sur leurs coursiers fiers, les héros
Paraissent, tout armés, comme aux jours de victoire !

Ils donnent un sourire aux jardins de la mort,
Et font, à tous les vents, dans un sublime effort,
Sonner l'airain sacré des trompettes de gloire.

LA LEYENDA MUYSCA

Cuando la aurora amaneció en oriente
Llegó Nouamquerétaba, el sagrado
Varon de luenga barba, iluminado
Semblante, y pensativa y alta frente.

Enseñó al pueblo Muysca diligente
A abrir el surco con el récio arado,
Y en el estéril valle desolado
La rubia espiga culminó sonriente.

Despues, dijo á los hombres la palabra
De bien, de amor y de virtud, que labra
Los corazones con buril austero.

Y á la luz melancolica de ocaso,
Alta la augusta frente, grave el paso,
Se alejá meditando el Extrangero.

LA LÉGENDE MUYSCA

Au moment où l'aurore éclaire l'horizon,
Nouamquerétaba, l'homme au divin visage,
Portant la barbe longue et levant haut le front,
Doux et noble, apparaît un jour sur le rivage.

Il enseigne au Muysca, diligent à l'ouvrage,
Du soc de la charrue à creuser le sillon ;
Et dans le val, stérile autrefois et sauvage,
L'on voit bientôt sourire et mûrir l'épi blond.

Ensuite il dit, à l'homme ignorant, la parole
De bien, d'amour et de vertu qui le console,
Et qui grave en son cœur des préceptes touchants . . .

Puis, sous les feux mélancoliques du couchant,
Grave, ayant achevé sa tâche souveraine,
L'étranger disparaît dans la forêt lointaine . . .

LA TRADICION AYMARA

Manco Capac y Mama Oello Huaco,
De blanco rostro y cabellera bruna,
Eran hijos de Sol y de la Luna;
Vienen del norte, Manco y Mama Huaco.

Se visten con la seda del guanaco,
Y escuchando la voz de la Fortuna
Se detienen al pié de la laguna
Donde hoy muestra sus ruinas Tiahuanaco.

Fundan, en vasto imperio, cien ciudades:
Y el Cuzco, que asombrando las edades
Sus templos alza de granito y oro.

Palacios mil de espléndida riqueza
Elévanse, y ostentan el tesoro
Que anima con su aliento la Belleza.

LA TRADITION AYMARA

Manco Capac et Mamma Oello Huaco,
Au visage pâle, à la chevelure brune,
Étaient fils du divin Soleil et de la Lune...
Ils viennent du Nord, Manco et Mamma Huaco.

Ils se vêtent du poil fauve du guanaco,
Et, se laissant guider par la seule fortune,
S'établissent au bord de la grande lagune,
Où sont les ruines de Tiahuanaco.

Ils fondent cent cités, un colossal empire,
Et Cuzco, qu'à travers les âges l'on admire,
Avec ses temples somptueux de marbre et d'or,

Et ses mille palais regorgeant de richesses,
Mais où brillent de plus étincelants trésors :
Celui de la Beauté, celui de la Noblesse.

TRADICION TOLTECA

El diós predijo el éxodo: « En la orilla
De un lago, edificad sobre una roca » ;
Y Quetzacoalt, con noble gesto, invoca
Al Sol, su padre, que en los cielos brilla.

El pueblo obedeció la voz sencilla;
Al águila siguió, cuya ala toca
Las nubes, y después, en curva loca,
Sobre nopal florido el vuelo humilla.

Del Anahuac en la feraz pradera
La espiga hizo ondular su cabellera;
Las montañas brindaron su tesoro;

Y en la márgen de plácida laguna
Que de ópalo y zafir baña la luna,
Irguió Tenochtitlan sus torres de oro.

TRADITION TOLTÈQUE

Le dieu prédit l'exode : « En la cime sauvage
D'un rocher, près d'un lac, construisez la cité. »
Quetzacoalt invoque, en un geste exalté,
Son père le Soleil, auquel il rend hommage.

Et le peuple obéit, dans sa simplicité.
Il suit l'oiseau dont l'aile effleure le nuage ;
Mais l'aigle, parvenu près d'une verte plage,
Sur un nopal en fleurs s'est soudain arrêté.

De l'Anahuac dans la plaine riche et fertile,
Les épis ondulaient sous la brise subtile :
Les montagnes offraient leurs somptueux trésors.

Et sur les bords riants de la douce lagune,
Dont le saphir scintille aux baisers de la lune,
On vit Tenochtitlan dresser ses palais d'or.

LA RAZA DE BRONCE

Raza de bronce que á Anahuac traias,
De lejanas comarcas misteriosas,
El amor de la púrpura y las rosas
Y el culto de las viejas teogonias;

Que á idolos siniestros ofrecias,
En las bárbaras pompas religiosas,
Hecatombe de virgenes hermosas
Y el altar con su sangre humedecias;

Tú, que la ciencia, antigua como el mundo,
Unes al rito trájico y profundo,
Que el tiempo mides y que el sol adoras:

De qué rojos y vastos horizontes
Irrumpieron tus tribus invasoras,
Como tropel hirsuto de bisontes?

LA RACE DE BRONZE

Race de bronze, ô toi dont l'étrange génie
Nous apporta, de bords lointains, mystérieux,
L'amour des roses, de la pourpre chère aux yeux,
Et le culte des anciennes théogonies ;

Toi qui sacrifiais à de barbares dieux,
Dans l'horreur d'une sinistre cérémonie,
L'hécatombe des vierges aux corps gracieux,
Dont l'autel recevait la sanglante agonie ;

Toi qui savais unir à la science antique
Les rites odieux et la pompe tragique,
Qui, mesurant le temps, adorais le soleil...

D'où venais-tu ? De quel pays vaste et vermeil
Accouraient tes tribus, lorsqu'à nos horizons
Elles parurent, comme un troupeau de bisons ?

MITLA Y UTLATLAN

Qué pueblo audáz, qué raza de titanes
Vuestros muros alzó, ciudades muertas,
Que bostezais al infinito, abiertas
Por el choque de siglos y huracanes?

En qué enorme sepulcro estan los manes
De las osadas muchedumbres yertas,
Que otrora hollaron las gigantes puertas
Dignas tan solo de abrigar Titanes?

Qué civilización esplendorosa
Oculta la leyenda misteriosa
De vuestras magnas, imponentes ruinas?

Mudos están los idolos tronchados,
Y el matorral enreda sus espinas
Al fronton de los templos derrumbados.

MITLA ET UTLATLAN

Quel peuple audacieux, quel peuple de Titans
Put élever vos murs, cités mortes, désertes,
Qui subissez, à tous les ouragans ouvertes,
Le choc perpétuel des siècles et des vents ?

En quel sépulcre énorme est le corps des géants
Qui foulèrent jadis ces tertres d'herbe verte ?
Pour qui ces portes, dont la masse déconcerte,
Et dignes seulement d'abriter des Titans ?

Quelle est la nation forte et mystérieuse
Que cache la légende antique et fabuleuse
De ces vastes cités aux superbes ruines ?

Les idoles sans tête ont pesamment roulé
Sur le sol délabré, qui laisse ses épines
Envahir le fronton des temples écroulés.

PALEMKE

Contempla el Español, de asombro lleno,
Vasta, ciclópea, jigantesca ruina
De vetusta ciudad, que en la colina
Irguió á las nubes su esplendor sereno.

Sorda al profundo rumorear del trueno
Duerme en el flanco de la roca andina,
Y con llameantes ósculos calcina
El tropical relámpago su seno.

La parietaria entre los muros crece
Y la invasora selva entenebrece
De Palemke las mudas soledades.

Y aguza el indio, que al jaguar acecha,
Del ocaso á las rojas claridades,
Sobre los rotos idolos su flecha.

PALEMKÉ

L'Espagnol voit paraître à ses yeux enchantés
Les murs cyclopéens, gigantesque ruine
D'une antique cité dressant sur la colline
Les restes d'une auguste et vaste majesté.

Sourde aux longs grondements par la foudre apportés,
La Ville dort aux flancs de la montagne andine,
Tandis que les éclairs, de leurs baisers, calcinent
Les temples, les palais tombant de vétusté.

Dans les frontons disjoints croît la pariétaire,
La forêt envahit les parvis solitaires,
Et Palemké sommeille aux souffles du néant.

L'Indien chasseur qui rampe aux sein des herbes folles,
A la rouge clarté des rayons du couchant,
Vient aiguiser sa flèche aux débris des idoles.

CEREMONIA FÚNEBRE

Venció la tribu Muysca, pero su Rey ha muerto:
En torno, se lamentan los viejos capitanes
De endurecidos músculos, de torso de Titanes,
Y faz bronceada por los soles del desierto.

A la del gefe, próximas, diez tumbas han abierto
Formando el ancho círculo que velara sus manes:
Allí, segando vínculos, ternura, amor, afanes,
Diez jóvenes inmolan en homenage al muerto...

Las vírgenes sollozan con lamentable lloro;
Sobre el cadáver régio, los nobles capitanes
Dejan una esmeralda, esparcen polvo de oro,

Y entre opulentas mantas desciéndenle á la fosa.
Incendian, á lo léjos, la noche los volcanes.
Llena un perfume de ambar la selva silenciosa.

CÉRÉMONIE FUNÈBRE

La tribu Muysca triomphe... Et leur roi meurt !
Autour de lui les vieux et nobles capitaines,
Muscles de fer, cœurs de Titans, faces hautaines
Que bronze le soleil, se lamentent et pleurent.

Près de celle du chef ils ont creusé sur l'heure
Dix tombes, et c'est là, sur la sanglante arène,
Qu'ils vont sacrifier, ô douleur inhumaine !
Dix beaux jeunes guerriers, en hommage au vainqueur.

Les Vierges ont poussé le cri des plaintes vaines.
Sur les restes royaux chacun des capitaines
Dépose une émeraude et de la poudre d'or ;

Dans un riche linceul ils le mettent en terre.
La nuit s'éclaire au loin des flammes des cratères.
Un parfum d'ambre emplit la forêt qui s'endort.

LA DIOSA DE LA MUERTE

Hernan Cortés, Grijalva y Alvarado
Penetran al santuario de la diosa
Coatlicüe, que ostenta su ominosa
Imagen bajo el templo profanado.

De craneos el altar esta sembrado,
Y cruzan en la noche tenebrosa
Buhos enormes de ála sigilosa
Y vampiros de vuelo sosegado.

Cortés, lleno de horror, blande el acero
Y con un golpe rápido y certero
Decapita la diosa de la muerte.

Vibra un extraño grito á la distancia...
Y el sacerdote que la sangre escancia
A los piés del icono rueda inerte.

LA DÉESSE DE LA MORT

Cortés, Alvarado, Grijalva, de leurs mains
Brisent l'huis qui fermait l'horrible sanctuaire
De Coatlicüé, déesse sanguinaire,
Dont l'image se dresse un jour sur leur chemin.

L'autel terrible et sombre est comme un ossuaire ;
Et l'on voit s'effrayer, aux rayons du matin,
Les énormes hiboux qui d'un vol incertain
Se heurtent aux parois de ce lieu funéraire.

Mais Cortés, brandissant son épée intrépide,
D'un coup bien assuré, formidable et rapide,
Décapite aussitôt l'Idole de la Mort !

Jusqu'au lointain rivage un cri vibre et s'envole,
Et le prêtre, échanson sinistre de l'Idole,
A ses pieds roule inerte et partage son sort.

EL CULTO DE LA ESMERALDA

En el valle de Manta un templo erguia
Sus columnas de pórfido á los cielos,
Y alli, sobre el altar, entre áureos velos
La divina Esmeralda refulgia.

Gigantesca pupila parecia
De un ave errando en misteriosos vuelos,
O lámpara de misticos anhelos
Que en las profundas sombras irradia.

Ardiente culto el indio le tributa
A la sagrada piedra brilladora,
Hija del sol y la montaña hirsuta.

Y sueña, cuando en éxtasis le implora,
En la india virgen, que encontró en la ruta
Y con sus verdes ojos le enamora.

LE CULTE DE L'ÉMERAUDE

Dans le val de Menta, le temple magnifique
Aux colonnes de marbre élève ses portiques;
Et là, sur un autel, entre des voiles d'or,
L'Emeraude divine étale son trésor.

Ses reflets de velours ont le feu des mystiques
Éclairs que l'on voit luire aux yeux des fiers condors,
Ou l'éclat des rayons d'une lampe magique
Sondant les profondeurs des gouffres de la mort.

L'Indien, dans la candeur de sa race ignorante,
Voue un culte pieux à la pierre brillante,
Fille de la montagne et de l'ardent soleil.

Et lorsque, à deux genoux, en extase, il l'implore,
Il rêve de l'enfant qu'en son âme il adore,
Vierge dont les yeux verts ont troublé son sommeil.

EL IDOLO

Se alza la horrible imágen del génio de la guerra,
Del dios Huitzilipochtli, sobre ancho pedestal;
Una serpiente enorme con sus anillos cierra
Y la cabeza forma del idolo bestial.

Surje del vientre, un craneo, cuya fealdad aterra;
Con manos entreabiertas en oración ritual
Y con agudas zarpas, el idolo se aferra
En las ingentes bases del Templo colosal.

El pecho del cautivo, de la virgen sencilla,
Abre con rudo golpe de la feroz cuchilla
El fanatismo barbaro del sacrificador.

Y las sangrientas visceras, al dios amenazante,
El sacerdote ofrece, cual mirra palpitante,
Y se oye de las víctimas el trágico estertor...

LE TEMPLE DU SOLEIL

Le Temple colossal se dresse étincelant
Sur ses colonnes d'or, de granit et d'ébène ;
Le trésor de ses nefs éclaire au loin la plaine,
On dirait un faisceau d'éclairs éblouissants.

L'Idole aux yeux sertis d'énormes diamants
Entend monter le chœur des vierges indiennes,
Et le prêtre, suivant les formes anciennes,
Égorge sur l'autel les agneaux palpitants.

L'Inca vient adorer son redoutable dieu ;
Et l'on voit resplendir sous les voûtes de feu
Les plumes de son front chargé de pierreries.

Le lac s'est endormi dans la torpeur du jour.
On entend dans les bois profonds et les prairies
Les fiers jaguars et les pumas rugir d'amour.

LA PLEGARIA

Agil y audaz, el indio visionario
Atravesando inexploradas zonas,
Se lanza al Orinoco, al Amazonas,
Sobre fragil esquife temerario.

Las florestas le brindan su incensario,
Verdes palmas le tejen sus coronas,
Y el rujir de jaguares y leonas
Arrulla su camino solitario.

Llegan, con lento vuelo parabólico,
Cisnes, garzas, flamencos sonrosados,
A detenerse en la fangosa orilla.

El indio exhala un canto melancólico;
Vuelve á Ocaso los ojos fatigados,
Y en su plegaria al Inti, se arrodilla.

LA PRIÈRE

Parfois l'agile Indien se lance en téméraire
Sur l'Orénoque ou sur les eaux de l'Amazone,
Et dans un frêle esquif il traverse les zones
Merveilleuses dont il veut percer le mystère.

Il respire l'encens des forêts séculaires,
Où les palmiers géants lui tressent leurs couronnes,
Et le rugissement des jaguars, des lionnes,
Le berce en son chemin tranquille et solitaire.

Il voit tourner le vol parabolique et lent
Des cygnes, des hérons et des roses flamants
Qui viennent se poser sur la fangeuse rive ;

Il lance dans le soir une chanson plaintive ;
Et, tournant au couchant son œil appesanti,
Il se met à genoux pour adorer l'Inti.

PLEGARIA DEL INCA

Padre Sol, que fecunda toda vida
Y que hace germinar toda simiente,
Corra tu fuego por mi sangre ardiente,
Bebe la roja sangre de mi herida!

Padre Sol, que tu llama bendecida
Torne á brillar en el lejano Oriente,
Y mirando el relámpago en tu frente
Huya la immensa Noche á su guarida!

Padre Sol, con tu lumbre de oro baña
Obscuro valle, altísima montaña,
Anchos rios, florestas seculares!

Dore la espiga del maiz tu beso,
Y entre las frondas del manglar espeso
Te saluden, rujiendo, los jaguares!

PRIÈRE DE l'INCA

O Soleil ! Père qui fécondes la nature,
Père qui fais germer la semence des champs,
Ranime de tes feux la vigueur de mes sens,
Et viens boire le sang rouge de ma blessure.

O Soleil ! que ta flamme étincelante et pure
Brille toujours pour nous au lointain Orient,
Et qu'en voyant l'éclair de ton front éclatant
L'immense Nuit retourne en sa tanière obscure.

Père ! daigne baigner de ta chaude lumière
Les sombres défilés de la montagne altière,
Et les ruisseaux jaseurs sous les bois séculaires !

Que l'épi de maïs se dore à ton baiser.
Et que les fiers jaguars que tu sais apaiser,
Rugissants et soumis, viennent te saluer !

EL AMAZONAS

Padre Rio, que avanzas al Oriente,
Opulento, magnífico Amazonas,
Que de vírgenes lianas te coronas
Y el sol del Ecuador besa en la frente:

Cantas al porvenir con voz rujiente?
Ser libre, como América, ambicionas?
Monarca augusto de invioladas zonas
Qué diós nos habla en tu rumor potente?

Atraviesas florestas tropicales,
Y del Andes ceñidos por las brumas
Se desploman tus férvidos raudales.

Cunde en los bosques tu tronar lejano,
Y arrojando á su frente tus espumas
Haces retroceder el Oceano!

L'AMAZONE

O Père ! O fleuve qui coules vers l'Orient,
Magnifique et superbe, opulent Amazone,
Des forêts vierges la liane te couronne ;
Les feux de l'Equateur baisent ton front riant.

Tu chantes l'avenir dans ton cours rugissant ;
La liberté, ton flot sacré l'ambitionne !
Monarque auguste des mystérieuses zones,
Quel est le dieu qui parle en ton rythme puissant ?

Tu traverses vainqueur les plaines tropicales,
Et c'est de l'Ande altier qu'impétueux dévalent
Tes torrents dans la brume échappés de ses flancs !

On entend dans les bois ton tonnerre qui gronde,
Et, jetant à son front des flots d'écume blonde,
Tu fais rétrograder le fougueux Océan.

INVOCACION DE CUAUHTEMOC

Quetzacoalt, dios del aire, dios del fuego,
Llama y viento y origen de la vida :
Salva á la azteca raza no vencida,
Escucha de mi lábio el hondo ruego!

Quetzacoalt, sumo dios, a ti me entrego!
Desde el ara con sangre enrojecida
Vuele á ti mi oración enardecida,
Quetzacoalt, dios del aire, dios del fuego!

Protege al Anahuac de mis amores ;
Fecunda las espigas y las flores;
Baña los campos con tu luz ardiente !

Y ceñida en tu nimbo de belleza,
Alce Tezcuco la imperial cabeza
Cuando brillen tus dardos en Oriente!

INVOCATION DE CUAUHTEMOCH

Quetzacoalt, ô dieu de l'air, ô dieu du feu,
Flamme et vent, source unique et pure de la vie,
Fais que ma nation demeure inasservie,
Écoute, ô dieu puissant, ma prière et mon vœu.

Quetzacoalt, je suis entre tes mains ! Je veux
Que, du pied de l'autel dont la table est rougie,
Ma voix s'envole jusqu'à toi ! Je te supplie,
Quetzacoalt, ô dieu de l'air, ô dieu du feu !

Protège l'Anahuac que j'aime, ô dieu vainqueur !
Féconde les épis et féconde les fleurs ;
Baigne nos champs des dons de ta lumière ardente !

Et que, le front auréolé de ta beauté,
Tezcuco resplendisse en sa noble fierté,
Quand brille à l'Orient ta flèche étincelante.

IV.

LOS PRECURSORES

LES PRÉCURSEURS

COLON

Augur, profeta, visionario ardiente!
Un mundo sueñas, inmortal mendigo,
Y el orbe cruzas sin hallar abrigo
Entre las befas de la ignara gente.

Orando inclinas la cansada frente,
Al sumo Dios invocas por testigo,
Y mueres perdonando al enemigo
Que hundió en tu blanca vida el negro diente.

Si toda vanidad es deleznable,
Guarda el tiempo tu nombre perdurable;
Tu gloria, en el dolor, más pura brilla:

Que si el Odio te azuza sus lebreles
Y siempre encuentra el genio un Bobadilla,
No hay huracán que tronche tus laureles!

COLOMB

Augure, précurseur, visionnaire ardent,
Immortel mendiant qui croyais à la gloire,
Dont la foule se moque, ignorant ton histoire,
Et qui n'as pas un toit pour cacher ton tourment.

Vers la terre inclinant ton front pâle et brûlant,
Tu t'en remets à Dieu pour sauver ta mémoire,
Et tu meurs, pardonnant à l'ennemi sanglant
Qui dans ta blanche vie a planté sa dent noire.

Si nous nous détachons de toute vanité,
Le temps garde ton nom qui reste respecté,
Et qui par tes douleurs plus pur encor scintille ;

Si la haine a sur toi lâché ses lévriers,
Si tout génie, hélas ! trouve son Bobadille,
Il n'est pas d'ouragan pour briser tes lauriers.

ISABEL LA CATÓLICA

Luce triple diadema refulgente:
La lealtad, la clemencia, la hermosura,
Y con sublime anhelo transfigura
El alma de Colón en su alma ardiente.

Agita los ensueños de su mente
La mas alta ambición y la más pura:
Adivina del génio la locura,
Vé los mundos surgir bajo su frente...

Brinda al nauta sus joyas, su tesoro;
Sabe que, sin la gloria, no es el oro
Mas que una vana sombra de grandeza.

Y entregando a las ondas los bajeles,
Ciñe á su sien augusta de belleza
Inmarchitable nimbo de laureles!

ISABELLE LA CATHOLIQUE

On voit son front briller d'une triple auréole ;
Elle est majestueuse, et loyale, et clémente.
Elle fait, par l'auguste élan de sa parole,
Dans l'âme de Colomb passer son âme ardente.

C'est une haute et pure ambition qui vole
Dans le ciel de son idéal et la tourmente ;
Du génial pilote elle pressent le rôle,
Et voit des mondes surgir de l'onde écumante.

Elle apporte au marin ses joyaux et son or,
Sachant que sans la gloire il n'est pas de trésors
Qui puissent faire naître une grandeur durable ;

Et, lançant sur la mer les hardis nautoniers,
Elle entoure son nom à jamais vénérable
D'une couronne inflétrissable de lauriers.

AMÉRICO VESPUCCI

Qué más digno laurel para la frente
Del atrevido viajador toscano?
Algun dominador del Oceano
Pudo un sueño forjar más esplendente?

Desde las playas en que el sol ardiente
Los dardos quiebra en el palmar cubano,
Al antártico círculo lejano,
La onda canta su nombre, eternamente!

Mas, nunca arrebatar podrá el destino
Al ilustre Colón, el gran troféo
De sorprender un mundo en su camino.

Suelen dos naves confundir sus rastros:
Sin amenguar el mútuo centelléo,
No habrá, en la gloria, conjuncion de Astros?

AMÉRIC VESPUCE

Quel plus noble laurier l'intrépide marin
Aurait-il pu rêver pour couronner sa vie ?
Et quel dominateur de l'océan lointain
Put se forger un songe aussi digne d'envie ?

Des plages où les feux du soleil nous convient
A jouir des splendeurs de l'archipel cubain,
Jusqu'au cercle antarctique, à Vespuce asservie,
L'onde chante le nom fameux du Florentin.

Mais jamais le Destin n'arrachera la page
Du livre où l'on pourra lire éternellement
De Christophe Colomb la merveilleuse histoire !

Deux vaisseaux peuvent bien confondre leurs sillages !
Pourquoi, sans obscurcir leurs doux rayonnements,
Deux astres ne se joindraient-ils pas dans la gloire ?

V.

MARINAS

MARINES

ASPIRACION

Hacia qué playa tenderé la vela ?
Hacia cuál Trapobana misteriosa,
A qué distante Ophir maravillosa
El rumbo fijara mi carabela ?

Alejarse ! Partir ! es lo que anhela
La emigradora sed, que el alma acosa ;
Alejarse ! Partir ! en la espumosa
Mar de zafir dejando una ancha estela !

Alejarse ! Partir ! a inexplorada
Thulé de bruma, Atlántida inviolada,
Vissapur ó Cipango de leyenda !

Ver nuevos horizontes, nuevas cimas,
Sentir el acre beso de otros climas,
Y en las Islas de Oro alzar mi tienda !

ASPIRATIONS

Vers quels bords inconnus diriger mon navire ?
Vers quelle Trapobane ou quel lointain Ophir
Vais-je tendre la voile, en livrant au zéphire
Les rêves merveilleux qui viennent m'assaillir ?

Oh ! s'éloigner, partir vers ce qui nous attire !
Par la soif du départ se laisser envahir !
Oh ! tracer sur les flots un sillon de saphir !
Sur la mer ignorée, oh ! s'en aller, partir !

Oh ! s'éloigner, partir vers des Thulés de brume,
Vers l'Atlantide inviolée, et, de l'écume,
Voir surgir Vissapour, Cipango, leurs trésors !

Voir de nouveaux climats et gravir d'autres cimes ;
Sentir l'âcre baiser des brises maritimes,
Aller planter sa tente au sol des Iles d'Or !

LA PARTIDA

Será el viento en las járcias, el que llora?
Lo sabes, buen piloto, que la vela
Tendiendo vas de tu agil carabela,
Con rumbo a las regiones de la Aurora?

Mañana, cuando surques la traidora
Superficie del mar, cuando la estela
En los abismos azulados riela,
Recordarás la madre que te adora?

Agitando en la orilla su pañuelo,
Mientras tu barca desataba el vuelo
Para hundirse en la liquida llanura —

Te siguieron sus ojos, tristemente,
Y en las olas cayó su llanto ardiente,
Con la del mar, uniendo su amargura.

LE DÉPART

Dans tes agrès quel vent gémit et pleure encore ?
Ne sais-tu pas, marin, que ta voile fidèle
Va pousser doucement l'agile caravelle
Vers des cieux rayonnants d'une éclatante aurore ?

Quand tu fendras demain la surface sonore
Des vagues dont le chant charmera ton oreille,
Songeant qu'à ton foyer, délaissée, elle veille,
Tu te rappelleras la mère qui t'adore.

Et tu la reverras cachant son désespoir
Sur la rive, au moment où partant dans le soir,
Ta nef disparaissait sur l'onde ténébreuse.

Ses doux yeux te suivront, mouillés de pleurs amers,
Et, tombant sur les flots, sa plainte douloureuse
Mêlera son tourment aux larmes de la mer.

LA IMAGEN

Cuando surca el bajel por vez primera
El infinito mar inexplorado —
Siguiendo tradiciones del pasado —
En la proa gallarda y altanera,

Santa, ondina, cariatide ó quimera —
Por conjurar el huracan airado
O el influjo fatídico del hado —
Graba la ruda gente marinera.

Dora la frusta imágen el reflejo
Del sol, y la onda en su movible espejo
Le dá un vago prestigio de belleza.

Y de la tarde en la solemne calma,
El crepúsculo de oro le dá un alma
Y ciñe con un nimbo su cabeza.

L'IMAGE

Avant de confier aux flots la nef légère,
Observateurs pieux d'un très ancien usage,
Et croyant conjurer les terribles orages,
Ainsi que les destins inconnus et contraires,

Les marins ont sculpté sur la proue une Image
D'ondine, de cariatide, de chimère,
Ou de sainte ! Et la nef s'éloigne du rivage,
Voguant vers l'infini, majestueuse et fière.

La proue emprunte aux feux du soleil qui l'inonde
Et que fait resplendir le clair miroir de l'onde,
Un éclat de beauté vague et prestigieux.

Et quand le soir descend, sous le vent qui frissonne,
Le crépuscule d'or vient animer l'icone
En entourant son front d'un nimbe lumineux.

LAS TRES NAVES

Aves parecen de cansado vuelo
Que, ansiosamente, buscan su camino,
Entre la sorda hostilidad del cielo
Y la acechanza del cristal marino.

Adivínase en ellas el recelo
De lo ignoto, lo vago y sibilino;
Flota sobre sus mástiles el duelo
Y las empuja el ála del Destino.

Y navegan... navegan en la noche,
Que abre el inmenso, rutilante broche
Y sonríe con luz de nuevos astros.

Duérmese el timonel junto á la rueda;
Sonámbulo, Colon, erguido queda:
Y le revela el mar sus hondos rastros.

LES TROIS NEFS

Semblables aux oiseaux fatigués du voyage
Qui cherchent anxieux dans les airs leurs chemins,
Entre la sourde hostilité d'un ciel d'orage
Et les pièges trompeurs du clair cristal marin,

On devine en ces nefs la crainte du naufrage,
La peur de l'inconnu, du vague sibyllin ;
Sur leurs mâts le deuil flotte, et l'aile du destin
Les pousse à l'aventure en de sombres sillages.

Elles vont... elles vont dans la nuit infinie,
Dont le collier rutile, immense d'harmonie,
Et qui sourit de la lueur d'astres nouveaux.

Le timonier s'endort au bercement des eaux.
Colomb seul est debout contemplant les étoiles.
Et le vaste Océan lève pour lui ses voiles.

EL MUNDO OCCIDENTAL

Lentamente, las anchas carabelas
Hienden las olas de la mar obscura,
Y abren sus proas la siniestra hondura,
En pos dejando pálidas estelas.

El alisio fugaz hincha las velas;
Nuevos astros asoman en la altura
Y la noche del Trópico fulgura
Encantando á los nautas centinelas.

Grandes islas se estompan en la bruma;
Verdes algas ondulan en la espuma;
Y del próximo Eden, que se adivina,

De una tierra inviolada y misteriosa,
Fragancias de magnolia y laurél-rosa
Conduce la sutil brisa marina.

LE MONDE OCCIDENTAL

Lentement les lourds et larges vaisseaux
Fendent les flots noirs de la mer profonde ·
Ils s'en vont rêvant à de vastes mondes,
Ouvrant de leur proue un chemin nouveau.

Les doux alizés soufflent dans leurs eaux...
Sous les clairs rayons de la lune blonde,
La nuit du tropique, enivrante, inonde
Les marins de quart de tous ses joyaux.

Une île s'estompe à travers la brume ;
L'algue verte ondule aux flancs de l'écume ;
L'Eden est prochain... l'on pressent des choses...

Un mystère... et dans la brise marine
Passent les parfums, les senteurs divines
Des magnolias et des lauriers-roses.

MARE TENEBROSUM...

Cuando tiende al azar la blanca vela
Sin brújula, sin rumbo ni sendero,
Se encomienda al buen Dios el marinero
Desde el puente de la ancha carabela.

Al soplo del alisio el barco riela
En misterioso mar, triste y severo;
Y el corazón del rudo aventurero
Syrte enemiga y huracán recela.

El mar prolonga, hacia confin errante,
En infinita ondulacion jigante,
Espumas albas y rumor sonoro.

Y corre por la faz del glauco abismo,
Engañador, fantástico espejismo,
Tierras fingiendo de esmeralda y oro.

MER TÉNÉBREUSE

Lorsqu'au hasard il tend sa voile aventureuse,
Sans boussole, ignorant la route, le pieux
Marin, seul, sur le pont de la nef gracieuse,
S'agenouille, et, priant, se recommande à Dieu.

L'alizé souffle et sur la mer mystérieuse
Pousse la caravelle errante sous les cieux ;
Mais l'âme du pilote, en ses plis ténébreux,
Cache des ouragans et des syrtes trompeuses.

La mer va prolongeant plus loin, plus loin encor,
Et comme pour atteindre une terre fuyante,
L'écume de sa vague infinie et géante.

Et le frêle vaisseau vogue sur les abîmes
De l'océan menteur qui cache à sa victime
Les continents rêvés d'émeraudes et d'or.

EL PILOTO

Dirijiendo su nao vagabunda
Al caprichoso ritmo de las olas,
Lanza al viento sus tristes barcarolas
Con voz doliente y emoción profunda.

O cuando la borrasca furibunda
El mar ciñe de blancas aurëolas,
Sueña el piloto con las playas solas
Y los bosques de América fecunda.

Alla, tras de las nieblas, su deseo
Finge rubias Cipangos, donde oro
Rueda el río entre fúlgidas arenas;

Y evoca, en indolente fantaseo,
El vago y dulce y legendario coro
Que en la noche levantan las sirenas.

LE PILOTE

Tout en dirigeant sa nef vagabonde
Au rythme inégal des vagues frivoles,
Triste, il lance au vent une barcarolle,
D'une voix dolente, émue et profonde.

Lorsque la bourrasque enragée et folle
Vient nimber de lys la crête des ondes,
Le pilote rêve aux plages fécondes,
Aux vastes forêts où son désir vole.

A travers la brume il voit les trésors
Du Cipango rouge où des fleuves d'or
Roulent à travers les immenses plaines,

Et puis il évoque, en sa fantaisie,
Le chœur vague et doux, plein de poésie,
Que chantent, la nuit, les vertes sirènes !

LA SIRENA

La vió el marino en la rosada arena
De una agreste ribera silenciosa,
Y conservó por siempre la gloriosa
Imagen de la fúlgida sirena.

Al suave rayo de la luna plena
Fulguraba la escama de la diosa,
Como túnica ardiente, luminosa,
Que al nauta de pavor y encanto llena.

Desplegando la vela voladora
Huyó la nave; su cortante prora
Hendió de nuevo la fugaz espuma.

Y en la noche del piélago, el marino,
Oye un lánguido canto sibilino
Y vé una blanca forma entre la bruma.

LA SIRÈNE

Le marin qui la vit du haut de sa carène
Sur la plage pittoresque et silencieuse,
Conserva pour toujours l'image glorieuse
De l'étincelante et radieuse sirène.

Aux suaves rayons de la lune sereine
Les écailles de la déesse gracieuse
Lui font une tunique ardente et lumineuse
Que le pilote admire en respirant à peine.

Mais la nef déployant sa voile fugitive
S'éloigne lentement, gagnant une autre rive,
Et trace un fier sillon dans l'écume des vagues,

Tandis que dans la nuit brumeuse le marin,
Que fait rêver un chant rythmique et sibyllin,
Voit une forme blanche errer entre les algues.

EL MIRAGE

El piélago de azur tiende la espalda
En amplia curva que ondulando gira;
Un cántico de flautas ó de lyra
Resuena en la llanura de esmeralda.

Rodando hácia el confin ciñe su falda
La espuma inquieta en caprichosa espira,
Y falaz espejismo, áurea mentira,
Márgenes finge de ópalo y de gualda.

Los vastos horizontes palidecen;
Y sueña el visionario navegante
En Islas de ilusion, que desparecen,

O en la Sirena pérfida y errante.
Nubes y ondas sangrientas resplandecen,
Y el rojo sol naufraga en el Atlante.

LE MIRAGE

L'Océan sans limite étend ses vastes reins
En courbes d'une ampleur ondoyante et berceuse,
Et chante un hymne altier, — lyre prodigieuse,
Lyre au corps d'émeraude, aux sept cordes d'airain.

Il lance jusqu'au ciel son manteau souverain
D'écume qui palpite et meurt voluptueuse ;
Et, mirage trompeur, illusion menteuse,
Montre un riant rivage aux crédules marins.

Les horizons lointains s'effacent et pâlissent ;
La journée agonise ; et les marins bâtissent
Un rêve à l'île d'or qui sort du flot amer ;

L'on entend murmurer les brises qui fraîchissent ;
Tandis que le nuage et la vague rougissent
Sous les feux du soleil qui plonge dans la mer.

LA OLA Y LA SOMBRA

Este dialogo oí, cuando caía
La noche sobre el mar : — Oh triste hermana,
Adónde vas llorando ?.. A qué lejana
Ribera azul el huracán te envía ?

— Lyra soy en que ruje su alegria
El furibundo piélago... inhumana
Y sorda soy para la queja humana...
A veces, lloro cuando muere el dia.

Y respondió la Sombra : — Mi tristeza
Es taciturna y trájica... La noche
Reclina en mi su fúnebre cabeza.

La Ola con la Sombra se besaron.
Abrió la luna, como un lys, el broche,
Y las sirenas lánguidas cantaron.

LA VAGUE ET L'OMBRE

J'ouïs ce dialogue, à cette heure incertaine
Où la nuit lentement va tomber sur les flots :
— « Où vas-tu, triste sœur, et pourquoi tes sanglots ?
Dis-moi vers quels pays d'azur le vent t'entraîne !

Pour moi, je suis la lyre où rugit inhumaine
La voix de l'Océan, formidable tombeau ;
Si je suis sourde aux cris de la douleur humaine,
Je pleure quand le jour va mourir dans les eaux. »

Et l'ombre répondit : — « Tragique et taciturne
Est ma tristesse, et c'est sur mon sein que la Nuit,
Funèbre, vient pencher languissamment son urne. »—

La vague et l'ombre alors tendrement se baisèrent.
La lune, comme un lys, dans le ciel resplendit,
Et les sirènes, voluptueuses, chantèrent.

CREPÚSCULO MARINO

Oh mágia de las nubes!..Se diria
De bajeles inmensa caravana,
Con sus velas de púrpura sombria
Navegando hacia Atlántida lejana.

Imponente del sol es la agonia,
Cayendo de la altura soberana
En brazos de la noche, triste hermana
De la muerte y de la melancolia...

La ola canta, en ritmos altaneros,
Su profundo rondel á los luceros
En la suave penumbra vespertina.

Y el sol, cual una lágrima de fuego,
Brilla un instante y desparece luego
En las entrañas de la mar divina.

CRÉPUSCULE MARIN

Oh magie! on dirait que dans les blancs nuages
Passe une caravane immense de vaisseaux,
Que leurs voiles de pourpre sombre, sur les eaux,
Poussent vers l'Atlantide et ses lointains rivages.

Délaissant du zénith les souverains parages,
Le soleil qui se meurt descend sur les coteaux,
Et tombe dans les bras de la nuit qui bientôt
Tendra son voile noir sur tout le paysage!

La vague dit son chant rythmé, majestueux,
A l'étoile du soir qui déjà luit aux cieux,
Dans la douce pénombre où Phœbé se devine.

En un dernier éclat, l'astre, larme de feu,
Brille quelques instants, et plonge peu à peu
Dans les entrailles d'or de la mer sibylline.

BRISA MARINA

Por el límpido azul del hondo cielo
Van las nubes en tropa sosegada,
Como de cisnes pálida bandada
Con lento ritmo y harmonioso vuelo.

Llega la brisa de un lejano suelo
En aroma de bosques saturada,
De sándalo y acacias perfumada,
Como invisible, embriagador pañuelo.

El nauta sueña, en su bajel errante,
Con la playa mirífica y distante
Que ciñe en orla cándida la espuma:

Vé una ilusoria selva de manglares
Y su oido percibe, entre la bruma,
La música del viento en los palmares.

BRISE MARINE

A travers l'azur limpide des cieux,
Les nuages vont en troupes profondes,
Tels des cygnes blancs passant sur les ondes
En rythmant leur vol très harmonieux.

Apportant l'encens des bords précieux,
Où dans les grands bois le santal abonde,
Le vent parfumé vient d'un autre monde,
Sachet invisible et délicieux.

Le nautonier rêve en l'esquif errant
Au rivage heureux, fertile et riant
Qu'ourle en son contour une blanche écume ;

Il voit des forêts de sombres manguiers,
Et, douce, il entend passer dans la brume
La brise qui fait chanter les palmiers.

IMMENSI OCEANI TREMOR...

La noche, el viento, el huracan, la bruma,
Llenan de vago horror al navegante
Y la pesada carabela errante
Hiende, en silencio, la salobre espuma.

La inmensidad del piélago le abruma
Cual fatidica esfinge amenazante;
Mirage engañador brilla distante
Y luego, en niebla diáfana se esfuma.

Allá, en los horizontes cristalinos
Surge, de pronto, una isla florecida,
Y tiembla el corazon de los marinos,

Que sueñan con Atlántida remota,
Con la vieja Thulé desparecida,
Con los jardines de Cipango ignota.

IMMENSI OCEANI TREMOR...

Le vent, l'épaisse brume et la nuit, les orages,
Remplissent de terreur le marin frémissant,
Qui sur sa lourde nef a quitté le rivage
Et fend l'écume vers son rêve éblouissant.

La mer est comme un sphinx aux regards menaçants,
Et son immensité triste le décourage...
Parfois à l'horizon apparaît un mirage
Qui bientôt se dissipe en s'évanouissant.

C'est une île, plus loin, qui vient frapper la vue
Du nautonier, une île éclatante, inconnue ;
Il tremble en contemplant cet Eden ignoré !

Il songe à l'Atlantide éloignée et perdue,
A l'antique Thulé qu'on disait disparue,
Aux somptueux jardins du Cipango doré.

FOSFORESCENCIAS DEL MAR

Cuando hiende el bajel la glauca hondura
Del mar ilimitado y rumoroso,
Y leve flota, en el abismo undoso,
Chal inmenso cayendo de la altura,

Ilumina la pérfida negrura
Del antro, un centelléo prodijioso,
Cual fanales de templo milagroso
Sumerjido en la liquida llanura.

Resplandores de nacar y alabastro
Dejan, en él, fosforescente rastro,
Lácteo camino, opalescentes huellas ;

Y agita del bajel la erguida prora
Un enjambre minúsculo de estrellas,
Que desparecen al venir la aurora.

PHOSPHORESCENCES DE LA MER

Le navire s'en va, fendant de noble allure
L'Océan sans limite et ses flots furieux ;
Sur le profond abîme, en longs replis soyeux,
Flotte le châle immense de la nuit obscure.

Mais un scintillement soudain, prodigieux,
Environne la nef errant à l'aventure,
Et l'on voit s'allumer autour de sa mâture
Les cierges de milliers de temples merveilleux.

Et là, dans la splendeur des nacres, de l'albâtre,
Le phosphore étincelle, et sa flamme blanchâtre
Fait éclater la mer de feux opalescents...

Tandis que le vaisseau soulève, de sa proue,
Des essaims infinis d'étoiles qui se jouent,
Et meurent aux reflets du matin renaissant.

LA DANZA DE LAS OLAS

Cuando templa, de noche, sus violines
Sobre el peñón florido la sirena,
Acuden á escuchar su cantilena
Las olas de los últimos confines.

El huracan apaga sus clarines,
La ruda trompa del tritón no suena,
Y con suave fulgor, la luna llena
Viste de ópalo y ámbar los delfines.

La danza empieza de las glaucas olas:
Ceñidas de flotantes aurëolas
Van y vienen, con ritmo caprichoso ;

Ora es un vals fantástico y ligero,
Ya es pavana de antiguo aire severo,
Ya un lánguido minué ceremonioso.

LA DANSE DES VAGUES

Lorsque, sur le rocher, la trompeuse sirène
Accorde, vers le soir, ses tendres violons,
Les vagues que toujours charma sa cantilène,
Accourent des confins du lointain horizon.

Aussitôt l'ouragan apaise ses clairons ;
Sur le corps des dauphins la pleine lune égrène
Les splendeurs de l'opale aux clartés souveraines ;
On n'entend plus sonner la trompe des tritons.

C'est alors que commence et s'anime et s'envole
Le ballet ondoyant et doux des vagues folles,
Allant, venant, sur un rythme capricieux ;

Tantôt c'est une valse entraînante et légère,
C'est la pavane antique à l'allure sévère,
Ou quelque menuet très cérémonieux.

LOS CAPRICHOS DEL MAR

El mar es caprichoso como un niño :
Ora dulce, ora languida, ora hirviente,
La ola, en su vaivén alza la frente
Coronada de pétalos de armiño.

Es brutal ó voluble en su cariño ;
Gime ó llora con voz desfalleciente :
Ruje ó brama en su cólera inclemente
O murmura con grácil desaliño.

Al beso de la luz sobre su espalda,
Con relámpagos de oro y esmeralda
Se ruboriza la inviolada espuma.

Otras veces, astuta y femenina,
La onda asalta las naves en la bruma
Y las devora con crueldad felina.

LES CAPRICES DE LA MER

La mer est capricieuse comme une infante ;
Languissante, irritée, ou doucement câline,
La vague porte au front des pétales d'hermine,
Et dit sa cantilène énergique ou dolente.

Elle roule et revient, brutale ou caressante ;
Elle pleure ou gémit, terrifie ou fascine,
Rugit ou brame au vent, se déchaîne ou badine,
Ou s'en va murmurant une ode nonchalante.

Quand de rayons brûlants le soleil l'auréole,
Et de ses baisers d'or effleure son épaule,
On voit subitement rougir la chaste écume !

Parfois, rusée, astucieuse, féminine,
Elle assaille les nefs errantes dans la brume,
Et les dévore avec une rage féline.

BALADA DE LAS OLAS

« Somos las gláucas hijas de la bruma;
Heridas por el látigo del viento
Damos al huracan su bronco acento
Y sus flores de nácar á la espuma.

La extension infinita nos abruma;
Refrenamos el ímpetu un momento
Y ébrias de sol, de vida y movimiento,
Cantando, proseguimos en la bruma...

Nos sonrie la perla en lo más hondo
Del oceano sin límites ni fondo;
Verdes algas flexibles nos rodéan.

Y olvidadas del Tiempo y de la hora,
En nuestra frente, mágicos, chispéan
Los sangrientos rubies de la Aurora! »

BALLADE DES VAGUES

Nous sommes les Sœurs vertes de la brume;
Nous nous soulevons sous l'effort des vents,
Nous mêlons nos voix aux voix des autans,
Et mettons des fleurs de nacre à l'écume.

En nous un désir d'infini s'allume,
Et si nous calmons notre emportement,
C'est pour repartir bientôt dans la brume,
Ivres de soleil et de mouvement.

La perle sourit au baiser des ondes,
Et l'algue amoureuse enlace nos reins
Dans les profondeurs que nul œil ne sonde.

Oubliant le temps, sans souci de l'heure,
Nous aimons à voir sur nos fronts sereins
Briller les rubis que l'aurore pleure.

EL MAR DE SARGAZOS

Bajo el sol Tropical de rojos brillos
Y los vastos incendios del Poniente,
Flota el « mar de sargazos », que á occidente
Del Atlántico, enrosca sus anillos.

Ay, de la carabela! Ay, del valiente
Nauta, en pos de fantasticos castillos,
Si la invisible Esfinge de amarillos
Ojos, le estrecha con abrazo ardiente!

Mónstruos, algas, medusas, el deforme
Horrible pulpo, entre la selva enorme,
Sus nudos ciñen con furor arcano...

Y entre una vaga, misteriosa aurora,
Se confunde la Fauna con la Flora
En los verdes abismos del Oceano.

LA MER DES SARGASSES

Sous les rouges rayons du soleil des Tropiques
Et sous les vastes feux qui brûlent le couchant,
La mer de Sargazos croupit en déroulant
Ses perfides anneaux à l'ouest de l'Atlantique.

Malheur aux nefs ! Malheur au pilote imprudent
Qui court à des châteaux de rêve fantastiques,
Si la Sphinge invisible, à l'œil jaune et tragique,
Parvient à les étreindre en son enlacement.

Hydres, algues, méduse horrible, poulpe énorme,
Font comme une forêt monstrueuse et difforme
De nœuds qui vont saisir leur proie avec fureur...

Et dans une vague et mystérieuse aurore
La Faune étrange se confond avec la Flore,
Au sein de l'insondable et verte profondeur.

EL SOLLOZO DEL MAR

Enorme, turbulenta, prodijiosa,
Es el alma del mar cuando la obscura
Noche tiende sus álas de negrura,
Cual una jigantesca mariposa.

Taciturno jardin!... Fúnebre rosa,
La luna, á veces, sobre el mar fulgura
Con abolida y espectral blancura
De perla exangüe ó yerta tuberosa.

El mar se iergue á contemplar la muerta
Virgen, que desde el cielo, con incierta
Pupila de sonámbula le mira:

Y en el misterio de las playas solas,
Con el sonoro lábio de sus olas
Enamorado, el Mar, ruge ó suspira.

LE SANGLOT DE LA MER

Elle est prodigieuse, énorme et turbulente,
L'âme de l'océan, lorsque l'obscure nuit,
Gigantesque phalène, étend sur l'infini
Ses ailes de velours si douces et si lentes.

Taciturne jardin!... Rose triste et dolente,
Pâle comme une perle aux reflets abolis,
Tubéreuse spectrale, alanguie et mourante,
Sur la mer qui dormait, parfois, la lune luit.

Alors le flot s'élève à contempler la morte,
La Vierge qui, du ciel, de sa pupille vague
De somnambule, le regarde et le poursuit;

Aux plages de mystère appelant ses cohortes,
Avec la lèvre immense et sonore des vagues,
La Mer enamourée ou soupire ou rugit!

FATA MORGANA

Una ciudad fantástica ha surjido
En las sendas azules del espacio,
Y ora es torre gentil, ora es palacio
De ágata ó jaspe ó de marfil pulido.

Qué supremo arquitecto ha concebido
La Thulé milagrosa del espacio?
Quién habita las torres de topacio?
Quién las áureas antorchas ha encendido?

Se hunde el sol, y la mar eleva un canto
Polifono y solemne... Suave encanto
Llena el alma del nauta aventurero.

Y de Cipango sueñan con el oro,
De Cathay con el fúlgido tesoro
Marino y capitan, monge y pechero.

FATA MORGANA

Un ville a surgi dans la brume illusoire,
Montrant sur les chemins azurés de l'espace
Des tours et des palais aux murailles d'ivoire,
Où le jaspe et l'agate aux portiques s'enchâssent.

Quel suprême architecte a pu la concevoir
Cette Thulé miraculeuse dans sa grâce ?
Qui donc est dans ses tours aux topazes de moire,
Quelle main alluma des flambeaux sur ses places ?

Le soleil disparaît. — La mer élève un chant
Puissant et solennel. — Un doux enchantement
Des fiers aventuriers remplit l'âme hautaine !

Et tous, moines, marins, roturiers, capitaines,
Rêvent du Cipango célèbre par son or,
Du Cathay ruisselant de fabuleux trésors.

VI.

LOS CONQUISTADORES

LES CONQUÉRANTS

LOS HÉROES

Era la edad « enorme y delicada »,
Edad de formidables ambiciones,
En que huméa la sangre de leones
E impaciente de herir está la espada.

Los héroes, espoleando sus bridones,
Van á morir con embriaguéz sagrada,
Y en distante región, en ignorada
Tierra, agitan sus bélicos pendones.

Hincha el alisio las flotantes velas
De las anchas, macizas carabelas ;
Dora el sol las nieladas armaduras :

Y del ignoto mar a los confines,
Soñadores de locas aventuras,
Lanza España sus férreos paladines.

LES HÉROS

C'était l'époque « énorme, effroyable, et charmante »,
Le temps d'une incroyable et folle ambition,
Où, généreux, fumait le sang des fiers lions,
Et frémissait d'ardeur l'épée impatiente.

Poussant de l'éperon leurs fougueux étalons,
Les héros se ruaient à la mort éclatante,
Foulant le sol nouveau que leur rage épouvante,
En agitant au vent leurs riches gonfalons.

Dans les voiles bientôt soufflera le suroît,
Invitant à partir les galères du Roi :
Le soleil dorera le nielle des armures ; —

Et sur des flots encore inconnus des marins
L'Espagne lancera ses rudes paladins,
Rêveurs audacieux de folles aventures.

♣

LA INVASION

A dónde van, en pos de nuevos lares,
Osados viajadores del Ensueño,
Sin brújula, sin norte, en frágil leño
Atravesando tempestuosos mares ?

A conquistar impérios seculares:
El mundo, á su ambicion, era pequeño,
Y alta la frente, amenazante el ceño,
Idolos á tumbar de los altares.

Son los rudos guerreros Castellanos;
Como bandada de ágiles milanos
Llegan en el silencio y en la bruma:

Pero, de pronto, las espadas brillan,
Y sorprenden, dispersan, acuchillan
La hueste colosal de Moctezuma.

L'INVASION

Où voguent-ils, vers quels cieux, et vers quelles grèves,
Sans boussole, sans rien qui les guide, à travers
Les flots inexplorés des océans divers,
Ces hardis voyageurs de l'Enigme et du Rêve ?

Leur fière ambition croît et grandit sans trêve ;
L'Espagne est trop petite, il leur faut l'Univers !
Ils s'en vont le front haut ; ils mettront dans les fers
Les empires ; les dieux tomberont sous leur glaive.

Ce sont les valeureux et rudes Castillans ;
Silencieux, comme un vol d'agiles milans,
Ils s'abattent au bord de la plage embrumée ;

Et soudain on les voit dans la nuit qui s'enflamme,
Surprendre, disperser, passer au fil des lames
Du roi Montezuma la colossale armée.

ELDORADO

Opulenta ciudad de torres de oro
Erguida en los confines del desierto
Sueña el Conquistador, que ha descubierto,
Y, con ella, el incásico tesoro.

Lléganle voces de lejano coro,
Vé los fantasmas de espejismo incierto,
Las blancas velas de engañoso puerto
Y la ciudad de campaniles de oro.

Y de hierro vestido, en lontananza
Se hunde el Conquistador, alucinado
Por su traidora y fúlgida esperanza.

Y cae en el desierto fatigado
El sol, como un escudo ensangrentado
Refulgiendo en el filo de una lanza.

ELDORADO

Le vaillant conquérant dont le cœur s'est ouvert
Aux doux enchantements que promet le trésor,
Rêve d'une cité fantastique aux tours d'or
Qui s'élève aux confins éloignés du désert.

Il entend résonner de mystiques concerts ;
Il voit, dans un mirage où son regard se perd,
Les nefs, fantômes blancs qui glissent vers le port
De la ville opulente aux campaniles d'or.

Et, tout bardé de fer, le conquérant s'élance
Sur le chemin trompeur, des chimères hanté,
Où brille devant lui la menteuse espérance.

Le soleil, comme un bouclier ensanglanté,
Inondant l'horizon de sinistres clartés,
De ses derniers rayons fait resplendir sa lance.

LOS CAPITANES

Eran fuertes, osados vencedores
Del Arabe y el Moro en las contiendas,
Con sed de oro, de sangre, de leyendas,
Y febril ambición de emperadores.

Abandonan la patria, los amores;
Al triunfo y á la gloria alzan ofrendas,
Y van, audaces, á clavar sus tiendas
Del Trópico opulento entre las flores.

Un mundo dan á la grandeza hispana
Soto, Cortés, Pizarro y Orellana,
Y la heroica legion de alma bravia.

Asi, viendo su imperio magestuoso,
Cárlos Quinto decir pudo orgulloso
Que en su dominio el sol no se ponia!

LES CAPITAINES

aient les valeureux et terribles vainqueurs
l'Arabe et du Maure aux redoutables bandes,
ec la soif du sang, de l'or et des légendes,
la fiévreuse ambition des empereurs.

s quittent la patrie aimée et ses douceurs ;
la gloire, au triomphe, ils portent leurs offrandes,
Et s'en vont fièrement établir sur les landes
Du tropique opulent leurs tentes dans les fleurs.

Par eux un nouveau monde appartient à l'Espagne ;
Ce sont Orellana, Cortez, et le farouche
Pizarre ; des guerriers sans peur les accompagnent.

En voyant son Empire aussi grand sous les cieux,
Charles-Quint put tenir ce propos orgueilleux :
« Jamais sur mes Etats le soleil ne se couche. »

LAS CARABELAS

Monge humilde, gallardo caballero,
Orgulloso mendigo que se baña
En el oro del sol, grande de España,
Vagabundo, soldado, vil pechero,

El que agita la cruz ó blande acero,
Capáz de abnegación ó heróica hazaña,
Todo el que sienta en varonil entraña
Latir un corazon de aventurero :

Ceñid el férreo casco y la armadura ;
Allá, tras de la ignota mar obscura
Resplandecen Atlántidas sin dueño ;

Y al rumor del alisio entre las velas,
Cruzarán la extension las carabelas,
Las raudas carabelas del Ensueño !

LES CARAVELLES

Humble moine, baron féru de sa noblesse,
Orgueilleux mendiant qui baigne ses haillons
Dans l'or du clair soleil, soldats et vagabonds,
Vil pêcheur, grand d'Espagne ayant titre d'altesse,

Tous ceux dont le cœur bat en une ardente ivresse
Et dans l'attente des illustres actions,
Dont l'âme se prépare aux abnégations,
Tout ce qui sait brandir l'acier, dire la messe...

Casqués de fer et ceints de pesantes armures,
Tous au delà des mers et des brumes obscures,
Voient luire l'Atlantide et ses bords convoités,

Et les doux alizés venant gonfler leurs voiles,
Les caravelles vont, sous le feu des étoiles,
Portant vers l'inconnu leurs rêves enchantés.

ATLANTIDA

Un continente virgen : — escenario
Del más sangriento y formidable drama,
Que alumbran cien volcanes con su llama,
De las selvas perfuma el incensario ;

Y donde cruza el indio temerario
Al son de la vorágine que brama,
Ruje la fiera, que en los bosques ama,
Y alza su vuelo el cóndor solitario.

Por tempestuosos mares escondida,
Atlántida, soñada y presentida,
Que en su púrpura viste el sol de ocaso,

Te sorprendió el audaz aventurero,
Y despertaste á su brutal abrazo
Ceñida por sus músculos de acero !

ATLANTIDE

Un vierge continent, — théâtre légendaire
Du plus sanglant et du plus formidable drame, —
Que des volcans sans nombre éclairent de leurs flammes,
Que parfume l'encens des forêts centenaires ;

Où vit le noble Indien, farouche et téméraire,
Près du lac transparent qu'il fouille de sa rame,
Où l'on entend rugir le fauve qui se pâme,
Où plane dans le ciel le condor solitaire.

Atlantide ! c'est toi qui de mers entourée,
Cachais à nos regards les plages espérées
Qu'empourpre de rayons le soleil du couchant ;

C'est toi que vint surprendre un hardi conquérant,
Et qui te réveillas sous son brutal baiser,
Le corps emprisonné par ses muscles d'acier.

LAS AMAZONAS

Más allá del mirífico Dorado
Habitaban las fuertes Amazonas,
En opulentas, tropicales zonas
Donde jamás el hombre ha penetrado.

Domar intenta el español osado
A la tribu de vírgenes leonas,
Que ceñidas de rústicas coronas
Llevan desnudo el cuerpo delicado.

Orellana se lanza al Orinoco,
Y van en pos de su designio loco
Del Barco y Soto, Heredia y Benalcázar.

Cruzan valles, torrentes, selvas, montes...
Y en los indefinidos horizontes
Ven esfumarse su soñado Alcázar.

LES AMAZONES

Bien au delà de l'Eldorado merveilleux,
Près de l'ardent tropique aux opulentes zones,
Règnent dans leur fierté les vierges Amazones ;
Aucun homme jamais ne profana ces lieux.

L'Espagnol a formé le projet périlleux
De vaincre et de dompter ces farouches lionnes,
Qui, portant sur leurs fronts de rustiques couronnes,
Galopent, le corps nu, sur des coursiers fougueux.

Orellana, Soto, Heredia s'avancent,
Suivis de del Barco, Diaz, Benalcazar :
Vers le fleuve Orénoque ils marchent en silence,

Et, traversant les monts, les torrents et les plaines,
Ils pressentent au loin les lignes incertaines
Du doux pays rêvé, du divin Alcazar.

HERNAN CORTÉS

Vá el ambicioso aventurero hispano
A traves de las hoscas soledades,
Llevado por propicias tempestades,
Del mar Caribe al golfo Mejicano.

La espada blande su potente mano
Y el arcabúz de rojas claridades,
En su alma anidan todas las crueldades,
A sus piés, el vencido implora en vano.

Llega, combate, triunfa y aniquila;
Rasga todo misterio su pupila
Y asciende, como el águila en la bruma:

Por él las Parcas hilan en sus ruecas,
Por él lloran la virgenes aztecas
La muerte del divino Moctezuma.

FERNAND CORTEZ

L'aventurier s'élance avec témérité
Sur les flots inconnus de l'océan lointain ;
Il vogue, par les vents propices emporté,
De la mer caraïbe au golfe mexicain.

Une épée étincelle en sa puissante main ;
Il porte l'arquebuse aux rougeâtres clartés ;
En son âme il unit toutes les cruautés ;
A ses pieds prosterné, l'Inca l'implore en vain.

Il arrive, il combat, il triomphe, il ravage ;
Il voit tout, il sait tout, rien n'échappe à sa rage ;
Il monte comme un aigle au-dessus du brouillard !

Les Parques ont, par lui, filé bien des alarmes,
Et les Vierges en deuil célèbrent, tout en larmes,
Montezuma, l'auguste et malheureux vieillard.

LAS NAVES DE CORTÉS

Canta la flota de Cortés destruida
Mi alada Musa, con robusta idéa;
La flota audaz, que consumió la téa
Por impacientes manos encendida.

De rudos huracanes combatida
Sobre el alto mastil la enseña ondea,
La enseña de oro y gualda, que paséa
Arrogancias de leona no vencida...

Pero á Cortés no basta en su bravura
Hollar la tierra del Azteca, y jura
Que un nombre ilustre legará á la historia:

Su ruda mano incendia los bajeles;
Y espoleando los rápidos corceles
« Vamos — dice — á la muerte, ó á la Gloria! »

LES NAVIRES DE CORTEZ

Chante, ô ma muse ailée, en des vers palpitants,
Des Espagnols la flotte audacieuse, en proie
Aux flammes que la torche, ainsi qu'un feu de joie,
Alluma par la main du chef impatient.

Secouée au sommet du mât par les autans,
L'enseigne rouge et or superbement ondoie ;
Arrogante comme une lionne de soie,
Elle brave sans peur les rudes ouragans.

Mais le bouillant Cortez ne se contente pas
D'avoir foulé la terre aztèque de son pas ;
Il veut laisser un nom célèbre dans l'histoire :

Pour se fermer la mer il brûle ses vaisseaux !
Puis, en selle, et poussant les rapides chevaux :
« Allons, amis, dit-il, vers la mort ou la gloire ! »

EL TALAMO DE ROSAS

Insaciable Cortés de sangre y oro
Trata á Guatimozin como á una fiera;
Por el martirio, conseguir espera
El que supone espléndido tesoro.

Su altivéz profanando y su decoro
Tiende al Emperador sobre una hoguera:
La llama, al agitar su cabellera,
Gemir parece en lamentable lloro.

El monarca impasible, ni un gemido
Deja escapar... Y oyendo el alarido
Que á su ministro arranca el sufrimiento,

Dice, clavando en él las luminosas
Pupilas, que dilata su tormento:
« Estoy yo, acaso, en tálamo de rosas? »

LE LIT DE ROSES

Cortez a soif de sang et d'or ! Dans sa démence,
Il prend Guatimozin, le traite durement,
Espérant obtenir en le martyrisant
Le trésor qu'il convoite et qu'il suppose immense.

Profanant sa fierté, son honneur, sa vaillance,
Il étend l'empereur sur des charbons ardents,
Dont la flamme, en causant une injuste souffrance,
Semble gémir et pleurer douloureusement.

Le monarque demeure impassible ; il ne laisse
Échapper aucun cri ! Lorsque, dans sa détresse,
Son ministre se tord en hurlant sur le feu,

Il dit, fixant sur lui son regard lumineux,
Où se lit le mépris des hommes et des choses :
« Eh ! suis-je donc couché, moi, sur un lit de roses ? »

EL HEROICO MENDIGO

Asomándose el Rey, dice al mendigo
De altanero mirar, de faz rugosa,
Que ostenta una ancha cicatriz gloriosa,
De combates innúmeros testigo:

« Di, quien eres, vasallo ó enemigo,
Tu, que al pasar detienes la carroza
De tu rey?.. Por Santiago! Es grave cosa
Tu accion, pero es audaz, y soy tu amigo! »

« Soy un hambriento, Magestad, que ha dado
Reinos á España; cuando fui soldado
Llamábame Cortés »... Y el poderoso

Monarca altivo, al varonil guerrero,
Estréchale las manos, silencioso,
Y le ciñe el Toisón de Caballero.

L'HÉROÏQUE MENDIANT

Le roi s'approche et dit à cet homme mal mis,
Mendiant au regard altier, à la figure
Rugueuse que balafre une large blessure,
Témoin de maints combats dans les pays conquis :

« Qui donc es-tu, dis-moi, vassal ou ennemi,
Toi qui, sans hésiter, arrêtes la voiture
De ton roi ? Par Saint-Jacque, oh ! c'est une aventure
Qui prouve ton audace, et je suis ton ami ! »

« Je suis un affamé, Sire, qui fit largesse
De royaumes à l'Espagne ! Dans ma jeunesse
On m'appelait Cortès ! » Touché du triste sort

Du valeureux guerrier qu'accable la souffrance,
Et lui prenant la main, le monarque, en silence,
Lui passe au cou son collier de la Toison d'Or.

ALVARADO [1]

Brilla al sol de los Trópicos ardiente
El magnifico yelmo del soldado,
Que impenetrables selvas ha cruzado,
Aridas cumbres, bramador torrente.

Huella la cima de volcan rujiente
Su negro palafrén encabritado,
Y el héroe cruza en vértigo arrastrado,
Deshojando un laurél sobre la frente...

Con ímpetu y audacia de Titanes,
Sin envainar los bélicos aceros,
Al lívido fulgor de tres volcanes

Que imita en el azur sangrienta aurora,
Una ciudad levantan sus guerreros
Junto á la hirviente lava mugidora.

ALVARADO[1]

Comme elle brille, aux feux du Tropique éclatant,
De l'invincible chef la magnifique armure!
Combien a-t-elle vu de forêts, de torrents,
De cimes, de vallons, de combats, d'aventures!

Le héros fait piaffer sa vaillante monture
Qui se cabre au sommet du volcan rugissant.
Il passe, et l'on dirait que sa noble figure
S'entoure d'un laurier de gloire frémissant.

Avec l'audacieux courage de Titans, —
Sans rengainer un jour leurs belliqueux aciers, —
Aux livides lueurs des feux de trois volcans,

Qu'imite dans l'azur une aurore sanglante,
L'on voit d'Alvarado les sublimes guerriers
Construire une cité près de la lave ardente.

LA MUERTE DE ALVARADO

No basta al héroe, en su febril quimera,
Fundar cien pueblos y domar naciones:
Desplegar quiere al viento sus pendones
De encendido volcán junto á la hoguera.

Hácia el cráter se lanza á la carrera,
Cual, en apocalípticas visiones,
Cruzan sobre fantásticos bridones
Las Walkyrias de roja cabellera.

Pero el genio que ocultan las entrañas
Del volcán estremece las montañas
Con el ronco clamor de su rujido:

Y al abismo desplómase el guerrero,
Cuyo indomable corazon de acero
Ni el Dolor, ni el Espanto ha conocido

LA MORT D'ALVARADO

Le héros qui poursuit sa fébrile chimère
N'a point assez d'avoir dompté des nations ;
Il veut encore au vent planter son fanion,
Au sommet du volcan de feu, près du cratère.

Sur les rochers ardents il galope en carrière,
Et comme en d'apocalyptiques visions
Chevauchent près de lui, sur de noirs étalons,
Les Walkures à la chevelure légère.

Mais, s'agitant soudain, la pierre a tressailli :
Le génie accroupi dans ses flancs a rugi,
Secouant le volcan de la base à la cime,

Et le guerrier dont l'âme ignora la douleur,
Qui jamais ne connut les affres de la peur,
L'indomptable guerrier disparaît dans l'abîme.

ALONSO DE OJEDA

Para legar su nombre á las edades
El hispánico jefe valeroso,
Del nuevo continente misterioso
Intérnase en las hondas soledades.

Atraviesa las vagas claridades
Del mirífico bosque silencioso,
Cruza el páramo, el rio magestuoso;
Rujen sobre su sien las tempestades.

Lánzase el héroe, en frágiles piraguas,
En las obscuras, turbulentas aguas
Del vírgen Orinoco inexplorado.

Y se hunde, luego, en tropicales zonas,
Buscando las guerreras Amazonas
Y las fúlgidas playas del Dorado.

ALONSO DE OJEDA

Illustrant son nom à travers les âges,
Le chef espagnol, rude et valeureux,
Découvre au hasard les sites sauvages
Du continent vierge et mystérieux.

Sans peur il parcourt d'étranges parages,
Franchit la pampa, les fleuves fougueux,
Se fraie un passage aux bois merveilleux ;
Sur son front hâlé grondent les orages.

En une pirogue à la frêle coque,
Il brave les flots du fier Orénoque
Dont nul n'explora les fertiles bords ;

Et c'est à travers ces ardentes zones
Qu'il cherche toujours et les Amazones
Et l'El Dorado tout ruisselant d'or.

OTUMBA

Sangre, desolación, espanto, ruina
Deja en su marcha el triunfador hispano:
Huye el águila Azteca ante el milano,
Y el incendio las noches ilumina.

Hácia el valle de Otumba se encamina
De victoria en victoria, el Castellano;
Fatigada de herir esta su mano...
Y el alta frente Moctezuma inclina.

El cetro de oro y la imperial bandera
Cortés arrebatóle, en su carrera;
La muerte blande su segur enorme;

Y el ancho cielo enrojecido imita
Horrible salamandra proteiforme,
Que en una hoguera colosal se agita.

OTUMBA

Sang, désolation, épouvante et ruine
Jaillissent sous tes pas, cruel persécuteur !
L'aigle aztèque est chassé par le milan vainqueur,
L'incendie, en la nuit, embrase les collines.

De triomphe en triomphe, intrépide, il chemine
Jusqu'au Val d'Otumba, le Castillan sans peur !
Mais son bras fatigué ralentit son ardeur :
Ecrasé, devant lui Montezuma s'incline.

Le sceptre d'or et l'étendard impérial,
Cortez les lui ravit aux bonds de son cheval ;
Et la mort fait sur lui briller sa hache énorme,

Tandis que dans le ciel, rouge et protéiforme,
Telle une salamandre, un nuage automnal
A l'air de s'agiter sur un feu colossal.

ORELLANA

Las florestas del Trópico abrasado
Cruza, en la ciega fé de su destino,
Uniendo á la ilusion del peregrino
El varonil empuje del soldado.

Con vírgenes comarcas ha soñado :
Arde un incendio en su mirar felino
Y se yerguen en su alma de beduino
Las fúlgidas visiones del Dorado.

Vence peligros en extrañas zonas ;
Surca en frágil esquife el Amazonas
Que rueda al mar con ímpetu sonoro.

Y cuando torna hacia el vivac lejano,
Vé brillar en las noches de verano
Alcázares de jaspe y Torres de oro.

ORELLANA

Du tropique embrasé son pied foule la terre,
Il marche, aveuglément guidé par son destin ;
Il unit à l'illusion du pèlerin
Le mâle emportement d'une âme militaire.

Il rêve des pays vierges ; sous sa paupière
Brille l'ardent brasier de son regard félin ;
Et les splendeurs d'un Dorado plein de chimères
Bercent les visions de son cœur de bédouin.

Il vainc tous les périls en ces nouvelles zones,
Et son fragile esquif sait dompter l'Amazone
Qui roule à l'Océan ses flots impétueux ;

Et lorsque, du bivouac, il sonde au loin la plaine,
Il voit étinceler, dans la nuit incertaine,
Les tours de jaspe et d'or d'Alcazars somptueux.

NUÑEZ DE BALBOA

Desde abrupto peñon mira Balboa
Desplegarse el pendon de rojo y gualda
Sobre el mar, que hincha la pujante espalda,
Virgen de todo yugo y toda proa.

No descubren sus ojos la canoa
Del indio, en los cristales de esmeralda...
Y la montaña azul tiende su falda
Al bridon generoso de Balboa.

Del Pacífico Oceano en las riberas
Escucha las canciones plañideras
De las olas, que gimen ó que mugen.

Y cuando el sol se oculta en Occidente,
Mientras del bosque los jaguares rujen,
Libre del casco de oro alza la frente!

NUÑEZ DE BALBOA

Balboa, d'un rocher, voit flotter avec joie,
Sur la mer encor vierge, — auguste et triomphal, —
Le pavillon de gueule et d'or qui se déploie,
Comme pour proclamer l'honneur du nom royal.

Il ne découvre aucun canot frayant sa voie
Sur le flot d'émeraude à l'éclatant cristal ;
Et la montagne étend comme un tapis de soie
Ses prés fleuris sous les sabots de son cheval.

L'Océan Pacifique aux merveilleuses rives
Laisse monter à lui les oraisons plaintives
Des hautes vagues qui gémissent ou mugissent..

Et lorsque le soleil se cache à l'occident,
Tandis que dans les bois les panthères rugissent,
Posant son casque d'or, il lève un front brûlant !

♣

EL MAR DEL SUR

Cuando el héroe abarcó, desde la altura,
Del nuevo mar la cuenca inexplorada,
Formuló, con el alma enajenada
Y acento humilde, la oración más pura.

Luego entró, sin quitarse la armadura,
A la onda azúl, y desnudó la espada,
Tomando posesión de la sagrada
Inmensurable y liquida llanura.

El sol, tras de la ingente Cordillera,
Despeñaba su roja cabellera
Incendiando las cúspides bravías.

Y cual una advertencia del destino
Oyó el Conquistador las elegias
Que alzaba el mar en su triunfal camino.

LA MER DU SUD

Quand le héros[2] sortant de l'épaisse ramure
Découvrit une mer nouvelle à sa portée,
Il fléchit les genoux, et, l'âme transportée,
Il fit monter au ciel l'oraison la plus pure.

Puis se plongeant bientôt, sans quitter son armure,
Dans ces flots inconnus jusques à la ceinture,
En signe de mainmise il tire son épée,
Et prend possession de la plaine azurée.

Le soleil à travers l'immense Cordillère
Déroulait lentement sa chevelure altière,
Incendiant les pics et les combes sauvages.

Mais — était-ce peut-être un avis du destin ? —
Le héros entendait gémir sur son chemin
La mer qui se brisait en pleurant sur la plage.

HERNANDO DE RIVERA

Adónde van los héroes impetuosos
Entre bosques enormes, por el cieno,
Templado el rudo corazon sereno
En fúnebres combates silenciosos?

Van en pos de Dorados misteriosos:
Hambre, fiera, reptil, dardo, veneno,
No quiebran su viril corage lleno
De fúlgidos fantasmas engañosos.

La hueste muda, en la floresta erguida,
Como dantesca procesión avanza
Perdiéndose en la fronda ennegrecida.

Y no logran los botes de tu lanza,
Oh Rivera, a tu sueño infundir vida,
A tu sueño, que se hunde en lontananza!

HERNANDO DE RIVERA

Où vont-ils, ces héros au cœur impétueux,
A travers les fourrés et les marais hostiles,
Avec leur fier courage et leurs âmes viriles,
Eux qui dans les combats restent silencieux ?

Ils vont chercher les Dorados mystérieux !
Les fauves ni la faim, les dards ni les reptiles
Ne peuvent arrêter leur marche juvénile ;
Rien ne vient dissiper leur songe merveilleux.

Et leur troupe muette et pleine de vaillance
— Telle une procession dantesque — s'avance,
Et se perd dans les profondeurs de la forêt.

Et pourtant, Rivera, tes rudes coups de lance
Ne donnent pas la vie à ta chère espérance,
Au rêve qui toujours s'évade et disparaît.

SEBASTIAN GABOTO

Duerme tu largo sueño, buen piloto,
Que al remontar inexplorados rios,
Selvas cruzaste y páramos sombrios
Conduciendo el bajel por rumbo ignoto.

Noble, cristiano, varonil, devoto,
A Dios invocan tus ensueños pios
Y retemplas los impetus bravios
De la marina gente, audáz Gaboto !

El anchuroso Parana surcando,
Dirijen tus pesadas carabelas
Su ruda prora al Trópico distante.

Y tus profundos ojos van soñando,
Mientras calida brisa hincha las velas,
Con las virgenes Islas del Atlante.

SEBASTIAN GABOTO

Dors ton rêve, pilote audacieux et fort,
Qui, sans cesse explorant et fleuves et rivages,
As conduit ton esquif sur des ondes sauvages,
Vers un but inconnu, d'un vigoureux effort.

Noble, chrétien, dévot, d'un mâle et fier courage,
Invoquant Dieu toujours, tu lui remets ton sort,
Et seul tu sais calmer l'ardeur de l'équipage
De valeureux marins qui vivent à ton bord.

Du vaste Parana sillonnant l'eau nouvelle,
L'on voit se diriger tes lourdes caravelles
Vers les pays dorés du tropique opulent ;

Et tes regards profonds cherchent sous les étoiles,
Lorsque la douce brise enfle le lin des voiles,
Les Iles vierges du merveilleux Océan.

ALVAR NUÑEZ

Cuando Hernando de Soto ha penetrado
En las selvas del nuevo continente,
Y las fiebres, el indio, el sol ardiente,
Prematuro sepulcro le han brindado :

Alvar Núñez, intrépido soldado,
Lanza sus naves á la mar rugiente
Con rumbo hácia las islas del Poniente
Y á la Florida azul con que ha soñado.

Por luengos años, en las playas solas,
Vaga en pós de su pérfida quimera,
Juguete del alisio y de las olas :

Y cansado de estériles anhelos,
El paño suelta de su nao ligera
A los australes y benignos cielos.

ALVAR NUÑEZ

Hernando de Soto dans ses marches fameuses
Traverse les forêts du nouveau continent ;
Mais la fièvre, l'Indien, et le soleil ardent,
Lui donnent avant l'heure une mort glorieuse.

Alors Nuñez, soldat à l'âme audacieuse,
Lance ses fiers vaisseaux sur les flots rugissants,
Et découvre en chemin les Iles du couchant,
La Floride azurée et ses rives heureuses.

Et pendant bien des ans, errant de plage en plage,
Jouet de l'océan et des vents qui font rage,
Il poursuit sa chimère et son rêve enchanté ;

Puis, cherchant le repos, après tant d'aventures
Il dirige ses nefs aux légères voilures
Vers les terres du Sud où règne la beauté.

LA FLOTA DEL ADELANTADO

En la furia brutal del elemento,
A la costa del sur inexplorada,
La de Alvar Núñez poderosa armada
Fija el rumbo, luchando con el viento.

Torvo el oceano, obscuro el firmamento,
La nube por el rayo calcinada,
La onda lívida, hirsuta ó encrespada,
Todo infunde pavor al pensamiento.

El misterio...la noche...lo ignorado...
La costa amenazante... el erizado
Peñon, que abre sus fauces de granito...

Y erguido el timonel, entre la bruma,
De alerta lanza intermitente grito,
Bello de horror y pálido de espuma!

LA FLOTTE DE L'ADELANTADO

Au milieu des fureurs du brutal élément,
Près des côtes du sud, l'armada formidable
De Don Alvar Nuñez, le pilote admirable,
Sous le vent déchaîné cingle orgueilleusement.

L'océan démonté, le sombre firmament,
Le nuage brûlé par la foudre effroyable,
L'onde livide, hirsute, et ses champs insondables,
Tout conspire pour éloigner le conquérant.

L'ombre est mystérieuse et profonde et traîtresse,
Menaçante est la côte où le rocher se dresse,
Ouvrant comme un tombeau sa gueule de granit..

Le timonier debout, couvert de pâle écume,
Jette, en guidant sa nef au travers de la brume,
L'appel intermittent qui se perd dans la nuit..

ALONSO DE ERCILLA

Poéta-soldado, entre los héroes brilla
Que reposo jamás dan á la espada,
Mientras labra la estrofa cincelada
En duro bronce, y no en ligera arcilla.

El fulgor de los cielos de Castilla
Luce su noble, varonil mirada,
Y muestra, en amplia curva levantada,
Bajo el casco la frente sin mancilla.

Canta de Arauco la indomada gente
Con notas de clarin, su voz ardiente,
Que por la audacia y el valor se inflama;

Y cuando pinta el español orgullo
Su verso, con magnifico murmullo,
Cual torrente del Ande se derrama!

ALONSO DE ERCILLA

Le poète-soldat brille entre les héros
Dont le glaive jamais ne se trouve au repos ;
Et pourtant dans le bronze il sait d'une main sûre
De la strophe élégante ouvrer la ciselure.

Les feux étincelants du ciel d'Estramadure
Font luire son regard comme un noble flambeau,
Et l'on voit sous le casque aux multiples barreaux
Se dresser de son front la ligne haute et pure.

Il chante l'Araucan et sa race indomptable ;
Comme un clairon sa voix ardente et redoutable
Exalte des guerriers l'audace et la valeur !

S'il peint de l'Espagnol l'orgueilleuse nature
Son vers alors s'élance, et, dans son fier murmure,
Est semblable au torrent qui roule des hauteurs.

♣

EL POEMA DE ERCILLA

En él, la Gloria á la Virtud se hermana:
Con la paciencia de un benedictino,
En yunque de oro, con buril divino,
Las estrofas esculpe de Araucana.

En la sonora octava castellana
Encierra el verbo y el fervor latino,
El bronco trueno del torrente andino
Y el gran silencio de la noche arcana.

Poema escrito con sangre, entre las rojas
Luces del campamento, cómo vibra
La voz de los clarines en tus hojas!

El Tiempo avaro consagró tu suerte,
La musa heroica te nutrió en su fibra
Y triunfas del Olvido y de la Muerte.

LE POÈME DE ERCILLA

La gloire est sa maîtresse et la vertu l'enflamme !
Patient comme un vieux moine bénédictin,
Sur une enclume d'or et d'un ciseau divin,
Il sculpte « Araucana » dans des strophes de flamme.

En l'octave sonore où l'on sent vibrer l'âme,
Le verbe et le génie ardent du sang latin,
Il fait gronder la voix du fier torrent qui brame,
Ou planer le silence auguste et souverain.

Poème écrit avec du sang, sous les sauvages
Lueurs des campements, comme joyeux ils vibrent
Les appels de clairon qui sonnent dans tes pages !

Le temps avare a consacré ton noble effort,
La Muse des combats t'a nourri de sa fibre,
Et tu triomphes des Oublis et de la Mort.

PONCE DE LEON

Osado, varonil, meditabundo,
La mente fija con tenaz empeño
En un lejano, deslumbrante ensueño,
Corre aventuras por el ancho mundo.

No busca el oro inútil é infecundo;
En mas alta ambicion pone su sueño;
Fugaz la dicha y el honor pequeño
Son ya para el anciano moribundo.

En pos de los quiméricos afanes,
Como Hernando de Soto, ha recorrido
Cien comarcas, hollado cien volcanes...

Y de inviolada selva en el silencio,
Juan Ponce de León ha sorprendido
La misteriosa fuente de Juvencio.

PONCE DE LÉON

Méditatif et d'une fierté sans seconde,
Volontaire, l'esprit tenace, audacieux,
A la poursuite d'un idéal merveilleux,
Le noble aventurier parcourt le vaste monde.

Il dédaigne de l'or la recherche inféconde;
Il place bien plus haut son rêve ambitieux;
Insensible aux honneurs, il se trouve trop vieux
Pour courir la fortune ingrate et vagabonde.

Comme Fernand Soto, traversant l'Amérique,
Poursuivant en tous sens sa route chimérique,
Il a vu cent pays et bravé cent volcans!

Mais un soir, dans la forêt vierge et le silence,
Juan Ponce de Léon découvre en débarquant
La Fontaine mystérieuse de Jouvence!

MAGALLANES

Cual los nautas del Argos, Magallanes
En pos de misteriosos vellocinos,
Se arroja en laberínticos caminos
Del mar austral, que alumbran cien volcanes.

La ola, en impetuosos remolinos,
Renueva, allí, combates de Titanes,
Y la nieve y el viento, en sus afanes,
Hieren el rostro audaz de los marinos.

Dos mares juntan, en potente abrazo,
Sus glaucas ondas, al fulgor de ocaso,
Y silba ó ruje vendabal deshecho.

Y cruzan las pesadas carabelas,
Sueltas al huracán las anchas velas,
Los peligrosos meandros del Estrecho.

MAGELLAN

Comme autrefois les Argonautes, Magellan,
Cherchant à conquérir quelque toison dorée,
Se lance hardiment sur la route ignorée
Du labyrinthe étroit qu'éclairent cent volcans.

La vague impétueuse, en remous séparée,
Renouvelle en ces lieux les combats des Titans ;
Et l'on y voit la neige, au souffle des autans,
Fouetter des fiers marins la figure cuivrée.

Là viennent se rejoindre, en une forte étreinte,
Les ondes de deux mers sortant de leur enceinte ;
Là, déchaîné, rugit et siffle le suroît ;

Et les pesants vaisseaux se fiant aux étoiles,
Et bravant les typhons qui menacent leurs voiles,
Passent les périlleux méandres du Détroit.

BENALCAZAR

La cota vistes de templado acero;
Por ignoradas, tropicales zonas
Te lanzas á surcar el Amazonas,
Indomable y heróico aventurero!

No te detiene el áspero sendero;
En tu ánsia inmensa de ceñir coronas
Vas en pos del Dorado que ambicionas
Hasta donde el Atlante ruje fiero.

Y cuando ves tu sueño disipado —
Engañoso espejismo, que han forjado
El hambre, la codicia y la leyenda, —

En el combate homérico te arrojas
De Popayán — y en las montañas rojas,
Como el cóndor su nido, alzas tu tienda!

BENALCAZAR

Revêtu de la cotte aux fins maillons d'acier,
Sous le ciel inconnu des tropicales zones,
Sans hésitation tu franchis l'Amazone,
Indomptable, héroïque et noble aventurier.

Tu ne recules pas devant l'étroit sentier ;
Dans ton désir ardent de cueillir des couronnes,
Cherchant ce « Dorado » que n'a trouvé personne,
Tu vas jusqu'à l'Atlante auguste, immense, altier.

Et quand se dissipa cet infernal mensonge,
Mirage qu'à tes yeux avaient fait luire en songe
L'ambition, la faim et la légende antique,

Ce fut à Popayan un combat homérique...
Et l'on te vit sur la montagne encor sanglante
Comme un condor son nid, planter bien haut ta tente

DON PEDRO DE MENDOZA

No duerme el español bajo la tienda
Mullida, sino junto al ancho foso,
Frente al indio que turba su reposo
En incesante y barbara contienda.

Lucha de semi-dioses de leyenda!
Drama, á un tiempo, terrible y luminoso!
Combates, cuerpo á cuerpo, de coloso
Con la tribu, la sed y el hambre horrenda!

Tras el frágil recinto en donde lucha,
La brava hueste de Mendoza escucha
Del implacable Querandí el rujido,

Viendo cruzar, cual pájaros de llama,
La bola arrojadiza, el encendido
Dardo, y la flecha que al volar se inflama.

DON PEDRO DE MENDOZA

L'Espagnol ne dort pas sous son humide tente
Sans entourer son camp de fossés dangereux ;
Il fait front à l'Indien dont la haine sanglante
Et barbare le suit sans relâche en tous lieux.

Drame où de la légende on voit les demi-dieux !
Lutte épique, bataille acharnée, étonnante,
Corps à corps insensés et combats fabuleux,
Contre l'homme, la soif et la faim dévorante !

De Mendoza la troupe courageuse écoute,
Autour de son refuge aux périls exposé,
Rugir le Quérandi qui lui barre la route ;

Et voit passer, pareils à des oiseaux de flamme,
La flèche qui s'envole et dans les airs s'enflamme,
La boule incendiaire et le dard embrasé.

DIAZ DE SOLIS

Al mar se lanza el varonil piloto
Con noble afán, por rutas ignoradas,
Y le siguen las olas encrespadas,
Fieros guardianes de un Eden remoto.

Traidoras syrtes del abismo ignoto
Sobre el peñón, de flores coronadas
Y en opalino resplandor bañadas,
Quebrar intentan del marino el voto.

Mas él no escucha la canción errante:
Hiende las gláucas ondas del Atlante,
Surca el estuario del Platino rio,

Huella la márgen donde el indio fuerte
Emboscado le acecha, y su bravio
Corazón, rasga el dardo de la muerte.

DIAZ DE SOLIS

Livrant sa fortune aux mers ignorées,
Le noble amiral brave le destin ;
La vague le suit, cherchant, éplorée,
A le détourner du riant Eden.

La Syrte traîtresse est sur son chemin,
Le rocher l'abrite, et de fleurs parée,
Baignant en un flot de lueurs nacrées,
Elle veut briser le vœu du marin.

Il n'écoute pas la chanson trompeuse ;
Et fendant sans peur les ondes brumeuses,
Franchit l'Estuaire et longe les bords

Du « *Fleuve d'Argent* » superbe conquête...
Mais l'Indien vaillant qui des joncs le guette,
Lui plante en plein cœur le dard de la mort.

BERNAL DIAZ

Egregio antecesor, que combatias
Con el indio, las fieras y el pantano,
Sin dar paz al cerebro ni á la mano
Cien heroicas batallas describias.

Al Tiempo y al obstáculo vencias,
Y desplegando tu pendon ufano
De Alvarado y Balboa fuiste hermano
Y arquetipo de nobles energias.

Cuando la ardiente sangre de tus venas
Cansada de latir, circula apenas,
A la posteridad tu ensueño fias :

La historia[3] varonil has terminado —
Y con fuerte cincel has burilado
El granito en que duermes, Bernál Diaz !

BERNAL DIAZ

Illustre ancêtre, ô toi dont le noble courage
Eut à lutter contre l'Indien, le marécage
Et les fauves, et qui, sans prendre aucun repos,
La bataille achevée en peignais le tableau ;

Frère de Balboa, frère d'Alvarado,
Tu sus vaincre et l'obstacle et le Temps ! Ton ouvrage
Littéraire ou guerrier, sous un double drapeau,
A consacré ton nom qui grandit d'âge en âge.

Quand le sang généreux qui brûlait dans tes veines,
Fatigué de courir te dit ta mort prochaine,
Tu fermas ton beau livre et nous le confias.

L'histoire des héros par ta main terminée,
Tu l'as d'un fier ciseau fortement burinée,
Dans le granit de ton tombeau, Bernal Diaz !

PEDRO DE VALDIVIA

Combatiente indomable, el Araucano
Expulsa de su hogar al extrangero,
En el valle y en el desfiladero,
En árdua cumbre ó en estéril llano.

Valdivia ruje como un león, en vano;
Crece en la lucha el impetu guerrero
Del indio astuto, cauteloso, fiero,
Y se mellan las hachas del hispano...

Valdivia se recoje, taciturno,
Al triste fuego del vivac nocturno,
Que ciñe en rojos lampos su armadura.

Feroz, Lautaro, al enemigo acecha,
Y disparando envenenada flecha
Caupolican, se arrastra en la espesura.

PEDRO DE VALDIVIA

Indomptable guerrier qu'une valeur hautaine
Anime, l'Araucan, de la stérile plaine,
Du val, des défilés, des sommets insoumis,
De partout, sans repos, chasse les ennemis.

En vain Valdivia comme un lion rugit !
L'Indien astucieux, sauvage, l'âme pleine
De ruse, sent grandir son courage et sa haine
Dans les rudes combats que la hache rougit.

Valdivia se tient rêveur et taciturne
Au bivouac où languit, triste, le feu nocturne,
Dont les reflets sanglants font briller son armure.

Féroce, Lautaro rampe dans la clairière,
Et, tenant dans sa main la flèche meurtrière,
Caupolican se glisse à travers la ramure.

SEBASTIAN ELCANO

Sobre frágil bajel dejó sus lares
Elcano, con sublime atrevimiento,
Y el hispano pendon, tendido al viento,
Vió otro cielo, otro mundo, otros hogares.

Cruza junto á los círculos polares
En su periplo audáz, el barco lento,
Realizando el glorioso pensamiento
De circunnavegar los anchos mares.

Y despues de tres años de fatigas
Torna el barco á las marjenes amigas,
Que del cántabro mar baten las olas:

Y vé Elcano, á los rayos de la luna,
Surjiendo en el confin las playas solas
De su agreste y gentil tierra Eskalduna.

SÉBASTIEN ELCANO

Elcano, délaissant la terre des aïeux,
Hisse son pavillon au mât d'un fier navire ;
Il veut voir, dans l'élan sublime qui l'inspire,
D'autres foyers, un autre monde, d'autres cieux.

Il va croiser, dans son périple audacieux,
Jusqu'aux confins glacés du pôle qui l'attire,
Réalisant ainsi son projet glorieux
De parcourir des mers tout le magique empire.

Après trois ans passés à braver les orages,
La nef lassée est retournée au doux rivage
Que battent les flots bleus de la mer Cantabrique ;

Et le pilote voit, aux rayons de la lune,
Surgir devant ses yeux la plage magnifique
Et les coteaux aimés de la terre eskaldune.

CARBAJAL EL IMPIO

Nada detiene el impetu bravio
Del guerrero español, nada le abate;
Hiere, asalta, acuchilla, en el combate
Por sierra y cumbre y páramo sombrio.

A nadie teme Carbajal impio;
Sangre agarena en sus arterias late
Y el corazón, entre su pecho, bate
Como en angosto cauce hirviente rio.

Es un león, que ruje en la batalla:
Salta el foso, el torrente, la muralla;
Y la indígena hueste, enloquecida,

Viendo agitarse su cimera obscura,
Y su raudo corcél, suelta la brida,
Huye a ocultar su espanto en la espesura.

CARBAJAL L'IMPIE

Rien ne peut retenir l'impétueux courage
Du guerrier espagnol ; jamais rien ne l'abat ;
Il assaille, il poignarde, il tue en cent combats,
Par les monts, les vallons et la pampa sauvage.

Carbajal l'Impie est de valeureux lignage ;
Son sang agaréen en fait un fier soldat ;
Et son cœur emporté dans sa poitrine bat
Comme un fleuve qui bout entre d'étroits rivages.

C'est un lion, sa voix rugit dans la bataille !
Il franchit les fossés, les torrents, les murailles ;
Et la troupe ennemie, éperdue, affolée,

En voyant son cimier briller dans la mêlée,
Et son coursier bondir, les rênes sur le cou,
Pour cacher son effroi s'enfuit on ne sait où !

LOS GALEONES DEL REY

Tienden al ancho mar la altiva prora
Los galeones, cargados de riqueza,
Exaltando de España la grandeza
Con las minas que el Andes atesora.

A los vientos la vela voladora,
Cruzarán con fantástica presteza
Como cisnes de pálida belleza,
Con rumbo á las regiones de la aurora.

De oro virgen desbordan sus entrañas
Y las gemas que esconden las montañas
O arrastra la corriente de los rios...

Y al mirarlas, feroz aventurero,
Vistiendo cota de templado acero,
Vendrá á América, en impetus bravios.

LES GALIONS DU ROI

C'est vers la haute mer que le vent les entraîne
Les galions chargés des trésors tant vantés,
Qu'en l'honneur de l'Espagne et de sa majesté
Le conquérant arrache aux mines souterraines.

Ils volent emportés sur la liquide plaine
Avec une fantastique rapidité,
Légers comme des cygnes de pâle beauté
Gagnant l'aurore et ses régions souveraines.

L'or vierge, les joyaux, les perles et les pierres,
Tout ce qui sort du sol, des monts et des rivières,
De richesses sans nom, déborde de leurs flancs.

En les voyant briller, l'aventurier rapace
Court, l'esprit égaré, revêtir sa cuirasse
Et gagne les vaisseaux à son désir trop lents.

JUAN DE GARAY

Por valle, monte, rio y selva obscura,
De Lima al Plata, vuela el caballero,
Como súbita racha del pampero
En la desolación de la llanura.

El Querandi conoce la armadura
Y teme los mandobles del guerrero,
Que, si sabe triunfar con el acero,
Sabe unir la prudencia á la bravura.

Organiza, despues de la Victoria ;
Y si gran capitán, ama la gloria,
Labra el surco y arroja la simiente.

Funda pueblos que asombren las edades,
Y juntando en un haz, dos claridades,
Ciñe dobles laureles a su frente.

JUAN DE GARAY

Par le val, la montagne, et la forêt obscure,
De Lima vers le sud bondit le chevalier ;
Il est semblable au vent qui vole et qui murmure
A travers les pampas et les sombres halliers.

Le Quérandi connaît sa redoutable armure ;
Il a senti le poids de la main du guerrier ;
Mais si Garay triomphe en brandissant l'acier,
Il joint à la bravoure une prudence sûre.

Il sait organiser l'éclatante victoire ;
Et si le capitaine illustre aime la gloire,
Il sème aussi le blé dans le large sillon !

Il fonde des Etats qu'admireront les âges ;
Unissant deux clartés : la douceur, le courage,
D'une double couronne il honore son front.

BARBAROS NOVI ORBIS [4]

Borgia trazó una línea imaginaria
Dividiendo, con ella, el Continente,
Para abrir á las tribus de Occidente
La divina clemencia legendaria.

Fué la suerte del indio la del pária :
Como Cristo, no halló bajo su frente
Ni áspera roca, al sueño indiferente,
Ni estrellas en su noche solitaria...

Esquilmado, sangriento, envilecido,
Vaga el hijo de América perdido,
Y el guerrero español triunfa sin gloria.

Pero, ni el Tiempo, ni el Error, eximen
Ante los justos fallos de la Historia,
Ni la hipócrita fé lava del crimen.

BARBAROS NOVI ORBIS[4]

Borgia va tracer la ligne imaginaire
Qui divise en deux parts le nouveau continent,
Et répandre en faveur des tribus d'occident
Les dons de sa clémence auguste et légendaire.

Le sort du pauvre Indien fut misère et tourment !
Comme Christ il n'eut plus de rocher ni de terre
Où reposer son front ; dans sa nuit solitaire
Il ne fut plus d'étoile au doux scintillement.

Vaincu, dépossédé, sanglant, l'âme meurtrie,
Le fils de l'Amérique erre dans sa patrie...
Les guerriers espagnols ont triomphé sans gloire.

Mais les justes arrêts que prononce l'histoire,
Ni le Temps, ni l'Erreur, ni rien ne les supprime,
Et l'hypocrite foi ne lave pas du crime !

FANATISMO

Fanático y heróico y arrogante,
Bajo la cota de templado acero
A Dios invoca el español guerrero
Al hendir las espumas del Atlante.

Embriagado por sueño deslumbrante,
En la borda del barco aventurero,
Clava el ojo felino y altanero
En las brumas de América distante.

Salta impaciente de su obscuro encierro;
Hunde en la arena el borcegui de hierro
Como sellando posesión sagrada.

Y temiendo el católico anatema,
En el nombre de Dios, al indio quema,
Y en el nombre de Dios, blande la espada.

FANATISME

Ame fanatique, ardente, arrogante
Couvert de la cotte aux mailles d'acier,
Il invoque Dieu, l'espagnol guerrier,
En fendant des flots la crête écumante.

L'esprit ébloui par un rêve altier,
Il se tient au bord de la nef errante,
Cherchant, de son œil perçant d'épervier,
A fouiller la brume en la mer fuyante.

Puis, sautant enfin du navire étroit
Sur le sable, afin de marquer son droit,
De son brodequin il foule la grève.

Mais il craint le pape, et, fervent chrétien,
C'est au nom de Dieu qu'il brûle l'Indien,
C'est au nom de Dieu qu'il brandit le glaive.

LAS CASAS

El fraile de alma blanca como el dia
Llora de espanto y crímenes condena,
Rompe del indio esclavo la cadena
Y del mártir endulza la agonia.

Es un fulgor de aurora, en la sombria
Noche con que la hispánica gehena
Envuelve al nuevo mundo · la azucena,
Que en el fétido fango florecia!

Mas, el alma del rudo aventurero
No sabe de piedad, como el acero
Que embravece la sangre de la herida:

Feroz, cual el jaguár de los juncales,
Siente las embriagueces animales
Y atávicos rencores á la vida!

LAS CASAS

Le blanc dominicain porte une âme bénie ;
Il condamne et flétrit la fureur et la haine ;
De l'Indien prisonnier il veut rompre la chaîne,
Et du pauvre martyr adoucir l'agonie.

C'est la lueur d'aurore, en la nuit infinie
Des crimes dont l'Espagne, effroyable géhenne,
Souille le Nouveau Monde, et le lys d'harmonie
Qui fleurit dans la mare à la fange malsaine.

Mais le cœur du cruel et rude aventurier
N'a pas plus de pitié que le glaive d'acier
Qui fait jaillir le sang d'une rouge blessure...

Et, comme le jaguar des jungles tropicales,
Il est féroce, et dans sa sauvage nature
On sent monter le flot des rancœurs ancestrales.

CONFESION DEL INDIO

Al indio moribundo en su guarida
El confesor, con elocuente anhelo,
Invoca á Dios y píntale del cielo
La fúlgida region en otra vida.

El hijo de la gran raza vencida,
En el último trance de su duelo,
Escucha la palabra de consuelo
Y su miseria terrenal olvida.

Mas, de pronto, en su espíritu la duda
Surje; el recuerdo, con imágen ruda
Revive del pasado en su memoria;

Y en los umbrales del reposo eterno,
« Si hay españoles — dice — allá en la glo
Yo prefiero quedar en el infierno ! »

CONFESSION DE L'INDIEN

Au chevet de l'Indien mourant dans sa tanière,
Le confesseur, invoquant Dieu dévotement,
Dépeint au moribond l'Enfer et ses tourments,
Le paradis, séjour des anges de lumière.

Le fils dépossédé de la race guerrière,
Malgré l'anxiété de ses derniers moments,
Près du consolateur qui parle éloquemment,
Oublie à ses accents ses maux et sa misère.

Mais le doute soudain l'assaille ; son œil clos
D'un passé qu'il exècre évoque encor les drames ;
La haine, sur le seuil de l'éternel repos,

Implacable, renaît aux replis de son âme !
« S'il est, dit-il, des Espagnols au paradis,
Je préfère cuire en enfer ! » — « De profundis ! »

LO QUE FALTÓ A LOS HÉROES

Faltó á los rudos héroes la sonrisa;
Faltó el amor con su misterio suave,
Que es aroma en la flor, canto en el ave,
Luz en la estrella y música en la brisa.

Arco-iris del ánimo es la risa;
Ella, un dulce fulgor presta á lo grave:
Soplo blando en las velas de la nave,
Nimbo de incienso cándido en la misa..

Faltó una veta pura en el granito
De las almas de los Conquistadores:
La vaga soñacion de lo infinito.

Pues creyeron, al golpe de la Espada,
Destruir el templo, conjurar el mito,
Y hacer brotar un mundo de la Nada.

♣

CE QUI MANQUA...

A ces rudes héros il manqua le sourire !
Il leur manqua l'amour doux et mystérieux,
Arome de la fleur, chant que l'oiseau soupire,
Musique de la brise et lumière des cieux.

L'arc-en-ciel des douleurs et des pleurs, c'est le rire.
Il sait prêter un charme aux pensers sérieux ;
C'est le souffle léger aux voiles du navire,
Le nuage d'encens embaumant le Saint lieu !

L'on ne vit au granit de leurs âmes altières
Pas le moindre filon d'une noble matière :
Il leur manqua le rêve, à ces fiers conquérants !

Et puis, ils avaient cru, par quelques coups de lance,
De mythes vénérés conjurer la puissance
Et faire se dresser un monde du Néant !

VII.

LOS INCAS

LES INCAS

A LA RAZA MUERTA

Dulce raza aborigen, destinada
A la lucha, la muerte, el sufrimiento;
Girón de brumas que deshace el viento,
Blando gemir de quena desolada;

Dulce raza aborigen sepultada
En las huacas obscuras, tu lamento
Vibra con hondo, inextinguible acento,
Y torna á hundirse en la infinita nada!

Yo diré tus angustias, raza muerta;
De los sepulcros alzaré la puerta
Enmohecida y sin leyenda alguna...

Por ver si al mundo en tu dolor asombras,
Convocaré tus vacilantes sombras
Y las haré girar bajo la luna!

A LA RACE MORTE

O douce race aborigène, destinée
A la lutte, à la mort, aux suprêmes douleurs;
Brume que l'ouragan déchira, dont les pleurs
Ont coulé sous le choc des guerres acharnées ;

O douce race aborigène détrônée,
Toi qui dors aux caveaux obscurs, ton long malheur
S'exhale en une plainte, incessante clameur
Qui raconte au néant ta vie abandonnée.

Je dirai tes cruels tourments, ô race morte !
De tes tombeaux cachés j'entr'ouvrirai la porte
Que la rouille envahit sous les arceaux croulants.

Et, pour voir si quelqu'un pleure ton infortune,
Je ressusciterai tes spectres vacillants,
Et les ferai danser aux rayons de la lune.

EL ARTE INDIGENA

El indio cinceló la piedra dura,
Rústico artista, en época lejana,
Y levantó en la tierra americana
Templos mil de grandiosa arquitectura.

En los metales de la mina obscura
Al simbolo prestó la forma humana,
Y dió al barro la curva soberana,
Matiz diverso y grácil hermosura.

El idolo esculpió en la roca inerte;
Midió las horas, consagró á la muerte
Policromadas urnas en ofrenda;

Adoró al sol, origen de la vida,
Y del mito sutil puso la venda
Sobre toda verdad desconocida.

L'ART INDIGÈNE

Artiste primitif, aux époques lointaines,
L'Indien rustique sait sculpter la pierre dure ;
Il élève à l'envi sur terre américaine
Mille temples d'une superbe architecture.

Il extrait l'or caché dans les mines obscures ;
Le symbole reçoit de lui la forme humaine;
L'argile, sous sa main, prend l'élégante allure
De l'urne qui s'élance en lignes souveraines.

Il cisèle l'idole aux flancs du roc agreste ;
Il mesure le temps, place sur les tombeaux
Le vase polychrome offert aux dieux funestes.

Adorant le soleil, source de toute vie,
D'un mythe délicat il pose le bandeau
Sur toute vérité que l'esprit vivifie.

LAS GEMAS

Amo la sangre ardiente del rubí ;
Del ópalo irisado el esplendor ;
La esmeralda, que imita en su fulgor
El vibrante volar del colibrí.

Amo la azul turquesa, donde vi
De unos ojos de Náyade el color ;
La amatista, violeta del dolor,
Y el zafiro, pupila de una hurí.

Amo la perla, lágrima surjida
De la entraña del mar ; amo el topacio,
Lágrima de oro de algun sol caida ;

Y adoro el negro, fúlgido diamante,
Que, en la infinita noche del espacio,
Formó el capricho de Luzbél errante.

LES GEMMES

J'aime le sang qui brille aux veines du rubis,
Les reflets chatoyants de l'opale irisée,
La divine émeraude, éclatante rosée,
Plus verte encor que le velours des colibris ;

La turquoise laiteuse et douce qui sourit
Comme les yeux d'azur de la nymphe apaisée ;
L'améthyste qui dort, par le deuil épuisée ;
Et le saphir, ardent regard d'une houri.

J'aime la perle aussi, cette larme d'extase
De la naïade qui se pâme; et la topaze,
Larme d'or qu'a pleurée un soleil inconnu ;

Et le diamant noir que Lucifer déchu,
Dans sa haine rebelle et dans sa félonie,
A serti sur le front de la nuit infinie.

LA ISLA DE LA GORGONA

Isla desierta, fúnebre y sombría,
Al nauta infunde pálidos terrores;
En las selvas los vientos bramadores
Entonan su salvaje sinfonía.

La niebla, con tenaz melancolía,
El aire inunda en húmedos vapores,
Y ruedan los torrentes sus rumores,
Y un pálido crepúsculo es el día.

Allí aguarda Pizarro, en su delirio,
La errante barca ó la piadosa vela
Que término señale á su martirio.

Y con ojo febril, sus compañeros,
Sobre el ignoto mar siguen la estela
De una banda de pájaros viageros.

L'ILE DE LA GORGONE

L'Ile est un désert sombre et farouche et sans vie !
Elle inspire au marin de terribles frayeurs ;
Et l'on entend vibrer la voix des vents hurleurs,
Qui brament dans les bois leurs rudes harmonies.

Le brouillard l'envahit de sa mélancolie,
Saturant l'air d'une humide et sombre vapeur ;
Les torrents déchaînés y roulent leurs rumeurs ;
Le jour crépusculaire y semble à l'agonie.

Désespéré, Pizarre attend, dans son délire,
La blanche nef, le providentiel navire
Qui viendra l'arracher de ces lieux de malheur...

Ses compagnons, l'œil fébrile et l'âme éplorée,
Suivent silencieux, sur la mer ignorée,
Le vol irrégulier des oiseaux voyageurs.

EL JURAMENTO

Sobre el islote, que la mar ceñia,
Un circulo trazaron los aceros
Y Pizarro mostró á sus compañeros
Las costas del Perú en la lejania.

El rojo sol ecuatorial se hundia,
Y del Andes los picos altaneros
Semejaban inmóviles guerreros
Que en sangriento fulgor la luz teñia.

« Para vencer al Inca, somos trece,
— Dijo Pizarro — un mundo nos ofrece
Atahualpa : su Imperio y su tesoro »...

Y abrazando el pendon tendido al viento,
Formuló cada cual su juramento
De luchar por la Gloria y por el oro.

LE SERMENT

Ils sont là, sur l'îlot que bat le flot mouvant,
Dans le cercle qu'ils ont tracé de leurs rapières...
Et Pizarre leur montre au loin la ligne fière
Des côtes du Pérou que dore le couchant.

Le soleil déclinait, et les cimes altières,
Les pics majestueux des nobles Cordillères,
Rouges, semblaient autant de chevaliers géants,
Que ses rayons enveloppaient d'éclairs sanglants.

Pizarre leur décrit les merveilleuses terres,
Empire de l'Inca paisible et débonnaire,
Facile à dépouiller de ses riches trésors ;

Et les Treize, embrassant la bannière qui tremble
Sous la brise du soir, se jurent tous ensemble
De lutter pour la gloire et pour conquérir l'or.

MUNDUS NOVUS

Llega á Túmbez el barco aventurero,
Que de Pizarro el grupo conducia,
Cuando el sol tras del Ande se escondia
Como escudo sangriento de un guerrero.

La multitud absorta, al extrangero
Contempla, que sus playas invadia,
Y un dios, en él suponen, que venía
Con su armadura de chispeante acero.

El pueblo humilde la cabeza inclina;
Lentamente, Pizarro se encamina
Al templo erguido en escarpada altura:

Y desde alli, con fulgurantes ojos,
Vé el mar, el bosque, la montaña obscura,
Y el horizonte, envuelto en halos rojos.

MUNDUS NOVUS

Il aborde à Tumbez, l'illustre aventurier,
Entouré de sa troupe héroïque et fidèle,
A l'heure où le soleil sur les Andes ruisselle
Comme le bouclier sanglant d'un fier guerrier.

Et la foule interdite admire l'étranger
Envahissant la plage au sortir des nacelles,
Et le voyant couvert de l'éclatant acier,
Elle le croit issu d'une race immortelle.

Tandis que devant lui ce doux peuple s'incline,
Pizarre, avec lenteur, monte sur la colline
Où se dresse le Temple immense dans les airs.

Et, de là, ses regards prompts comme des éclairs
Embrassent la forêt, la mer, les monts, les choses...
Et le couchant enveloppé de hâles roses...

LOS AUGURES

Tal como la avalancha de la altura,
Con fuerza enorme, con rumor profundo,
Se desplomaron sobre el nuevo mundo
Las huestes de Pizarro... En su armadura,

El arrogante capitan fulgura;
Su aquilino mirar brilla iracundo;
Mientras el Inca va, meditabundo,
Por la ribera en que el Rimac murmura.

Atahualpa consulta á los augures
Que el destino predicen... Los lemures
Cruzan en la floresta amenazante.

Y cuando se hunde el sol tras de la sierra,
El augur besa con pavor la tierra
Oyendo el éco del clarin distante.

LES AUGURES

Telle on voit du sommet des rocs inaccessibles
L'avalanche crouler dans la gorge profonde,
Tels le hardi Pizarre et sa troupe invincible
Se ruèrent sur les rives du Nouveau-Monde !

Pendant que le cruel capitaine, à la ronde,
Promène son regard d'aigle fier et terrible,
L'Inca méditatif parcourt doux et paisible,
Les bords que le Rimac arrose de ses ondes.

Le doux Atahualpa consultant les augures
Doute de son destin ; sinistres, des Lémures
Passent sur la forêt en un vol menaçant ;

Et lorsque le soleil à l'horizon descend,
Quand retentit l'écho des fanfares guerrières,
L'augure épouvanté baise en tremblant la terre.

LA BATALLA

El indio, con sus flechas, quiere en vano
Detener el empuje del torrente:
El choque audaz de la española gente
Sus legiones aplasta, en cumbre y llano.

El estampido del cañón lejano,
Del arcabúz la llamarada ardiente
Son del rayo la cólera inclemente
Y del trueno el bramido sobrehumano.

Corre la sangre en espumoso rio;
La espada, con relampago sombrio,
Cual la hoz que derriba los trigales

Con fúnebre rumor siega los cuellos:
Y de espanto erizados los cabellos
Huye el indio á ocultarse en los breñales.

LA BATAILLE

Des malheureux Indiens la résistance est vaine.
Ils ne peuvent briser le torrent furieux
Des soldats espagnols qui des monts à la plaine
Les écrasent partout d'un choc impétueux.

L'arquebuse lançant une flamme lointaine,
Et les sourds grondements des canons monstrueux,
Rappellent aux vaincus la foudre, et dans les cieux
Le tonnerre roulant sa plainte surhumaine.

Le sang couvre le sol d'un écumant tapis,
Et le glaive, semblable à la faucille sombre
Qui dans les champs de blé moissonne les épis,

Tournoie et fait tomber des victimes sans nombre.
Les cheveux hérissés d'épouvante, dans l'ombre,
L'Indien fuit et se cache au sein des noirs taillis.

LA CRUZ Y LA ESPADA

Para domar al indio, en su cruzada,
España envia el rudo aventurero,
Y tras él, con la cruz, el misionero
Sigue el camino abierto por la espada.

Asi realizan su triunfal jornada
La ardiente fé y el impetu guerrero,
Los brazos de la cruz y el fuerte acero,
La oración y la sangre derramada...

Mas, en el pecho inerme del vencido,
El ódio sus antorchas ha encendido;
Y vá, con los instintos de la fiera,

Incubando frenéticos rencores,
Maldiciendo á sus barbaros señores,
Al cadalso y al potro y á la hoguera.

LA CROIX ET L'ÉPÉE

Pour asservir l'Indien qui défend ses foyers,
L'Espagne fait partir de fiers aventuriers ;
Derrière eux, portant la croix, le missionnaire
Suit le triste chemin que l'épée a frayé.

Et l'on voit, poursuivant leur épique carrière,
L'ardente et douce foi, la bravoure guerrière,
Le sang qui coule à flots, la dévote prière,
Les bras de la croix sainte et le glaive d'acier.

Mais le vaincu, dans son âme désespérée,
Sent le feu d'une haine implacable et sacrée
Réveiller les instincts brutaux de sa nature ;

Frénétique, ulcéré des plus sombres rancœurs,
Il maudit, avec ses barbares oppresseurs,
Le bûcher, l'échafaud et toutes les tortures.

LA RAZA VENCIDA

Oro y sangre! Oro y sangre! Por doquiera
Siembra el conquistador espanto y ruina;
Marcando van la ruta en que camina
El cadalso, las cruces y la hoguera.

Como un águila roja, su dandera
Valles y cumbres ásperas domina,
Y proyecta en la eterna nieve andina
Su sombra de fantástica Quimera.

Rompe el indio su flecha en la armadura,
Con un grito impotente de amargura,
Como el último adiós á la esperanza.

Mientras el español, fuerte y sereno,
Espolea el corcel de sangre lleno
Entre el fúnebre horror de la matanza!

LA RACE VAINCUE

Or et sang ! Or et sang ! — Redoutables ils vont,
Semant la ruine et l'effroyable misère ;
L'échafaud, le bûcher, les croix, la question
Marquent la route de la troupe meurtrière.

Comme un aigle royal leur terrible bannière
Plane sur les sommets de l'Ande et les vallons,
Projetant sur la neige éternelle des monts
Son ombre fantastique et rouge de chimère.

Quand sa flèche se brise aux plastrons des armures,
Impuissante, l'Indien rugit sous la morsure
Du désespoir qui vient redoubler son courage.

Tandis que l'Espagnol, sans changer de visage,
Pousse de l'éperon sa sanglante monture,
Et se rue au milieu de l'horrible carnage.

LA JAURIA

En pos del fugitivo, la jauria
Adiestrada de bárbaros molosos,
Se abalanza en los bosques rumorosos
Con la primera luz del nuevo dia.

Sus claras notas el clarin envia,
Y responden los écos dolorosos,
Mezclados con aullidos espantosos,
Gritos de muerte y voces de agonia.

El indio lucha y se defiende en vano;
Sangriento, herido, con la débil mano
Los fieros dogos detener procura:

Contempla el español la horrible escena,
Al indio apunta... y lúgubre resuena
Fulgurante arcabúz en la espesura.

LA MEUTE

Aux trousses du fuyard la meute bondissante
Des molosses dressés à ce rôle odieux,
Se précipite dans la forêt bruissante,
Aux premières lueurs du matin radieux.

Les notes du clairon sonnent, retentissantes,
Et l'on entend frémir les échos douloureux,
Mêlés aux cris de mort, aux hurlements affreux,
Aux voix qui dans le vent rugissent menaçantes.

L'Indien veut se défendre, il veut lutter en vain ;
Blessé, couvert de sang, de sa débile main
Il cherche à repousser les dogues qui l'assaillent ..

Et l'Espagnol assiste à la scène, impassible...
Mais il vise bientôt l'Indien qu'il prend pour cible ;
L'arquebuse résonne, éclairant les broussailles...

LA ULTIMA FLECHA

Ruda y sangrienta la batalla ha sido.
Las huestes indias huyen aterradas ;
Están rojas, humeantes las espadas
Y el sonoro arcabúz ha enmudecido.

La noche sobre el campo ha descendido ;
Fulguran del vivac las llamaradas,
Y retumba el clarín en las quebradas
Y el éco le responde en un gemido.

Los soldados hambrientos forman rueda,
Y la brisa al pasar triste remeda
Apagado estertor de un moribundo.

Los astros, como lámparas de duelo,
Melancólicos, brillan en el cielo...
Y el gran Pizarro está meditabundo.

LA DERNIÈRE FLÈCHE

C'est la fin des combats meurtriers et sanglants.
Les Indiens écrasés ont fui pleins d'épouvante ;
L'épée est au repos, encor rouge et fumante ;
L'arquebuse sonore est muette à présent.

Au camp des Espagnols, lente, la nuit descend ;
Les flammes du bivouac illuminent les tentes ;
Le clairon lance au ciel sa fanfare éclatante ;
Et l'écho lui répond par un gémissement.

Les soldats affamés se sont couchés en rond,
Et la brise, en passant sur la plaine lassée,
Est faible comme le râle d'un moribond.

Les étoiles du ciel ne donnent à la terre
Que la pâle clarté des lampes funéraires...
Et Pizarre est debout, seul avec sa pensée.

EL INCA

Atahualpa es astuto y es valiente;
Pizarro es vanidoso y altanero,
Mas, ninguno como él blande el acero,
Y alza más alto la imperiosa frente.

Su nombre signa, caprichosamente,
Con una cruz, el áspero guerrero —
Pues no sabe leer — y el Inca fiero
Quiere humillar á su rival potente.

Y la palabra Dios, sobre su mano
Escrita, exhibe al capitan hispano,
Sin doblegar, humilde, la rodilla;

Y viendo á su enemigo silencioso,
Fugitivo relámpago orgulloso
En la mirada de Atahualpa brilla.

L'INCA

Atahualpa est plein de ruse et valeureux ;
Pizarre est vaniteux, rempli de morgue, altier ;
Personne comme lui ne sait brandir l'acier,
Ni ne lève plus haut un front impérieux.

Mais pour signer son nom le farouche guerrier
Fait une grande croix aux traits capricieux.
Au surplus il ne sait pas lire ! — Astucieux,
L'Inca, son ennemi, cherche à l'humilier.

Il écrit le mot *Dieu* sur sa main, et la montre,
Pour l'embarrasser, à Pizarre qu'il rencontre,
Sans plier le genou devant le capitaine...

Et comme son rival reste silencieux,
Fugitif, un éclair illumine ses yeux,
Eclair d'orgueil, éclair de mépris et de haine !

EL REMORDIMIENTO DEL INCA

El vástago de Huayna-Capac, la sién bravia
Ciñó con la diadema de la estirpe rëal;
Su hermano Huáscar duerme junto á la mómia fria,
En la huaca entreabierta por el traidor puñál.

Pero, el Remordimiento le muerde noche y dia:
En el lecho de oro, ó en el festin nupciál,
Viene á turbar su sueño y enluta su alegria
La ensangrentada sombra del rostro fraternal.

En vano, en los jardines magníficos paséa
Su taciturno hastio... La fuente, con su canto,
La brisa, con murmullo sutil, le atenacéa;

Y si el amor le brinda su beso capitoso,
En cada beso encuentra sabor ácre de llanto,
Y vé en cada pupila reproche silencioso.

LE REMORDS DE L'INCA

Le fils d'Huayna-Capac, triomphant, pose
Sur son front orgueilleux l'impérial bandeau !
Huascar, son frère, assassiné par lui, repose,
Douloureuse momie, en un profond tombeau.

Mais le remords poursuit l'Inca, toujours, sans cesse;
Qu'il soit dans son lit d'or, au festin nuptial,
De son crime, partout, le souvenir fatal
Vient de son rêve auguste endeuiller l'allégresse.

En vain, dans les jardins splendides, il promène
Son taciturne ennui. Le chant de la fontaine,
Le murmure du vent exaspèrent sa peine.

Et s'il prend à l'amour des baisers capiteux,
Il trouve une saveur de plainte à chacun d'eux.
Il croit voir un muet reproche en tous les yeux.

OPULENCIA DEL INCA

El Inca, en sus palacios, escondia
Riquezas mil, jardines, aves, flores,
Y fuentes que desgranan sus rumores
Con lánguida y sutil melancolia.

Llevan los rios á la mar bravia
Fúlgida arena de áureos resplandores,
Y los Andes ofrecen, tentadores,
Las gemas, donde duerme el claro dia.

El indio arranca á la profunda mina
Del diamante la gota cristalina,
El rubio jaspe, el ópalo irisado;

O en el seno del piélago rugiente
Busca la rama de coral rosado
Y perlas albas de divino oriente.

L'OPULENCE DE L'INCA

L'Inca dans ses palais cachait mille richesses,
Des jardins, des oiseaux, des sources et des fleurs ;
C'étaient des chants, des jeux, des parfums, des rumeurs
D'une mélancolie exquise et charmeresse.

Et les fleuves roulaient jusqu'à la mer, sans cesse,
Les sables que l'or fin pailletait de splendeurs,
Tandis que l'Ande offrait le trésor tentateur
Des gemmes où le jour a laissé sa caresse.

L'Indien sait arracher à la profonde mine
Du diamant caché la goutte cristalline
Et l'opale irisée, et le jaspe sanguin ;

Il sait pêcher au sein de l'onde qui murmure,
Le corail rose, étrange et fragile ramure,
Et la perle nacrée à l'orient divin.

LOS JARDINES DE ATAHUALPA

Fabulosos jardines Imperiales,
Luminosos jardines de rubies,
Donde van á libar los colibries
El nectario de flores ideales!

Son de rosadas perlas, los rosales,
De diamantes, los blancos alelíes,
Los sangrientos geránios, de rubies,
Las anémonas rojas, de corales.

Jardines de opulencia y de locura,
Donde el Inca olvidaba su amargura,
Con la triple diadema en la alta frente;

Mientras escucha, en su sitial de oro,
De las vestales Aymarás el coro,
Y el agua gime en la dormida fuente!

LES JARDINS DE ATAHUALPA

Fabuleux jardins, terre impériale,
Jardins ruisselants des feux des rubis,
Où l'on voit des vols de gais colibris
Boire le nectar de fleurs idéales.

Les géraniums sanglants et les lys,
L'anémone rouge et la rose pâle,
Sont de diamant, de corail, d'opale,
De perle d'aurore et de clair rubis.

Jardins opulents, richesse insensée !
Là, le front orné de la tiare d'or,
L'Inca vient bercer sa triste pensée,

Tout en écoutant, assis sous les branches,
Le chœur languissant des Vestales blanches,
Et l'eau qui bruit, murmure et s'endort.

LAS VIRGENES DEL SOL

Del Inca en los dominios sagrados, las Vestales
Son cincuenta Princesas de rostro encantador;
Cantan, miman ó danzan en las pompas rituales,
Junto al trono de oro del sumo Emperador.

Son lánguidas y bellas, morenas y sensuales,
Pero ignoran el hondo misterio del amor;
Su risa imita un suave gorjéo de turpiales
En las noches de luna, bajo el manglar en flor.

Agitan leves mantos de múltiples colores,
Y giran, al sonoro rumor de los tambores,
Y de las flautas rústicas de melodiosa voz.

Y llegan de distantes florestas misteriosas
Perfumes de maderas, acácias, tuberosas,
Para incensar al Inca, como si fuera un dios!

LES VIERGES DU SOLEIL

Dans les jardins secrets de l'Inca, leur Seigneur,
Les Vierges du soleil vont, simplement parées,
Chantant, mimant, dansant, dans les pompes sacrées,
Au pied du trône d'or de l'auguste Empereur.

Ignorant leur beauté, de l'amour séparées,
Elles ne savent rien des mystères du cœur ;
Et leur rire est pareil aux notes diaprées
Que trillent les oiseaux sous les manguiers en fleurs.

Agitant de légers manteaux couleur du jour,
Elles tournent au bruit sonore des tambours,
Qu'accompagne la voix des flûtes cristallines.

Et des arbres lointains des forêts sibyllines,
Arrivent des parfums subtils et précieux
Pour encenser l'Inca comme on encense un dieu.

ORGULLO DEL INCA

El Inca, erguido bajo el pálio de oro,
Escucha, mudo, la faláz promesa
De respetar su imperio y su grandeza,
Si al jefe hispano brinda su tesoro.

« Tu oculto pensamiento es lo que ignoro :
Qué pretendes, lograda la riqueza ?
No intentarás pedirme la cabeza,
Despues que te haya concedido el oro ? »

Dice Atahualpa, con inmenso orgullo —
La tierra, el bosque, el rio, el viento, es suyo ;
Cuanto vive y respira, brota y crece,

Es al hijo del Inti consagrado :
Emperador — Pontifice sagrado,
En su vuelo, hasta el cóndor le obedece !

L'ORGUEIL DE L'INCA

L'Inca se tient debout, paré du manteau d'or...
Il écoute, muet, la promesse félonne
De respecter ses droits, son sceptre, sa couronne,
S'il veut aux Espagnols remettre son trésor !

« A quoi prétendras-tu, si je te l'abandonne ?
Car tes pensers secrets je les ignore encor.
— Ma tête, faudra-t-il aussi que je la donne,
Une fois que j'aurai sacrifié mon or ? »

Et puis Atahualpa, dans son orgueil immense,
Dit que ce qui respire et vit et germe et croît
Doit au fils du Soleil aveugle obéissance !

Terres, fleuves, bois, vents, sont sous sa dépendance ;
Du Pontife-Empereur sacrée est la puissance,
Et même dans son vol le condor suit sa loi !

FUNERALES DE ATAHUALPA

Abrumado entre férreas ligaduras,
Por su rescate, un monte de oro ofrece
Al vencedor, que conmover parece,
Atahualpa, en sus hondas desventuras.

Inflexible ante tantas amarguras,
Su sed de sangre el español acrece;
Y el Inca en el patíbulo perece
Desgarradas las nobles vestiduras.

Conságrale grandiosos funerales;
Y al pasar junto al féretro, en que inerte
Yace el vástago ilustre de una raza,

Pizarro, que medita en sus rivales,
Siente el hálito frío de la muerte,
Y tiembla, bajo el yelmo y la coraza.

FUNÉRAILLES DE ATAHUALPA

Accablé sous le poids de ses injustes chaînes,
Atahualpa, pour sa rançon, offre au vainqueur
Une montagne d'or ; le cruel capitaine
A l'air de compatir à son profond malheur.

Inflexible pourtant devant tant de douleur,
L'Espagnol voit grandir sa soif de sang, sa haine,
Et l'Inca que condamne une rage inhumaine,
Sous la main du bourreau qui l'étrangle, se meurt.

On rendit au martyr des honneurs éclatants ;
Mais en voyant passer le char funèbre et lent
Où gisait ce vestige illustre d'une race,

Pizarre qui déjà redoute ses rivaux,
Songeant à l'avenir, sent glisser sur ses os
Le souffle de la mort, et tremble en sa cuirasse.

EL SUEÑO DE PIZARRO

Sueña el guerrero, en alta noche obscura,
Marqués, glorioso, rico, noble, anciano,
Que, en el humilde y pobre hogar lejano,
Habita su rincon de Estremadura ;

No ciñe aún la espléndida armadura,
Ni su espíritu agita el sueño vano
De conquistar, para el pendón hispano,
El vasto Império donde el sol fulgura ;

Guarda, en estrecho campo, ignoble piara,
El bochorno estival quema su cara
O en desnuda mansion tiembla de frio ;

Mas es jóven, es fuerte, es valeroso,
Ni la traición le amarga, ni el hastio,
Ni turban los espectros su reposo !

LE SONGE DE PIZARRE

Riche, marquis, couvert de gloire, et déjà vieux,
Le célèbre guerrier rêve en la nuit obscure
Qu'humble et pauvre berger, sous le toit des aïeux,
Il habite un vallon perdu d'Estramadure.

Il n'est point revêtu d'une splendide armure ;
Son esprit est bien loin du projet périlleux
De soumettre à ses étendards victorieux
L'Empire qui plus tard deviendra sa capture.

Dans un maigre pâquis il garde des pourceaux ;
Les ardeurs de l'été hâlent sa rude peau ;
Et, l'hiver, il grelotte en sa maison glacée ;

Mais il est jeune, il est valeureux, il est fort ;
Il ne se doute pas des trahisons du sort ;
Aucun spectre effrayant ne hante sa pensée !

FRANCISCO PIZARRO

Es el marqués de raza de Titanes,
Y se adivina en él al condottiero
Que llega, por audaz, á caballero
Dominando impetuosos capitanes.

Mas, cuando vé colmados sus afanes
Y á sus plantas el Inca prisionero,
Cuando ha marcado, tras de si, reguero
Devastador, que alumbran cien volcanes,

Van á buscarle, en su palacio mismo,
De la traicion las dagas homicidas
Que afiló, con el Odio el Fanatismo:

Y traza, al perecer sin un lamento,
Con la sangre que vierten sus heridas
Una cruz sobre el duro pavimento.

FRANÇOIS PIZARRE

C'est le sang des Titans qui coule dans ses veines !
Dans le marquis l'on devine l'aventurier,
Qui, sachant dominer ses rudes capitaines,
S'élève par l'audace au rang de chevalier.

Quand il eut assouvi ses désirs et ses haines,
Lorsqu'il vit à ses pieds les Incas prisonniers,
Lorsque, comme un torrent qui dévaste les plaines,
Il eut marqué sa route en stades meurtriers ;

Alors, dans son palais, la trahison se trame ;
Le fanatisme aiguise une homicide lame ;
Il tombe sous les coups d'un infâme assassin !

Au moment de périr, à genoux, sans rien dire,
Il trace, avec le sang qui coule de son sein,
Une croix rouge sur les dalles de porphyre !

GONZALO PIZARRO

Indomable, selvático y ardiente,
De negros ojos, varonil figura,
Une á la juventud y á la hermosura
Del hispánico orgullo el continente.

El férreo casco sobre el ancha frente,
La espada de Toledo en la cintura,
Ciñe su noble busto la armadura
Y calza espuela de oro reluciente.

Temido de sus huestes y adorado,
Late en su alma la fibra del soldado
Intrépido, arrogante ó iracundo...

Pero lo acecha la invisible Parca:
Y el cadalso se yergue en Caxamarca
Para quien sueña conquistar un mundo.

GONZALES PIZARRE

Ardent, ambitieux, indomptable, sauvage,
Les yeux noirs éclairant l'énergique visage,
Il joint à la beauté la jeunesse et l'allure
Orgueilleuse des hidalgos d'Estramadure.

Le front casqué de fer, il va, plein de courage ;
D'un glaive de Tolède il orne sa ceinture ;
Sur son buste élancé brille une riche armure,
Et ses éperons d'or sonnent sur le rivage.

La troupe qui le suit sur ces plages lointaines
Le craint, tout en aimant en lui le capitaine
Intrépide et d'une arrogance sans seconde ;

Mais Pizarre est guetté par l'invisible Parque,
Et déjà l'échafaud se dresse à Caxamarque
Pour celui qui rêvait de conquérir un monde.

LA QUENA

En la noche del Trópico serena,
Sobre sus alas muelles alza el viento
Las fatigadas notas de un lamento,
Que allá, en el fondo de los valles suena.

Es la canción doliente de la Quena;
De las vencidas razas el acento;
La voz con que en el rústico instrumento
Traduce el indio su insondada pena.

Y esa voz narra la extinguida gloria
Del Inca, hijo del Sol — y la victoria
Implacable y sangrienta del hispano.

Esa voz resucita el dulce coro
De las Vestales indias, y el tesoro
Del Templo, hundido en el confin lejano.

LA « QUENA »

En la nuit du tropique auguste et souveraine,
Du sein des vallons noirs, en lugubres accents,
La lamentation d'une douleur humaine
S'élève lentement sur les ailes du vent.

C'est la chanson triste et dolente de la « *Quène* »,
La plainte des vaincus exhalant leur tourment,
La voix que sur un frêle et rustique instrument
L'Indien prend pour traduire une insondable peine.

Elle dit, cette voix, comment périt la gloire
Du noble Inca, fils du soleil ; et la victoire
De l'Espagnol cruel, sanguinaire, exécré...

Cette voix fait rêver au doux chœur des Vestales
Qui gardaient les trésors enfouis sous les dalles
Du temple qui se cache au fond du bois sacré.

LA MOMIA

Con macabra sonrisa, tristemente
Sonries en tu abierta sepultura,
Momia apergaminada, momia obscura,
En tu rictus mostrando un solo diente.

Cae un lácio mechon sobre tu frente
Deprimida y estrecha, y en la impura
Huaca, como en prisión angosta y dura,
Duermes tu largo sueño indiferente...

En la corte del Inca soberano,
Fuiste un guerrero que humilló al hispano ?
Fuiste en el templo el sacerdote grave ?

Flotó, acaso, la púrpura en tus hombros ?
De tu postrer morada en los escombros
Te arrulla el viento y la cancion del ave !

LA MOMIE

De quel sourire hélas macabre ! tristement,
Tu souris, dans ta singulière sépulture,
Momie en parchemin, pauvre momie obscure,
En ton rictus ne montrant qu'une seule dent !

Une mèche incolore et vague se suspend
A ton front déprimé. Dans la caverne impure,
Comme au cachot d'une prison étroite et dure,
Tu dors ton éternel sommeil indifférent.

Pourtant tu fus peut-être, à la cour souveraine
De l'Inca, le guerrier dont on craignait la haine,
Le sacrificateur armé du saint couteau !

Peut-être as-tu porté la pourpre et le bandeau...!
...Mais aux décombres de ta maison souterraine,
C'est le vent qui te berce, et le chant de l'oiseau.

VIII.

ESCENAS Y PAYSAGES

SCÈNES ET PAYSAGES

EL CANTOR DE AMÉRICA

Opulenta y dorada fantasía,
Una voz como bronce y como seda,
Que ora ruge, ora canta, ora remeda
El himno de las aves en la umbría;

Del bosque tropical la sinfonía
Que entre las álas de los vientos rueda;
El blando arullo que la brisa leda
A los palmares en la noche envia;

El rumor del torrente en las montañas,
La queja del arroyo entre espadañas,
Suave luz de crepúsculo en la ruina;

Alma clarividente de Poeta:
Reunir debe tu bardo, tu profeta,
Tu liróforo, América latina!

LE CHANTRE DE L'AMÉRIQUE

Opulents édens, riches fantaisies ;
Voix d'or, voix d'azur, de bronze ou de soie,
Qui tantôt rugit, tantôt s'apitoie ;
Chœur de rossignols plein de poésie ;

Du bois tropical lentes symphonies
Que l'aile des vents emporte et déploie ;
Doux roucoulements que la brise envoie
Aux palmiers géants dans la nuit bénie ;

Plaintes des ruisseaux entre les roseaux ;
Suaves lueurs du soir sur les eaux ;
Rumeurs des torrents, fracas des tempêtes ;

C'est vous que ton chantre ardent, ton poète,
Ton barde, Amérique, et ton fier prophète,
Voudrait réunir en un seul faisceau.

VICTORIA-RÉGIA

(Nymphœa amazonica)

Es el loto jigante del estero ; su cuna
Se mece entre los juncos del alto Marañón ;
Abre sus blancos pétalos al rayo de la luna
Y su perfume incensa la ecuatorial región.

Las grandes hojas verdes sepáranse, una á una,
Que resguardan el cáliz de vil profanación,
Y entónces aparece la Reina en la laguna
Como impoluto Cisne que esponja su plumón.

Oh Emperatriz del agua dormida y taciturna,
Oh virgen del enorme pantano tropical :
Cuando Orellana viera su alabastrina urna,

Como ante una Princesa hierática y triunfál,
Plegando la rodilla delante de la flor
Alzó su altivo yelmo de oro el Conquistador !

LA VICTORIA REGIA

(Nymphœa amazonica)

C'est le lotus géant, éclos en la nuit brune
Dans les vastes marais du haut Maranion ;
Il ouvre sa corolle aux rayons de la lune,
Inondant de parfums toute la région.

Ses feuilles vertes se séparent une à une
Pour préserver la fleur des profanations,
Et la reine apparaît au bord de la lagune,
Blanche comme un duvet de cygne moribond.

Impératrice des grands étangs taciturnes,
O vierge de l'énorme marais tropical,
Quand parut à ses yeux l'albâtre de ton urne,

De ton calice hiératique et triomphal,
Orellana, pliant le genou d'allégresse,
Leva son casque d'or pour t'honorer, Princesse !

LA REINA DE LA NOCHE

(Cereus grandiflorus)

Ama el indio la flor que abre en obscura
Noche, su cáliz de alabastro y nieve,
La gran flor de los Trópicos, que bebe
Lagrimas del rocio en la espesura.

A la flor de hierática hermosura
El ála errante de las brisas mueve ;
Y el indio, a profanarla no se atreve,
Temiendo al dios oculto en su blancura.

Baña la luna el misterioso broche
De la divina « Reina de la noche »,
Que se cierra á los rayos de la Aurora.

Y el perfume sutil que se desprende
De sus virgenes pétalos, asciende,
Y en lánguidas volutas se evapora.

LA REINE DE LA NUIT

(Cereus grandiflorus)

L'Indien aime la fleur qui dans la nuit obscure
Entr'ouvre son calice aux pétales d'argent,
La grande fleur qui boit, sous le tropique ardent,
Les pleurs de la rosée en l'épaisse ramure.

L'aile errante des vents et des zéphirs changeants
Frôle en passant la fleur mystérieuse et pure,
Mais l'Indien effrayé croirait en la touchant
Faire au dieu qui s'y cache une mortelle injure.

La lune voit s'ouvrir le merveilleux étui
De l'auguste et divine « Reine de la nuit »,
Qui se refermera quand renaîtra l'Aurore,

Et le parfum subtil de sa virginité
Monte, de son pistil, jusqu'au ciel enchanté,
Et, très lentement, en spirales s'évapore.

LA LUCHA

Silba, de pronto, en medio á la espesura
El boa, habitador de los jarales,
Y responden bramidos guturales
Estremeciendo la floresta obscura.

Al jaguar, la serpiente asir procura
Con undosas, flexibles espirales,
Y aplastando á su peso los juncales,
Hunde en la rubia piel su mordedura.

Exhala el rey del bosque hondo rujido
De rábia y de dolor, al verse herido,
Y en el boa sepulta el ancha garra :

Pero el terrible circulo de muerte,
Tritura, hace crujir, rompe, desgarra...
Y el felino monarca rueda inerte.

LA LUTTE

Tout à coup l'on entend siffler sous la ramure
Le boa constrictor des jungles tropicales;
Mais à ses sifflements des notes gutturales
Répondent, et font trembler la forêt obscure.

Pour saisir le jaguar, à travers la verdure
Le serpent se déroule en flexibles spirales,
Et, des fleurs, sous son poids, écrasant les pétales,
Dans la fourrure blonde enfonce sa morsure.

Le roi du bois pousse un profond rugissement
De rage et de douleur ! Blessé cruellement,
Son sang coule et rougit les joncs et l'herbe verte,

Sa griffe est impuissante ! Une étreinte de mort
Le pétrit, le déchire, et brise son effort...
Le monarque félin sur le sol roule, inerte !

EL FESTIN DEL BOA

El indio asiste, con pasmados ojos,
Al triunfo del ofidio formidable,
Y solo, desvalido, miserable,
Vé de la muerte los fantasmas rojos.

Asáltanle quiméricos antojos :
Donde huir?... Una fuerza ineluctable
Le detiene, y un vértigo insondable
Le ata junto á los lívidos despojos...

Su bárbaro festin el boa empieza...
Harto ya, dobla al sueño la cabeza,
Y los ojos entorna embrutecido...

El indio se aproxima cauteloso,
Y con un golpe de su harpón filoso
El cuello troncha del reptil dormido.

LE FESTIN DU BOA

L'Indien muet assiste, effrayé, les yeux vides,
A la victoire de la bête formidable ;
Et se voyant tout seul, délaissé, misérable,
Il sent passer la mort et ses affres rapides.

La peur l'étreint, il reste anéanti, stupide !
Il voudrait fuir, mais une force inéluctable
Le retient immobile ; un vertige insondable
Le force à contempler ces dépouilles livides.

Mais le monstre entreprend son barbare festin...
Et lorsqu'il est repu, que son regard s'éteint,
Abruti, le boa s'endort. L'Indien agile

Rampe dans les taillis, et soudain s'approchant
Bondit, et, d'un seul coup de son harpon tranchant,
Il abat triomphant la tête du reptile.

LAS ISLAS ERRANTES

Islas viageras en la corriente
De grandes rios — islas en flor —
Hácia el Atlántico, gallardamente,
Bajan del fondo del Ecuador.

Virgenes lianas ciñen su frente,
Y, balanceadas en el rumor
De cristalina linfa indolente,
Parecen tibios nidos de amor...

Mas, del errante bajel de flores
Surjen, á veces, los bramadores
Gritos de puma, que vá al azar;

Y el sol refulge, con áureos brillos,
De las serpientes en los anillos
O en la manchada piel de jaguar.

LES ILES ERRANTES

Elles vont flottant, les Iles en fleurs !
Jusqu'à l'Atlantique elles vont flottant,
Sur l'eau du grand fleuve, et gaillardement,
Depuis les confins du rouge Equateur.

La liane ceint leur front opulent ;
Le fleuve les berce au rythme charmeur
De son onde pure et de ses rumeurs...
On dirait des nids d'amour, indolents.

Mais sur ces esquifs que les lys parfument,
L'on entend parfois rugir dans la brume
Les fauves en rut, voguant au hasard ;

Et le soleil met des larmes ardentes
Sur les anneaux verts des bêtes rampantes,
Ou tache d'or clair la peau des jaguars.

CREPUSCULO TROPICAL

Orgullosa en la púrpura sombria
Con que el rojo crepúsculo la baña,
Rubi enorme parece la montaña
Que engasta en oro el moribundo dia.

Cae la noche... sutil melancolia
La tierra inunda y la extensión huraña,
Y con velo de lagrimas empaña
La azul y misteriosa lejania.

Sueña el lago entre espléndidos mirages;
La brisa ondula apenas los follages
De la virgen floresta de los Trópicos;

Murmuran los manglares pensativos,
Y un dorado fulgor, besos esquivos
Deja en los rudos árboles hidrópicos.

CRÉPUSCULE TROPICAL

Le crépuscule étend ses pourpres assombries ;
Sous les rouges rayons qui lentement la gagnent,
Comme un rubis sanglant apparaît la montagne,
Que le jour, en mourant, ourle d'orfèvrerie.

Subtile, la nuit tombe. Une mélancolie
Que l'essor délicat du mystère accompagne,
Inondant l'infinie et paisible campagne,
Du voile de ses pleurs va tendre la prairie.

Le lac rêve, baigné de superbes mirages ;
La brise fait trembler à peine les feuillages
De la vierge forêt qui couvre les tropiques ;

Les hauts manguiers pensifs font un léger murmure,
Une lueur dorée envahit la ramure,
Et baise doucement les arbres hydropiques.

EL SACRIFICIO

El gran Toqui de cabellera cana
Dice á su esposa Hulay, fiel y obediente :
— « Vé à donde mora la enemiga gente
De la astuta y viril raza araucana ».

« Averigua su estirpe sobrehumana :
Si es hombre ó dios, el español valiente,
Y sacrifica tu belleza ardiente
En homenaje á la verdad arcana »...

La esposa marcha hácia el vivac lejano...
Ciñela entre sus brazos el hispano...
Huye... y dice : Son hijos de la tierra !

Lanza el Toqui rugidos de alegria,
Y en indomable cúspide bravia
Corre á forjar las armas de la guerra.

LE SACRIFICE

Le grand *Toqui*, chef araucan que rien ne lasse,
Dit à Hulay, l'épouse fidèle à sa chaîne :
« Va-t'en seule en la nuit jusqu'à la vaste plaine
Où se tient l'Espagnol, ennemi de ma race. »

« Là tu vérifieras s'ils sont d'essence humaine
Ou divine, ces guerriers à la blanche face !
Et tu sacrifieras ta beauté, car ma haine
Veut savoir le secret que cache leur cuirasse. »

Et l'épouse a gagné le lointain campement...
L'Espagnol l'a tenue en son embrassement...
Puis elle a fui, disant : « Ils sont fils de la terre ! »

Le chef rugit alors d'allégresse et de rage,
Et court dans sa retraite élevée et sauvage,
Pour y forger la flèche et préparer la guerre.

LOS ANDES

Yergue su sien la enorme Cordillera,
Como para una lidia de Titanes
Y agitan su penacho los volcanes
Cual una ensangrentada cabellera.

Desplómanse, rujiendo, en la ladera,
Alud, raudal, torrentes, huracanes,
Y el cóndor — como el génio en sus afanes —
Alla, en la glauca inmensidad impera...

Brillan con armaduras de diamante
Las imponentes cumbres de granito,
A los rayos del sol relampagueante.

Y junto al secular nimbo de hielo
Parece que celebra el infinito
Las nupcias de los Andes con el cielo.

LES ANDES

Elle dresse son front, l'énorme Cordillère,
Comme pour un combat de monstrueux Titans,
Et, tout empanachés de flammes, ses volcans
Agitent dans la nuit leur sanglante crinière.

L'on voit bondir, du haut de ses cimes altières,
Les torrents rugissants, et, bravant l'ouragan,
Le condor aux yeux verts planer, en protégeant
De son vol souverain la combe solitaire.

Aux rayons du soleil, comme du diamant,
Brille le fier granit d'où s'écroule en fumant
Le sinistre troupeau des lourdes avalanches ;

Et l'on dirait que l'Infini veut consacrer,
Sur l'autel des glaciers éternels et sacrés,
Les noces des grands cieux et des montagnes blanches.

LA VAINILLA

Flexible, como brazo de virgen, la Vainilla
Tiende sus ramas gráciles en arabescos mil :
A un viejo tronco ciñen, con la piedad sencilla
Con que abrazan las nietas al abuelo senil.

Su flor — estuche breve, que la magnolia humilla
Como orgullosa reina — esparce olor sutil
Y raro, como esencia de un ánfora de arcilla
En donde fallecieron las violetas de Abril.

Las mariposas de oro van á beber tu aliento,
Oh liana capitosa del bosque soñoliento,
Que turba con sus roncos bramidos el jaguar ;

En halo fulgurante de azures y rubies
Te cercan, revolando, los ráudos colibries ;
Y llévanse las brisas tus ósculos al mar.

LA VANILLE

Flexible comme un bras de vierge, la vanille
Etend sur un vieux tronc ses rameaux précieux,
Avec la piété d'une petite fille
Embrassant son aïeul d'un baiser gracieux.

Sa fleur, que le magnolia prétentieux
Méprise, répand un parfum délicieux :
On dirait les senteurs d'une amphore d'argile,
Où seraient mortes les violettes d'avril.

Et les papillons d'or vont boire ton haleine,
Liane capiteuse, aux fourrés somnolents
Que trouble le jaguar de ses rugissements.

T'auréolant de clair azur et de rubis,
Tournent autour de toi les frêles colibris,
Et ton arome vole aux bords des mers prochaines.

LA NOCHE DEL TROPICO

Cae la sombra en la floresta obscura
Cual una melodia silenciosa ;
Bebe sueño la liana perezosa ;
Enmudece el jaguar en la espesura.

El boa, asir al pecari procura
O á la indefensa danta temerosa,
Disimulando la cabeza impura
Entre macizos de laureles-rosa.

La Via-láctea, con fúlgidos flechazos,
La noche azul del trópico ilumina,
Celosa de alboradas y de ocasos.

Y donde el combo cielo al mar se inclina,
Parece abrir la Cruz austral los brazos
Bendiciendo á la América latina.

LA NUIT DU TROPIQUE

L'ombre vient lentement sur la forêt obscure.
— Oh! mélodie exquise et très silencieuse! —
La liane se berce et rêve, paresseuse,
Et le jaguar se tait, caché sous la ramure.

En rampant le boa guette sous les lauriers,
— Car il n'est contre lui pas de retraite sûre, —
Pour planter dans leur chair sa cruelle morsure,
Ou le tapir craintif ou le noir sanglier.

Jalouse de l'aurore et des couchants vermeils,
La voie lactée, illuminant le vaste ciel,
Lance ses flèches d'or dans la nuit sibylline.

Et, dans le firmament qu'on voit briller d'en bas,
L'on dirait que la croix australe ouvre ses bras
Et bénit de ses feux l'Amérique latine.

LA FLOR DEL AIRE

« Flor del Aire », se llama, y es ligera
Y vaporosa y lánguida, cual una
Willis envuelta en claridad de luna,
Que á un Silfo errante enamorada espera.

Ciñe la enmarañada cabellera
De la floresta tropical, y aduna
Su perfumado balancear de cuna,
Al roble erguido y á la encina austera.

Busca la soledad y vive á prisa ;
Ama la luz y pone una sonrisa
En la arrugada frente de los troncos ;

Sus bellos pajes son los colibries
De alas de azur y petos de rubies,
Y los jaguares, sus heraldos roncos.

LA FLEUR DE L'AIR

C'est la « Fleur de l'Air » ! Comme elle est légère !
D'albâtre et languide on dirait presque une
Willis qu'enveloppe un rayon de lune
Et qui cherche un sylphe au sein des clairières.

Elle se balance au sommet des hunes
Qui de la forêt portent la crinière,
Jetant ses parfums à l'écorce brune
Du frêne superbe et du chêne austère.

Cherchant le soleil, en hâte elle vit ;
Ivre de lumière, elle chante et rit
Sur les troncs rugueux qu'éblouit son charme.

Ses pages galants sont les colibris
Aux ailes d'azur, aux cols de rubis,
Et les fiers jaguars sont ses hérauts d'armes.

LA RUINA Y EL VIENTO

La Ruina taciturna dice al Viento :
« Por mis escombros el reptil camina,
Sombra me presta milenaria encina,
Me invade el jaramago amarillento.

Hondas nostalgias del pasado siento;
Es cilicio en mis flancos toda espina ;
Yo fui templo del *Inti*[3]; fui divina
Morada de oración y pensamiento... »

Murmura el Viento errante con sus alas :
« Si bellas fueron tus antiguas galas,
Es más bella tu gran melancolia,

Flor enorme de piedra, en cuyo broche
Deja correr sus lágrimas la noche,
Y donde llora el alba una elegia ! »

LA RUINE ET LE VENT

Et la ruine parle au vent : « Dans mes décombres
Que le silence emplit, le reptile chemine ;
Un chêne centenaire étend sur moi son ombre,
Et la plante sauvage a pris partout racine. »

« Je voudrais retrouver tout le passé qui sombre !
Mes flancs sont labourés par la cruelle épine !
Je fus le Temple du soleil, et la divine
Demeure des pensers et des cultes sans nombre ! »

Mais le vent lui murmure, en agitant ses ailes ;
« Si tes fêtes jadis furent nobles et belles,
Je te trouve plus belle en ta mélancolie ! »

« Fleur énorme de pierre où la lune qui luit
Vient répandre ses pleurs argentés dans la nuit...
Où l'aube en larmes dit sa plaintive élégie ! »

EL DESPERTAR DEL CONDOR

En el picacho agreste, cual si fuera
Un enigma del monte soberano,
Duerme el cóndor su sueño sobrehumano
Como Rey de la adusta Cordillera.

Apoyado en la corva garra, espera
El fulgurar del Astro en el lejano
Horizonte — y que agite el Oceano
Su sonora y profusa cabellera.

De los torrentes se embriagó en la espuma;
Humedeció su plumazón la bruma,
Y sus alas tostaron los volcanes.

Pero, al ver los bridones de la aurora
La calva cresta yergue... se incorpora,
Y sube entre un asombro de huracanes.

LE RÉVEIL DU CONDOR

Dans son aire sauvage, énigme singulière
Et vivante, aux sommets des rochers souverains,
Le fabuleux condor, roi de la Cordillère,
Rêve, en dormant, son rêve étrange et surhumain.

Il attend, appuyé sur sa robuste serre,
Que l'astre se révèle à l'horizon lointain,
Et que la mer sonore, au baiser du matin,
Agite dans le vent sa chevelure altière.

Aux ondes des torrents il s'enivre d'écume,
Et dans l'épais brouillard il rafraîchit les plumes
De son aile brûlée au souffle des volcans.

Et quand le jour paraît sur les cimes qu'il dore,
Dressant sa tête chauve, aux lueurs de l'aurore,
Il s'élève en vainqueur au sein des ouragans.

LA NIEVE

Cae pertinaz y lenta y silenciosa
En copos albos de tejida espuma,
Del torvo espacio gris, donde la bruma
Como el velo de un túmulo reposa.

Se diria que una hada misteriosa
Deshace la guirnalda que le abruma,
Y de sus alas con la leve pluma
Flordelisa la tierra dolorosa.

Rio, valle, torrente, árbol, cabaña,
Cubre la tela de invisible araña
Que teje entre las nubes su capullo.

Y, como si de armiño y nácar fuera,
Alza la sien con infinito orgullo
De los Andes la adusta Cordillera.

LA NEIGE

Elle tombe toujours, lente et silencieuse,
En gros flocons tissés d'une éclatante écume,
Du haut des grands cieux gris où repose la brume
Comme le voile épais d'une tombe frileuse.

On dirait qu'une fée aux mains mystérieuses
A défait le bouquet de fleurs qui les parfume,
Ou qu'à son aile blanche elle arrache des plumes
Pour en fleurdelyser la terre douloureuse.

Couvrant fleuves, vallons, arbres et toits paisibles,
La toile que tissa l'araignée invisible
Laisse choir de la nue une mer de cocons ;

Et sous l'hermine et sous la nacre des flocons,
Dans l'orgueil infini de leurs cimes altières,
L'on voit étinceler les nobles Cordillères.

LA CAZA

Libre el indio vagando á su albedrio,
Sorprende en el juncal ágiles pumas,
Y tras el ave de irisadas plumas
Vuela su flecha en bucaral sombrio.

Meandros sigue de tortuoso rio ;
Cruza el raudal de diáfanas espumas,
Y al hondo valle de azuladas brumas
Desciende en los crepúsculos de estio.

Acecha, entre macizos de manglares,
Las furtivas parejas de jaguares
Que bajan á beber en la laguna ;

Y su silbante dardo, en la imprecisa
Noche, atraviesa con rumor de brisa
Los boscajes bañados por la luna.

LA CHASSE

L'Indien, dont le caprice a toute liberté,
Sait surprendre un puma dans la jungle profonde,
Et, dans l'obscur taillis que son œil d'aigle sonde,
Atteindre les oiseaux de son dard redouté.

Sur les fleuves au cours tortueux emporté,
Il conduit sa pirogue ailée et vagabonde,
Et c'est vers la vallée éloignée et féconde
Qu'il descend dans les crépuscules de l'été.

Il se glisse entre les massifs de noirs manguiers
Epiant les jaguars qui vont appariés
Boire l'eau pure et fraîche au bord de la lagune,

Et sa flèche qui passe en sifflant dans la nuit,
Fait frémir, dans son vol de brise qui bruit,
Les bocages baignés des rayons de la lune.

LA FLORESTA VIRGEN

La selva se dilata rumorosa
Meciendo su flotante cabellera,
Y en arabescos mil, la enredadera
Extiéndese bajo la arcada umbrosa.

Fragancias de magnolia y laurel-rosa,
De sávia tropical, de primavera,
Lleva la errante brisa en su carrera
Por la virgen floresta magestuosa.

Llega hasta el glauco mar la selva enorme ;
En su entraña prolífica y deforme
Cantan las aves de irisada pluma ;

Se enrosca el boa en las flexibles ramas ;
Y el hambriento jaguár, el lince, el puma,
Acechan el tropel de ágiles gamas.

LA FORÊT VIERGE

De la vaste forêt aux rumeurs bruissantes
S'épand, sous le soleil, l'épaisse chevelure,
Et dans mille festons la sève envahissante
Anime les arceaux ombreux de la ramure.

La brise au vol errant y cueille à l'aventure
Les parfums enivrants des fleurs resplendissantes,
Lauriers, magnolias, roses éblouissantes,
Que le printemps fait naître au sein de la nature.

Jusqu'à la mer s'étend la forêt vierge énorme ;
Dans ses entrailles prolifiques et difformes
Des oiseaux irisés bourdonnent de leurs ailes ;

Le boa se suspend au tronc des arbres verts ;
Le jaguar affamé guette de ses yeux clairs
Les troupeaux gracieux des craintives gazelles.

MEDIODIA

Tiende al sol tropical su cabellera
La insondada floresta misteriosa,
Donde en muda quietud todo reposa :
Ave, liana, reptil, insecto, fiera.

La brisa apaga su canción ligera ;
Bajo la lluvia de oro luminosa
Vibra el ala estridente y rumorosa
Monocorde cigarra en la palmera.

Bate el jaguar sediento los hijares
A la sombra de altísimos manglares ;
Duerme el negro caimán en la laguna.

Y chispeantes los ojos amarillos,
Del palisandro en la corteza bruna
Enrosca la serpiente sus anillos.

MIDI

La forêt insondée étend, mystérieuse,
Sa chevelure au chaud soleil de l'Equateur ;
Et tout repose en une quiétude heureuse,
Fauve, reptile, insecte, oiseau, liane et fleur.

La brise éteint son chant aux notes vaporeuses.
Il pleut des rayons d'or. On entend la rumeur
Des cigales aiguisant leur cri striduleur
Et monotone sous les voûtes merveilleuses.

Le jaguar altéré par un air suffocant,
A l'ombre des palmiers repose haletant ;
Le noir caïman dort caché dans la lagune.

Et l'on voit près des joncs qui plongent dans les eaux,
Autour d'un palissandre au tronc d'écorce brune,
Le serpent enrouler ses flexibles anneaux.

LUCIA MIRANDA

Anchas llanuras de la pátria mía,
Selvas y bosques llenos de rumores,
Verdes colinas, pájaros cantores,
Crepúsculos de seda y harmonía,

Contad á las edades la elegia
De la esperanza, referid dolores,
Y narrad los fatídicos amores
Del indio astuto a la infeliz Lucía.

Decid cómo, en la noche, la guerrera
Tribu, asalta y degüella á la dormida
Guardia, y cómo la hermosa prisionera

Que arrebata el Cacique entre sus brazos,
Por salvar el honor, rinde la vida,
Del bárbaro celoso á los flechazos.

LUCIA MIRANDA

O champs si regrettés de ma douce patrie,
Forêts et bois remplis de troublantes rumeurs,
Collines, gais ruisseaux, fleuves, oiseaux chanteurs,
Crépuscules tissés de soie et d'harmonie,

Dites-nous, racontez à nos fils l'élégie
De l'Espérance, et rappelez-nous les Douleurs ;
Narrez la passion fatale et les rancœurs
De l'Indien amoureux de la belle Lucie.

Dites-nous cette nuit où la tribu guerrière
Surprend et met à mort une garde endormie,
Et comment l'héroïque et chaste prisonnière

Que le cacique étreint d'un embrassement fou,
Pour sauver son honneur fait le don de sa vie,
Et meurt, le sein percé des flèches du jaloux.

LA EMBRIAGUÉZ DEL CONDOR

Del enorme picacho en que su nido
Formó en la entraña virginal y dura,
El condor tiende el ala hácia la altura
Por embriaguéz fantástica impelido.

Vibra el ronco clarin de su graznido
Cual un peán pujante de bravura,
Al sol, al combo espacio, á la hermosura
De la gran Cordillera en que ha nacido.

Atrás deja la nube orlada en fuego;
Y más alto, más alto, asciende luego
A bañarse en la púrpura de ocaso.

Quiere acallar, en su infinito orgullo,
Del resonante piélago el murmullo,
Y subir hasta el sol de un aletazo!

L'IVRESSE DU CONDOR

Loin du rocher géant où, dans une échancrure
Inaccessible, il a planté son vaste nid,
Le condor emporté de fantastique allure,
Ivre d'espace et d'air, monte vers l'infini.

Et l'on entend vibrer le clairon de son cri,
Comme un hymne puissant qu'il chante à la nature,
Au soleil, aux vallons, à la majesté pure
De la montagne auguste où sa race naquit.

Laissant derrière lui la nue aux franges d'or,
Il s'élève plus haut, encor plus haut, encor...
Il se baigne aux rayons dont la pourpre étincelle !

Dans son orgueil immense il rêve que parfois
De la mer courroucée il peut couvrir la voix,
Et toucher au soleil d'un seul coup de son aile.

LAS MARIPOSAS DEL TRÓPICO

Puso el divino instinto de Belleza
En las vírgenes selvas tropicales,
Junto al crótalo horrible, las ideales
Formas de la sutil Naturaleza.

De lo diáfano y ténue la pureza,
El limpio rutilar de los metales,
Dió á las maravillosas y triunfales
Mariposas de fúlgida riqueza :

Unas, son como vivas esmeraldas ;
Otras, el íris al volar reflejan ;
Otras, del hondo azur fingen colores ;

Otras, sobre sus fragiles espaldas
Correr la sangre de rubies dejan ;
Y otras, parecen vagabundas flores.

LES PAPILLONS DES TROPIQUES

Dans les vierges forêts des zones tropicales,
Par l'effet du divin instinct de la beauté,
L'on voit s'épanouir, près des hideux crotales,
Des êtres merveilleux dans leur fragilité.

Ils ont la transparence, ils ont la pureté,
Et le limpide éclat des gemmes idéales :
Ce sont les papillons aux ailes triomphales,
Qui de métaux de rêve empruntent la clarté.

Les uns sont la turquoise ou l'émeraude ailées ;
D'autres font chatoyer les reflets de l'iris,
Ou miroitent d'azur sur les lys des allées.

D'autres, sous le pastel de leurs frêles épaules,
Laissent étinceler le sang fier des rubis ;
D'autres sont comme un vol vagabond de corolles.

NOSTALGIAS DE CONDOR

Viejo Cóndor: qué sueñas, hosco y fiero ?
A veces, por tus ojos entornados,
Fugitivos relámpagos airados
Miro cruzar, oh calvo prisionero !

Sueñas en el celage áureo y ligero
Que, en los andinos montes escarpados,
Siguió tu vuelo audaz?... En los dorados
Crepúsculos ?... En rachas de pampero ?..

Al verme, encojes lás pujantes garras.
Con tu acerado pico no desgarras
El boa enorme de chispeantes ojos.

Y bajo el cielo gris del Norte helado,
Tú sueñas en tu sol de brillos rojos,
En tu sol tropical, que te han robado !

NOSTALGIES DE CONDOR

Vieux condor, à quoi songes-tu, sauvage et fier,
Quand parfois dans tes yeux où dort une colère,
Et qui roulent hagards sous ta chauve paupière,
Je vois luire un éclair, ô pauvre prisonnier ?

Rêves-tu de la nue aux franges d'or légères
Que dans le ciel sans fin suivait ton vol altier ;
Au crépuscule qui tombait des Cordillères,
Aux vents de la pampa féconds et printaniers ?

En me voyant tu rentres tes serres puissantes:
Tu ne déchireras plus, d'un bec acéré,
Le boa monstrueux qu'abritent les fourrés.

Sous le ciel morne et gris de ce climat gelé,
Tu songes au tropique aux ardeurs éclatantes,
Au soleil du pays, qu'hélas ils t'ont volé !

LA MUERTE DEL CÓNDOR

Oye el gemido de su prole hambrienta,
Y abandona el cubil de la montaña
Cuando la andina cúspide se baña
Del Ocaso en la púrpura sangrienta.

Al traves de la niebla amarillenta
Ansioso explora la extension huraña,
Mientras crece, y los ámbitos empaña
La sombra colosal de la tormenta.

Mas, qué insólita fuerza le ha vencido?
Porqué, lanzando funeral graznido,
Rueda en los aires, agoniza, y muere?...

No le alcanzó una flecha de soslayo:
Es su rival, la nube, quien le hiere
Con el dardo de Júpiter: el rayo!

LA MORT DU CONDOR

Ses petits affamés poussent des cris touchants !
Il quitte les rochers où se dresse son aire,
A l'heure où les sommets des nobles Cordillères
Se baignent dans la pourpre auguste du couchant.

A travers les brouillards jaunâtres il descend.
Il voit, interrogeant l'espace et son mystère,
La tourmente qui vole et menace la terre,
Qu'elle couvre déjà de son manteau puissant.

Mais sait-on quelle force aussitôt le terrasse ?
Pourquoi, lançant aux cieux de funèbres clameurs,
Il roule dans les airs, agonise, et se meurt ?

Nul trait d'acier pourtant n'a déchiré sa chair...
C'est le nuage, son rival, qui le fracasse,
Avec la flèche d'or de Jupiter : l'éclair !

IX.

ESPAÑA

ESPAGNE

LOS CAMINOS

Ser fanático monge, ó ser guerrero ;
La sotana vestir ó la armadura ;
Del incienso la mistica blancura
O el relámpago rojo del acero ;

De la feroz batalla el entrevero,
La sangre maculando la llanura ;
O el éxtasis divino, la locura,
La celeste embriaguéz del misionero :

Tales son los caminos, en la vida
De la hispánica raza no vencida,
Sedienta de aventuras y de gloria :

Cual la luz y la sombra en el abismo,
Son los Conquistadores, en la historia,
Almas hechas de fango y de heroismo.

LES CHEMINS

Des guerriers valeureux, des moines fanatiques,
La soutane et la croix, l'étincelante armure,
L'encens et la douceur de son parfum mystique,
Les éclairs de l'acier perçant la nuit obscure;

Les combats meurtriers, féroces, fantastiques,
Le sang tachant la plaine au sortir des blessures;
Une divine ardeur, une folie impure,
La céleste ferveur des prêtres extatiques;

Tels furent tes chemins, noble race espagnole,
Tes armes, tes moyens, ta vie et tes symboles,
Toi qui toujours eus soif d'aventure et de gloire!

Et comme la lumière à l'ombre se mélange,
De tes conquistadors les âmes, dans l'histoire,
Sont d'étranges foyers d'héroïsme et de fange.

LA INQUISICION

Tuvo España dos armas formidables
En su ambición de dominar la Tierra :
Invencibles soldados en la guerra,
Y fanáticos monges implacables.

Torquemada, con brios incansables,
De la conciencia los dogales cierra ;
Y el Santo Oficio, con su nombre aterra,
Mónstruo sutil de garras insaciables.

En América, en Flandes, por doquiera,
Para el horrendo sacrificio humano
Abre sus fauces de dragón la hoguera ;

Mientras, con alma adusta y faz sombria,
Felipe el Taciturno, el gran Tirano,
De cien pueblos contempla la agonia

L'INQUISITION

Dans son ambition de dominer la terre,
L'Espagne tient en main deux armes formidables :
D'invincibles soldats, sans rivaux à la guerre,
Et des moines d'un fanatisme inexorable.

Torquemada, plein d'une ardeur infatigable,
Asservit les esprits par ses rigueurs sévères ;
Et l'Inquisition, monstre aux subtiles serres,
Voit l'univers trembler à son nom redoutable.

En Amérique, en Flandre, et sur tous les chemins,
Le bûcher altéré de sacrifice humain
Ouvre comme un dragon sa gueule dévorante ;

Tandis que, froidement, dans sa mélancolie,
Philippe deux, le Taciturne, âme souffrante,
De cent peuples vaincus contemple l'agonie.

EL ADIOS DEL MORO

Boabdil partió llorando de Granada,
Y al dejar para siempre Andalucia
Llenó su alma sutil melancolía
Y veló llanto ardiente su mirada.

Atrás, quedó la Vega iluminada
Por los fulgores últimos del día,
Y la Alhambra, á lo léjos, parecia
De oro y ópalo y gemas incrustada.

Huyó al Africa ardiente el Moro triste ;
Y en la noche, que el Arte no claréa,
Oh madre España, entónces descendiste !

El fanatismo te ciñó de espinas,
Y el taciturno monge alzó la téa
De los autos de fé sobre tus ruinas !

LA FUITE DU MAURE

Boabdil en pleurant s'est enfui de Grenade;
Il quitte pour toujours sa chère Andalousie,
Ses merveilleux palais aux riches colonnades;
Son âme se remplit d'âpre mélancolie...

Il contemple de loin la superbe esplanade
De la Vega ; son œil attristé s'extasie
En voyant resplendir la noble poésie
De l'Alhambra couvert d'or, d'opale et de jade...

Le Maure inconsolable, aux rives de l'Afrique,
Songe, en se rappelant son règne magnifique :
« Pauvre Espagne ! Combien, hélas ! tu descendis ! »

« Le fanatisme a ceint ton front de ses épines;
Et le moine hideux brandit sur tes ruines
La torche des bûchers exécrés et maudits ! »

DECADENCIA

Todo limpido sol rueda al ocaso ;
Naufraga en la tiniebla toda lumbre ;
La inmensa noche envuelve toda cumbre ;
El tiempo toda torre hunde á su paso.

La gloria esparce resplandor escaso,
Como antorcha de efímera vislumbre ;
Musgo en el marmol, y en el bronce herrumbre,
Alza la Muerte, en el festin, su vaso.

Asi la heroica España envanecida
Renegó sus virtudes, carcomida
De fanatismo y abyección perversa,

Cuando amenguaron sus brillantes palmas
El brutal predominio de la Fuerza,
Y el oro, manzanillo de las almas.

DÉCADENCE

Tout limpide soleil va roulant vers l'abîme ;
Dans les ténèbres s'éteindra toute lumière ;
L'immense nuit descend sur toute cime altière :
La tour brave le ciel, mais le temps la décime.

La gloire peut briller d'une splendeur sublime ;
Mais n'est-ce point l'éclat d'une torche éphémère ?
La mousse prend le marbre, et le bronze s'abîme ;
La mort porte au festin son urne funéraire.

C'est ainsi que l'illustre Espagne évanouie,
Oubliant ses vertus, décadence inouïe,
Sa vautra dans l'horreur d'un fanatisme infâme,

Lorsque, foulant aux pieds l'honneur de ses annales,
Elle eut tout renié pour la force brutale,
Pour l'or empoisonné, mancenillier des âmes !

A ESPAÑA

Como la espada del orin mordida,
Que el polvo cubre en la panoplia obscura,
Envuelta en su mortaja de amargura
Duerme el alma española enmohecida.

No la agitan las fiebres de la vida,
No ciñe ya la bélica armadura,
Y labra su gloriosa sepultura
En místicas visiones sumerjida.

Despierta, España, de tu largo sueño!
Rasga la cripta con audaz empeño,
Vive, combate, triunfa y ambiciona.

Deja en sus tumbas los heróicos muertos,
Extiende al porvenir tus brazos yertos
Y de luz y de acción haz tu corona!

A L'ESPAGNE

Comme un glaive où la rouille a marqué sa marbrure,
Et qui pend tout poudreux à la muraille obscure,
Couverte du suaire épais de ses douleurs,
L'âme espagnole dort, moisie en ses malheurs.

Elle a creusé sa glorieuse sépulture ;
Elle ne revêt plus la belliqueuse armure ;
Elle ne connaît plus la fièvre ni l'ardeur ;
La vision mystique a tué sa grandeur.

Espagne ! éveille-toi de ton rêve trop long !
Brise le lourd granit du sépulcre profond !
Lutte, combats, triomphe, espère, ambitionne !

Laisse dormir dans leurs tombeaux les héros morts !
Tendant vers l'avenir tes bras et ton effort,
De lumière et de vie élargis ta couronne.

RESURGIMIENTO

Como la Niobe antigua, España llora
El imperio del mundo que ha perdido :
El rayo de los dioses ha caido
Sobre su altiva sien dominadora.

Del fecundo pensar llegó la hora...
Si las flechas al águila han herido,
Qué importa ! El ala batirá en el nido
Y volará al encuentro de la aurora !

La vieja España engendrará la nueva
España, libre y grande ! Con la esteva
Y con el libro, vencerá á la espada ;

Y arrancara de sus entrañas hondas
La luz del propio génio, alli encerrada
Cual la vírgen Atlántida en las ondas !

RÉSURRECTION

Comme la Niobé, l'antique Espagne pleure
Sa puissance et l'Empire à jamais disparu;
Car la foudre des dieux, frappant son front vaincu,
Brisa comme un roseau sa force antérieure.

Mais des pensers féconds bientôt sonnera l'heure.
Si l'on vit l'aigle, hélas! par la flèche abattu,
Son aile, hors du nid, dans un vol imprévu,
Va l'emporter au seuil d'une aurore meilleure.

Et tu verras surgir, Espagne disparue,
Une Espagne nouvelle et libre de tes flancs,
Qui vaincra par l'esprit, le livre et la charrue,

Et dont le pur génie aux feux étincelants,
— Et tel que l'Atlantide, un jour, sortant de l'onde—
Jaillira de ton sein pour éclairer le monde !

X.

LOS LIBERTADORES

LES LIBÉRATEURS

LOS LIBERTADORES

Duermen en las entrañas del Futuro :
Miranda, ese Cruzado de la gloria,
Bolivar, domador de la victoria,
San Martin, el heróico, el grande, el puro.

Se alzarán, como al éco de un conjuro,
Para abrir horizontes á la historia ;
Guardarán bronce y mármol su memoria ;
De la opresión derribarán el muro.

« Eres libre ! » dirán al pueblo esclavo ;
Ceñirán los laureles con que al bravo
El triunfo brinda, en épicas coronas.

La selva enorme temblará de orgullo,
Y les darán su colosal murmullo
El Plata, el Orinoco, el Amazonas !

LES LIBÉRATEURS

Ils dorment dans les bras souverains du Futur,
Miranda, le croisé sans égal de la gloire,
Bolivar, le dompteur ailé de la victoire,
San Martin, le héros au cœur sublime et pur !

Mais ils se lèveront, et, sous le ciel d'azur,
Ils ouvriront de grands horizons à l'histoire ;
Les marbres et l'airain garderont leur mémoire,
Car de la tyrannie ils abattront le mur.

« Tu seras libre ! » diront-ils au peuple esclave !
Ils ceindront le laurier cher à l'âme des braves,
Qu'ils feront triompher en d'épiques couronnes...

Les énormes forêts trembleront d'allégresse ;
Et l'on verra mugir, en une immense ivresse,
La Plata, l'Orénoque et le fier Amazone.

SAN MARTIN

Nace en los hondos bosques de Misiones,
Lleva sangre aborigen en las venas,
Y como sabe lo que son cadenas
Disciplina en el triunfo á sus legiones.

Desde el Plata á las margenes chilenas
Arrolla los iberos escuadrones,
Y los cascos estampan sus bridones
Del Pacifico mar en las arenas.

Sigue el vuelo del cóndor y la nube ;
A las mas altas Cordilleras sube
Embriagado por sueños jigantéos.

Detiene en Lima el victorioso carro,
Y conduce, entre bélicos troféos,
El sangriento estandarte de Pizarro.

SAN MARTIN

Il est né dans les bois profonds des Missions;
Le vieux sang du pays circule dans ses veines;
Et comme il a souffert et sait le poids des chaînes,
Il veut pour le triomphe armer ses légions.

Des bords de la Plata chassant les bataillons
Des Espagnols, il court aux plages chiliennes;
Le Pacifique voit marquée en son arène
L'empreinte des sabots de ses fiers étalons.

Il suit le vol du blanc nuage et du condor;
Jusqu'aux plus hauts sommets des Andes son essor
Porte l'enivrement de son rêve de gloire...

Il arrête à Lima le char de la victoire,
Et fait flotter au vent, porté par ses soudards,
De Pizarre le noble et sanglant étendard!

MIRANDA

Miranda es el Bantista, el luminoso
Precursor, que en la tierra americana
Lanza el grito de fé republicana
Y agita en alto su pendon glorioso.

Como el andante paladin famoso,
El arremete la injusticia humana;
Heróico paladin, en quien se hermana
La ambicion de lo justo y de lo hermoso!

Su vida es como un bosque de laureles;
Cruza espoleando indómitos corceles
Donde quiera que hay déspotas y esclavos.

Su muerte es el eclipse de una aurora,
La caida de un sol, deslumbradora,
Fúlgida apoteösis de los bravos!

MIRANDA

Miranda, c'est le chef de bande, un lumineux
Précurseur, réveillant la terre américaine
Par un ardent appel de foi républicaine,
— Tandis que flotte au vent son drapeau glorieux.

Semblable aux chevaliers errants des temps fameux,
Il entend redresser toute injustice humaine ;
Paladin héroïque, il unit en ses vœux
L'amour du juste et de la beauté souveraine.

Son existence est comme un bois de verts lauriers,
Il passe éperonnant d'indociles coursiers
Partout où le despote asservit un esclave.

Et sa mort fut l'éclipse auguste d'un matin,
La chute d'un soleil frappé par le destin,
L'éblouissante apothéose d'un cœur brave!

BOLIVAR

Sol que desciende fúlgido al ocaso
Y entre nubes de fuego se despeña,
El gran Bolivar con la gloria sueña
De pié, sobre la sien del Chimborazo.

Hacia qué rumbo no orientó su paso?
Sobre qué cumbre no flameó su enseña?
Qué sed estéril ó ambición pequeña
Brindarle pudo su fulgor escaso?

Es el génio... Medita en la futura
Edad, clavando la pupila obscura
De América en las hondas soledades.

Y mientras vuela audáz su pensamiento
Y ruje su monólogo en el viento,
Doma — nuevo Moisés — las tempestades.

BOLIVAR

A l'heure où le soleil tout éclatant de gloire
Descend en inondant de ses feux l'horizon,
Debout sur le Chimborazo, le grand Simon,
Seul, songe aux jours bénis des prochaines victoires.

Les routes du pays garderont sa mémoire !
Jusqu'aux plus hauts sommets il planta son fanion ;
Aucune soif stérile, aucune ambition
Ne put le détourner de l'œuvre méritoire.

Son génie est immense... Il rêve aux doux espoirs
De la race future ; il fixe son œil noir
Sur le noble pays dont le sort l'inquiète.

Tandis que ses pensers volent fiers et fervents,
Et que rugit son monologue dans le vent,
Du geste d'un Moïse il dompte les tempêtes.

XI.

EL PORVENIR

L'AVENIR

EL RETRATO

Viejo retrato del heróico abuelo
Que asi me observas con mirada dura,
En mi clavando tu pupila obscura
Con aire adusto y expresión de duelo:

Acaso increpas el mezquino vuelo
Con que mi lira celebrar procura
Tu tizona, tu bélica armadura,
Tus nobles láuros y tu altivo anhelo?

O porque somos de una Edad pigméa,
Sin febril ambición, sin alta idéa,
Sumerjida en estériles dolores?

Tienes razón: muy tarde hemos nacido...
La ausencia de ideál nos ha vencido,
Vástago ilustre de Conquistadores!

LE PORTRAIT

O vieux portrait jauni de l'aïeul héroïque,
Qui me regardes, sombre et sévère figure
Clouant sur moi l'éclair de ta pupille dure,
Avec un air fatal, triste et mélancolique,

Trouves-tu que ma lyre a manqué d'envergure,
Lorsqu'elle a célébré dans des strophes rythmiques,
Ton glaive, ton cimier, ta redoutable armure,
Et tes nobles lauriers, et ton âme énergique ?

Oh ! pourquoi sommes-nous d'un âge de pygmées,
Sans haute ambition, sans généreuse idée ?
Pourquoi nous courbons-nous sous de vaines douleurs?

Tu dis vrai ! Notre race a vu des jours meilleurs !
Illustre rejeton des braves Conquérants,
L'absence d'Idéal a vaincu tes enfants.

LA HERENCIA

En nosotros, la gran alma bravia
Late aún del osado aventurero,
Del español impávido guerrero
Que el peligro y la muerte desafía.

Corre por nuestras venas, todavia,
Su noble sangre en ímpetu altanero,
Mas nos aplasta el hábito de acero
Que en sus robustos hombros sostenía.

Nos ha legado su ambición extraña,
La fé con que se huella la montaña,
La viva sed de triunfos y misterios;

Y al perseguir incógnito tesoro,
Es con audácia que derrumba Imperios
Segando palmas y laureles de oro.

L'HÉRITAGE

Elle survit en nous l'âme brave et hautaine
De nos ancêtres les rudes aventuriers !
L'âme des Espagnols, audacieux guerriers,
Qui prenaient le péril et la mort pour aubaine.

Certes il court toujours, généreux, dans nos veines,
Le noble sang qui traversait leurs cœurs altiers,
Mais nous plions les reins sous l'armure d'acier
Que portaient sans fléchir leurs épaules de chêne.

Les morts nous ont légué leur vaste ambition,
Leur foi qui suscita de grandes actions,
Et la soif des succès que l'univers admire ;

Et toujours poursuivant l'introuvable trésor,
Notre audace a fait choir les antiques empires,
En moissonnant la palme et le fier laurier d'or !

DAME, OH CONDOR....

Dáme, oh Cóndor la música sonora
Con que bates las alas en el viento,
Y llévame contigo al firmamento
A embriagarme del vino de la Aurora!

Infúndeme tu fuerza triunfadora,
El impetu, la savia de tu aliento,
Para que vuele al Porvenir mi acento
Cual tú, a las blancas cimas que el sol dora!

Haz que, digno de América, mi canto
Esparza luz, desgarre la tiniebla,
Y de la muerta raza evoque el llanto;

Que asi seremos, en futuro dia
Tú, el simbolo surjiendo de la niebla,
Y yo, cual Amazonas de harmonia.

OH ! CONDOR, DONNE-MOI...

Oh ! condor, donne-moi la musique sonore
Que fait le battement de tes ailes au vent !
Condor, emporte-moi jusques au firmament
Où je m'enivrerai du vin frais de l'aurore.

Mets en moi ta vigueur et ton souffle puissant,
Pour que, pareils à toi qui vas partir encore
Vers les sommets neigeux qu'un ardent soleil dore,
Volent vers l'avenir mes pensers et mes chants !

Que ces vers évoquant la plainte et la misère
De la race vaincue, et chassant les ténèbres,
Répandent leurs clartés sur l'Amérique altière !

Et nous serons, aux jours futurs, joie infinie,
Toi le symbole qui surgit des temps funèbres,
Et moi comme un torrent déchaîné d'harmonie.

PROFECIA DE POÉTA

El divino lord Byron dijo un dia,
En magnifico verso : « El Chimborazo
Los ojos tiende, sin hallar al paso,
Un esclavo tan solo »... Profecia

Luminosa del génio que se hundia —
Sol refulgente — en prematuro ocaso,
Esencia pura de terrestre vaso,
Canto del cisne de melancolia.

Yba él, también, á libertar esclavos;
Grande entre grandes, bravo entre los bravos,
Yba á romper del Griego las cadenas;

Y el casco de oro sobre el alta frente,
Desde los blancos pórticos de Aténas
Blandió la espada con el verso ardiente!

PROPHÉTIE DE POÈTE

Lord Byron dit un jour dans des vers inspirés
Que le Chimborazo de ses regards sacrés
Peut contempler la plaine à ses pieds endormie,
Sans y trouver un seul esclave ! — Prophétie !

Et noble vision d'un éclatant génie,
Soleil qui brille en un déclin prématuré,
Pure essence brûlant au vase fracturé,
Chant du cygne embaumé d'une mélancolie !

Il s'en allait ainsi délivrer les esclaves !
Grand entre les plus grands, brave entre les plus braves,
De la Grèce opprimée il maudissait les chaînes ;

Et, le front casqué d'or, l'illustre pèlerin,
Du haut des temples blancs qui dominent Athènes,
Brandissait son épée et son vers souverain.

IMMORTALITAS

La gran Musa del Tiempo, en la divina
Quietud en que aparentemente yace,
Por insondado génesis renace
Y en misteriosa gestación germina.

Es como el Fénix, que del polvo nace
Y sus propias cenizas ilumina :
De los rotos sepulcros, de la ruina,
Nada se pierde, nada se deshace.

Todo torna al gran Todo. El Pensamiento
Vuelve á ser luz, estrofa, sentimiento,
Fuerza y acción, en circulo infinito.

Y lo que fué perfume, ensueño, ala,
Hiende el azur y nuevo aroma exhala
En el canto, en la historia y en el mito.

IMMORTALITAS

La Muse des Vieux Temps qui doucement dormait
Dans une quiétude apparente et divine,
— Insondable genèse où rien ne se devine, —
Mystérieusement se réveille et paraît.

Et l'on songe au bûcher du Phénix qu'illumine
Une cendre immortelle où sa forme renaît.
Des tombeaux renversés, des antiques ruines,
Jamais rien ne se perd et rien ne se défait.

Tout retourne au grand Tout ! Paroles et pensées
Se changent en lumière, en strophes cadencées,
En force, en action, dans un cercle infini...

Et ce qui fut parfum, aile, songe ou pétale,
Prend un nouvel arome à l'azur et s'exhale
Dans l'histoire, la fable, et les chants et les ris..

TIERRA PROMETIDA

América ! Se anuncia el nuevo dia
En que el Arte y la Ciencia te den Gloria !
Será del pensamiento la Victoria,
No la victoria de la guerra impia.

La voz del porvenir es la voz mia ;
Mi palabra augural no es ilusoria ;
Hecha de luz y lágrimas, tu historia
Habla en mi, con fervor de profecia.

El viejo mundo se desploma y cruje...
El ódio, entre la sombra, acecha y ruje...
Una angustia mortal hiere la vida...

Y como leve arena que alza el viento
A ti vendrán el pária y el hambriento,
Soñando con la Tierra Prometida !

TERRE PROMISE

Amérique ! Elle vient, cette nouvelle vie
Où la science et l'art t'apporteront la gloire,
Où nous verrons enfin proclamer la victoire
De la pensée, au lieu des batailles impies.

La voix de l'avenir, c'est ma voix, voix amie ;
Elle prédit un temps qui n'est point illusoire ;
Faite de larmes, de lumière, ton histoire,
Fervente, parle en moi comme une prophétie.

Le vieux monde s'effrite et s'écroule ; la haine
Sort de l'ombre, et bientôt rugit et se déchaîne...
Une angoisse de mort s'empare des vivants...

Et comme un sable fin que disperse la brise,
Songeant en te voyant à la terre promise,
C'est à toi que viendront les cœurs las et souffrants.

EL CHIMBORAZO

Cual un mónstruo dormido, el Chimborazo
Apoya su cerviz entre la nube,
Adonde el cóndor fatigado sube
A embriagarse en la púrpura de Ocaso.

Pero, la noche avanza, y al escaso
Fulgor occidental, un gran Querube
Surge, como un enigma, de la nube
Que circunda la sien del Chimborazo.

El arcangel de luz sueña y medita,
Hundiendo su mirada en la infinita
Sombra, que envuelve la montaña obscura ;

Y su pupila enorme dice al viento
La vision de una América futura,
Grande por el fulgor del Pensamiento !

LE CHIMBORAZO

Tel un monstre assoupi, le Chimborazo rêve,
En appuyant son front aux nuages dormants
Vers lesquels le condor fatigué de la grève
Monte pour s'enivrer des pourpres du couchant.

Aux dernières clartés d'un beau jour qui s'achève,
Au-dessus de la nue et des rochers géants,
Comme une énigme qui se dresse du néant,
Un archange divin apparaît et s'élève.

La nuit tombe. Il médite. Il plonge ses regards
Dans l'ombre qui s'enroule ainsi qu'un fier rempart
Aux flancs de la montagne aux masses infinies;

Et sa pupille énorme envoie au vent du soir
La vision d'une Amérique, ô noble espoir!
Éclatante par la splendeur de son génie!

VISION

Vi en sueño misterioso dos angeles : sentado
El uno, hácia el crepúsculo su triste faz volvía,
Y en una flauta de ébano lloraba la elegia
Con que el recuerdo evoca las tumbas del Pasado.

Sobre la cumbre — el otro — de un monte iluminado
Por el fulgor del alba, la noble frente erguía,
Y en la profunda copa, que al Porvenir tendia,
Brillaba un vino heróico, profético y sagrado.

Al penetrar la bruma del sueño sibilino,
En él vi reflejarse de América el destino,
De América, que brinda su copa á las naciones,

Y levantando el alma sobre los siglos muertos,
Escucha de sus bardos las férvidas canciones
Y marcha hácia el Futuro, los brazos entreabiertos.

VISION

Je vis en songe deux anges mystérieux.
L'un regardait le soir, et sa flûte d'ébène,
Pleurant une élégie où s'exhalait sa peine,
Invoquait les tombeaux du passé ténébreux.

L'autre, sur le sommet d'un mont majestueux,
Tournant vers le matin sa figure sereine,
Offrait à l'Avenir sa coupe toute pleine
D'un breuvage héroïque, ardent et merveilleux.

Et j'ai voulu sonder la brume de ce rêve,
Et j'y vis, aux rayons du soleil qui se lève,
L'Amérique tendant sa coupe à l'Univers !

Et qui, mettant son âme au-dessus de l'histoire
Et nous laissant chanter les hymnes de sa gloire,
Marche vers l'avenir, les deux bras entr'ouverts.

YO HE QUERIDO TEJER...

Yo he querido tejer una guirnalda
Con flores de mis Pampas argentinas,
Y el trébol que perfuma las colinas
Y los pródigos valles de esmeralda.

Yo he querido arrojar sobre la falda
De las agrestes cúspides andinas
Claro rumor de flautas cristalinas,
Con mis versos tejiendo una guirnalda...

Si no el laurél que en Atica crecia,
Una humilde violeta de harmonia
He cultivado en mi jardin de sombra :

Es para Ti ! Conviértela en troféo,
Patria, que en mi alma reflejada veo !
Patria, que el labio estremecido nombra !

J'AI VOULU...

J'ai voulu de mes mains tresser une guirlande
Avec les nobles fleurs des pampas argentines,
Avec le trèfle qui parfume nos collines,
Nos vallons d'émeraude et nos fertiles landes.

Et j'ai voulu jeter, pour qu'elle se répande,
Jusqu'aux sommets altiers des montagnes andines,
Une claire rumeur de flûtes cristallines,
Et de mes vers pieux j'ai fait cette guirlande.

Ce n'est pas le laurier d'Attique ou d'Ionie,
Mais l'humble et douce violette d'harmonie
Qui dans mon jardin triste a fleuri loin du jour;

Elle est à toi, Patrie, et de tes doigts de fée,
Tu peux, mère sacrée, en faire un pur trophée!
Sur ma lèvre ton nom palpite avec amour.

AL PORVENIR

Entre ruinas y escombros levantemos
El gran himno de Amor y de Esperanza;
Ya fulgura la aurora en lontananza
Que nosotros, talvéz, no alcanzaremos.

Ahí, la antorcha deslumbrante alcemos!

A L'AVENIR

Faisons sortir du sein des antiques décombres
Le grand hymne de paix, de douceur, d'espérance !
Déjà, dans le lointain, dissipant la nuit sombre,
L'aurore de justice apparaît et s'avance.

Eclairons l'avenir de nos flambeaux sans nombre !
Le vers peut aboutir où n'atteint point la lance.
La douleur a des fruits meilleurs que la vengeance.
Semons pour nos enfants dans le sillon plein d'ombre.

Frères, sachons lutter, courons à la victoire !
Artistes couronnés de visions de gloire,
Trempez dans l'eau du Styx vos glaives et vos âmes !

A l'appel des clairons divins des nouveaux jours,
Notre salut s'en va vers l'horizon de flammes,
Comme un orage fait d'harmonie et d'amour !

NOTAS

NOTES

[1] El Conquistador Pedro Alvarado fundo en 1524, à los 1545 metros de altura, y frente à los volcanes del Agua, del Fuego y de Acatenango, la ciudad de Santiago de los Caballeros, que fué destruida en 1541, por una tromba de agua y de arena, en una erupcion volcanica.

[1] Le Conquérant Pedro Alvarado fonda en 1524, à 1545 mètres d'altitude, en face des volcans del Agua, del Fuego, et d'Acatenango, la ville de Santiago des Chevaliers, qui fut détruite en 1541 par une trombe d'eau et de cendre lors d'une éruption volcanique.

[2] Balboa.

[2] Balboa.

[3] Inti, el sol, en lengua aymara.

[3] Inti, le soleil, en langue Aymara.

[4] Bula de Alejandro VI en 1493, dividiendo el nuevo mundo entre España y Portugal: «Decretum et indultum Alexandri Sexti, super expeditionem in Barbaros novi Orbis, quos Indos vocant.»

[4] Bulle d'Alexandre VI, en 1493, partageant le nouveau monde entre l'Espagne et le Portugal: « Decretum et indultum Alexandri Sexti, super expeditionem in Barbaros novi Orbis, quos Indos vocant. »

[5] « En mi reino suspenderian los mismos pájaros su vuelo, si yo lo ordenara» (Palabras de Atahualpa á los españoles.)

[5] Dans mon royaume les oiseaux eux-mêmes suspendraient leur vol si je l'ordonnais. (Paroles de Atahualpa aux Espagnols).

INDICE

TABLE DES MATIÈRES

INDICE

Páginas

Dedicatoria 5
Pórtico 7
I. Recuerdo 11
A la memoria de Jose-Maria de Heredia . . 12

II. Preludios 15
Profesion de fé 16
Ofrenda 18
Patria 20
La lengua castellana 22
Que el verso embriague 24
El soneto castellano 26
Por tu alma noble 28
El poeta que vendrá 30
Canta, oh musa 32
Habla la musa de América 34
A los que sueñan 36
A un artista 38
Vida de las palabras 40
Laurél 42
Yo no soy mas que un ala 44
A un poeta 46

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Dédicace 5
Portique 7
I. Souvenir 11
A la mémoire de José-Maria de Heredia . . 13

II. Préludes 15
Profession de foi 17
Offrande. 19
Patrie 21
La langue castillane 23
Que le vers nous enivre. 25
Le sonnet castillan 27
Par votre noble orgueil 29
Le poète qui viendra 31
Chante, ô muse 33
La muse d'Amérique parle 35
A ceux qui rêvent 37
A un artiste 39
La vie des paroles 41
Laurier 43
Je ne suis rien 45
A un poète. 47

Páginas

III. Las leyendas, los dioses, las plegarias 49
Aegri somnia 50
El simbolo y la leyenda 52
La leyenda Muysca 54
La tradicion Aymara 56
Tradicion Tolteca 58
La raza de bronce 60
Mitla y Utlatlan 62
Palemke 64
Ceremonia fúnebre 66
La diosa de la muerte 68
El culto de la esmeralda 70
El idolo 72
El templo del sol 74
La plegaria 76
Plegaria del Inca 78
El Amazonas 80
Invocacion de Cuauhtemoch 82

IV. Los precursores 85
Colon 86
Isabel la católica 88
Américo Vespucci 90

V. Marinas 93
Aspiracion 94
La partida 96
La imagen 98
Las tres naves 100
El mundo occidental 102

Pages

III. Les légendes, les dieux, les prières 49
Aegri somnia 51
Le symbole et la légende 53
La légende Muysca 55
La tradition Aymara 57
Tradition Toltèque 59
La race de bronze 61
Mitla et Utlatlan 63
Palemké 65
Cérémonie funèbre 67
La déesse de la mort 69
Le culte de l'émeraude 71
L'idole 73
Le temple du soleil 75
La prière 77
Prière de l'Inca 79
L'Amazone 81
Invocation de Cuauhtemoch 83

IV. Les précurseurs 85
Colomb 87
Isabelle la catholique 89
Améric Vespuce 91

V. Marines 93
Aspirations 95
Le départ 97
L'image 99
Les trois nefs 101
Le monde occidental 103

Páginas

Mare tenebrosum 104
El piloto. 106
La sirena 108
El mirage 110
La ola y la sombra 112
Crepúsculo marino 114
Brisa marina 116
Immensi oceani tremor 118
Fosforescencias del mar 120
La danza de las olas 122
Los caprichos del mar 124
Balada de las olas **126**
El mar de Sargazos. **128**
El sollozo del mar 130
Fata Morgana 132

VI. Los conquistadores 135
Los héroes. 136
La invasion 138
Eldorado 140
Los capitanes 142
Las carabelas 144
Atlantida 146
Las Amazonas 148
Tierras fabulosas 150
Hernan Cortés 152
Las naves de Cortés 154
El tálamo de rosas 156
El heroico mendigo 158

Pages

Mer ténébreuse 105
Le pilote 107
La sirène 109
Le mirage 111
La vague et l'ombre 113
Crépuscule marin 115
Brise marine 117
Immensi oceani tremor 119
Phosphorescences de la mer 121
La danse des vagues 123
Les caprices de la mer 125
Ballade des vagues 127
La mer des Sargasses 129
Le sanglot de la mer 131
Fata morgana 133

VI. Les conquérants 135
Les héros 137
L'invasion 139
El Dorado 141
Les capitaines 143
Les caravelles 145
Atlantide 147
Les Amazones 149
Terres fabuleuses 151
Fernand Cortez 153
Les navires de Cortez 155
Le lit de roses 157
L'héroïque mendiant 159

Páginas

Alvarado 160
La muerte de Alvarado 162
Alonso de Ojeda 164
Otumba 166
Orellana 168
Nuñez de Balboa 170
El mar del sur 172
Hernando de Rivera 174
Sebastian Gaboto 176
Alvar Nuñez 178
La flota del Adelantado 180
Alonso de Ercilla **182**
El poema de Ercilla **184**
Ponce de Leon 186
Magallanes 188
Benalcazar 190
Don Pedro de Mendoza 192
Diaz de Solis 194
Bernal Diaz 196
Pedro de Valdivia 198
Sebastian Elcano 200
Carbajal el impio 202
Los galeones del rey 204
Juan de Garay 206
Barbaros novi orbis 208
Fanatismo 210
Las Casas 212
Confesion del Indio 214
Lo que faltó á los héroes 216

Pages

Alvarado 161
La mort d'Alvarado 163
Alonso de Ojeda 165
Otumba 167
Orellana 169
Nuñez de Balboa 171
La mer du sud 173
Hernando de Rivera 175
Sebastian Gaboto 177
Alvar Nuñez 179
La flotte de l'Adelantado 181
Alonso de Ercilla 183
Le poème de Ercilla 185
Ponce de Léon 187
Magellan 189
Benalcazar 191
Pedro de Mendoza 193
Diaz de Solis 195
Bernal Diaz 197
Pedro de Valdivia 199
Sebastien Elcano 201
Carbajal l'Impie 203
Les galions du roi 205
Juan de Garay 207
Barbaros novi orbis 209
Fanatisme 211
Las Cases 213
Confession de l'Indien 215
Ce qui manqua 217

Páginas

VII. Los Incas 219
A la raza muerta 220
El arte indigena 222
Las gemas 224
La isla de la Gorgona 226
El juramento 228
Mundus novus 230
Los augures 232
La batalla 234
La cruz y la espada 236
La raza vencida 238
La jauria 240
La ultima flecha 242
El Inca 244
El remordimiento del Inca 246
Opulencia del Inca 248
Los jardines de Atahualpa 250
Las virgenes del sol 252
Orgullo del Inca 254
Funerales de Atahualpa 256
El sueño de Pizarro 258
Francisco Pizarro 260
Gonzalo Pizarro 262
La quena 264
La momia 266

VIII. Escenas y paysages 269
El cantor de América 270
Victoria-régia 272

Pages

VII. Les Incas 219
A la race morte 221
L'art indigène 223
Les gemmes 225
L'île de la Gorgone 227
Le serment 229
Mundus novus 231
Les augures 233
La bataille 235
La croix et l'épée 237
La race vaincue 239
La meute 241
La dernière flèche 243
L'Inca 245
Le remords de l'Inca 247
L'opulence de l'Inca 249
Les jardins d'Atahualpa 251
Les vierges du soleil 253
L'orgueil de l'Inca 255
Funérailles d'Atahualpa 257
Le songe de Pizarre 259
François Pizarre 261
Gonzales Pizarre 263
La quena 265
La momie 267

VIII. Scènes et paysages 269
Le chantre de l'Amérique 271
La Victoria regia 273

Páginas

La reina de la noche 274
La lucha. 276
El festin del boa 278
Las islas errantes. 280
Crepusculo tropical 282
El sacrificio 284
Los Andes. 286
La vainilla 288
La noche del trópico 290
La flor del aire 292
La Ruina y el Viento 294
El despertar del Cóndor 296
La nieve. 298
La caza 300
La floresta virgen 302
Mediodia 304
Lucia Miranda 306
La embriaguéz del Cóndor 308
Las mariposas del trópico 310
Nostalgias de Cóndor 312
La muerte del Cóndor 314

IX. España 317
Los caminos. 318
La Inquisicion. 320
El adios del Moro 322
Decadencia 324
A España 326
Resurgimiento 328

Pages

La reine de la nuit 275
La lutte 277
Le festin du boa 279
Les îles errantes 281
Crépuscule tropical 283
Le sacrifice 285
Les Andes 287
La vanille 289
La nuit du tropique 291
La fleur de l'air 293
La ruine et le vent 295
Le réveil du Condor 297
La neige 299
La chasse 301
La forêt vierge 303
Midi 305
Lucia Miranda 307
L'ivresse du Condor 309
Les papillons des tropiques 311
Nostalgies du Condor 313
La mort du Condor 315

IX. L'Espagne 317
Les chemins 319
L'Inquisition 321
La fuite du Maure 323
Décadence 325
A l'Espagne 327
Résurrection 329

Páginas

X. Los libertadores 331
Los libertadores 332
San Martin 334
Miranda 336
Bolivar 338

XI. El porvenir 341
El retrato 342
La herencia 344
Dáme, oh Cóndor 346
Profecia de Poéta 348
Immortalitas 350
Tierra prometida 352
El Chimborazo 354
Visión 356
Yo he querido tejer 358
Al Porvenir 360

Pages

X. Les libérateurs 331
Les libérateurs 333
San Martin 335
Miranda 337
Bolivar 339

XI. L'avenir 341
Le portrait 343
L'héritage 345
Oh Condor 347
Prophétie de poète 349
Immortalitas 351
Terre promise 353
Le Chimborazo 355
Vision 357
J'ai voulu 359
A l'avenir 361

DES MÊMES AUTEURS

LES OMBRES D'HELLAS

avec la traduction en vers français, par F. Raisin. Préface de Remy de Gourmont. — Un volume in-8° broché. — Edition originale Ch. Eggimann & Cie, Genève.

A paraître :

Les Flèches d'or, Poèmes

avec la traduction en vers français, par F. Raisin.

En préparation :

Rêves Antiques. — Les Amphores du Silence.

Les Flûtes de cristal (poèmes).

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE LA
SOCIÉTÉ ANONYME ATAR, A GENÈVE
LE 10 DÉCEMBRE 1906

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY ORGANIZED 1891

Stanford University Libraries
3 6105 124 449 476

PQ
7797
D5A8

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

JUN 1995